

James Hadley

carre
noir



Chase



Qu'est-ce
qu'on déguste!



Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180



GITANES

CHASE. Qu'est-ce qu'on déguste !

On a beau être un Don Quichotte, quand on prend en photo une rouquine beaucoup trop belle pour avoir la vertu de Dulcinée, l'eau vous monte à la bouche. Et quand on a été obligé pour ça de se planquer derrière un orgue de salon, reporter ou pas, on réfléchit. On se demande qui c'est, au juste, ce mystérieux M. Morgan qui vous a engagé pour tripoter l'objectif.



782070 430079

Bibliothèque nationale du Québec



3 2002 5005 7513 7

ran.
OIRE

ISBN 2-07-043007-3

A 43007



catégorie 1

Rue de la Bibliothèque, 475, Montréal, Québec H2L 5C4. Tél. 514 393-1111

COLLECTION SÉRIE NOIRE
créée par Marcel Duhamel

Nouveautés du mois

- 1938 -- FOLIES D'INFÂMES
(PIERRE SINIAC)
- 1939 -- MOI, J'AIME LE CINÉMA
(STUART KAMINSKY)
- 1940 -- CANINE ET GUNN
(OPPEL & DORISON)
- 1941 -- NID DE POULETS
(ED MCBAIN)

JAMES HADLEY CHASE

Qu'est-ce qu'on déguste !

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ANNE MACÉ
ET MARCEL DUHAMEL

nrf

GALLIMARD

James Hadley Chase a été photographié par
Max Feissel, Vevey, Suisse.

Titre original :

HE WON'T NEED IT NOW

© Éditions Gallimard, 1950, pour la traduction française.

Ça commence...

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le hall du Princess Hotel était plein de gens désœuvrés qui tuaient le temps en attendant l'heure du dîner. Au fond de la salle, des garçons allaient et venaient devant les portes grandes ouvertes du restaurant, attendant patiemment que quelqu'un se décidât à venir manger. La pendule marquait sept heures. Le hall était plein de mouvement : les gens bousculaient les petites tables pour aller saluer leurs amis ou s'interpellaient bruyamment d'un bout à l'autre de la pièce.

Assis dans un coin devant une table hérissée de bouteilles, William Duffy buvait un bacardi crusta. Le barman était un de ses copains et le laissait préparer lui-même ses cocktails. Duffy avait gardé son chapeau et un pli soucieux barrait son front. Levant un instant les yeux, il aperçut Sam Mc Guire de la *Tribune* qui se faufilait entre les tables en marmonnant de vagues excuses. Duffy tendit le bras et le tira par sa manche. Sam s'arrêta net.

— Non de Dieu! s'exclama-t-il, faut croire que je deviens aveugle!

— T'es sur la bonne voie, répliqua Duffy. Te décourage pas, ça vient.

Accrochant une chaise du bout du pied, Mc Guire

l'attira à lui et s'y laissa tomber. Puis, l'air goguenard :

— T'as l'intention de prendre une cuite? demanda-t-il avec intérêt en regardant la collection de bouteilles sur la table.

Duffy fit un signe au barman qui apporta un deuxième verre et regarda les deux hommes tour à tour d'un œil avisé :

— N'allez pas trop fort quand même! demanda-t-il d'un ton suppliant.

— Ça va, ça va, t'as pas à t'en faire pour nous, dit Duffy.

Il s'empara de la bouteille de rhum et remplit à moitié le shaker.

— J'espère bien que non, patron.

Le barman jeta aux deux amis un dernier regard inquiet et s'en retourna à son comptoir.

— Pauvre vieux Georges, fit Sam en soupirant. Il nous néglige depuis qu'il sert les huiles. Mais dis donc, mon vieux Bill, fais-le bien tassé, ce petit verre, veux-tu? Je suis complètement crevé. Si t'as l'impression que ça sent le faisandé d'ici un moment, dépêche-toi de fout' le camp, parce que j'aurai tout bonnement claqué sous tes yeux.

Duffy mesura avec soin sa dose d'absinthe, pressa un citron et additionna au mélange une cuillerée de sucre en poudre. Il s'y reprit à plusieurs fois avant d'attraper les petits cubes de glace qui persistaient à échapper à ses pinces, puis, fermant hermétiquement le shaker, il se mit au travail.

Sam alluma une cigarette, rabattit d'une chiquenaude son chapeau sur ses yeux et observa attentivement son ami qui secouait frénétiquement le mélange. Leurs regards se croisèrent et Duffy sourit :

— Vasey, je sais ce que tu vas me dire.

— C'est pas vrai, au moins?

Duffy opina de la tête et vida le contenu du shaker

dans les verres. Sam s'empara du sien et le leva à hauteur de son nez :

— Bon sang! mais alors c'est vrai? Le vieux pètesec t'a viré?

— Mais oui, comme ça.

Sam s'adossa à sa chaise et grommela :

— Ça alors...

— Ecoute, dit Duffy. Ça fait longtemps qu'on peut pas se blairer, Arkwright et moi. Mais je ne lui avais jamais fourni l'occasion de me poisser au tournant. Je la lui ai donnée aujourd'hui. Alors tu penses s'il a sauté dessus! et s'il était aux anges! Il m'a viré à une telle vitesse que j'en ai encore le tournis.

— Mais pourquoi, bon sang?

— J'étais vierge et innocente, mais tu sais ce que c'est... Je ne me doutais pas que c'était un garçon pas sérieux et maintenant, maman, regarde ce qui m'arrive...

— Assez blagué, dit Sam en se redressant, l'air furieux. T'as fait une connerie ou quoi?

— Tu me connais; je ne fais jamais de conneries. Ou du moins je sais les camoufler. Ça, c'était un coup monté. Ce salaud d'Arkwright manœuvrait depuis des semaines pour obtenir une interview de Bernstein. Il a fini par l'obtenir et tu sais à quel point Bernstein peut être casse-pieds. Pas question de prendre de photos. Il faut dire qu'avec la trogne qu'il a, on comprend qu'il fasse des manières. Quoi qu'il en soit, Arkwright a fini par l'avoir à la fatigue et c'est moi qu'il a envoyé pour prendre les clichés. Je croyais en avoir une chouette série jusqu'au moment où je les ai collés dans le bain: oh! ma mère, qu'est-ce qu'il a dégusté, ton fils!... Les saloperies de plaques étaient voilées — toutes, tu comprends? Du sabotage, pas autre chose. Un enfant de cochon les avait toutes exposées. J'ai essayé les autres, mais elles étaient aussi mortes que les premières...

Il s'interrompit un instant pour boire une gorgée. Sam ne disait mot : il était cramoisi et du bout de sa chaussure il tapotait contre le pied de table. Duffy le sentait s'énerver. Il reprit :

— Alors j'ai couru tout expliquer au vieux pètesec, mais tu penses comme il allait me croire ! On s'est dit des mots, je me suis foutu en rogne et je me suis fait vider comme un malpropre.

Sam se versa un deuxième bacardi crusta.

— Cette histoire risque de te mettre dans de mauvais draps, dit-il, songeur. Cette espèce de tête de lard fait la loi dans toutes les agences-photo de la ville.

— Oui, oh ! je sais : « Pas sérieux. A loupé un reportage exclusif ».

Duffy vida son verre et recommença à préparer des bacardis.

— Oh ! et puis merde ! De toute façon, je suis cuit. Viens bouffer avec moi.

Sam se leva. Il avait l'air embêté :

— Pas mèche, matelot. Faut que j'aïlle reprendre le collier. Passe demain matin, veux-tu ? Alice va faire une sale bouille quand elle saura tout ça.

Duffy acquiesça d'un signe de tête.

— D'accord, je viendrai. Mais dis à Alice de ne pas en perdre le sommeil. Je trouverai bien quelque chose.

— Mais oui, dit Sam en assenant à Duffy une telle tape dans le dos qu'il faillit en lâcher le shaker. Sonne-les, petit gars, sonne-les !

Lorsque Mc Guire fut parti, Duffy termina les bacardis et, se sentant délicieusement gris, s'enfonça dans son fauteuil et envisagea son avenir avec optimisme. Il jeta un coup d'œil furtif vers le gros homme assis à l'autre bout du hall qui ne l'avait pas quitté des yeux de la soirée. Quand un type vous dévisage pendant deux heures d'affilée, on finit bien par s'en apercevoir

et Duffy avait été vaguement conscient d'être observé depuis le moment où le gros bonhomme était entré.

Son intérêt s'éveilla et il se demanda vaguement qui pouvait bien être ce type-là. Autrefois, il devait avoir une certaine allure, mais il s'était laissé aller depuis et engraisait de partout. Il avait les épaules larges et lourdes, encore capables de décocher une sacrée châtaigne, mais il commençait à prendre du ventre. Duffy n'avait pas besoin d'en savoir davantage. L'homme avait une grosse tête ronde, un visage adipeux et une bouche aux coins tombants qui lui donnait un air sombre et sardonique. Ses petits yeux inquiets, mobiles et noirs, étaient semblables à des boutons de bottine.

Duffy estima qu'il devait avoir passé le cap des quarante-cinq ans et qu'il était plein aux as. Ses vêtements étaient de bonne qualité, bien coupés et il les portait avec aisance. Il arborait cet air désinvolte que donne l'argent et son allure indiquait au premier coup d'œil un compte en banque bien garni. Duffy se leva et, d'un pas hésitant, se dirigea vers le restaurant en faisant un détour pour passer devant la table du gros homme. Comme il s'en approchait, celui-ci se mit péniblement debout et l'attendit. Duffy s'arrêta pour le dévisager. Vu de près, il lui plut encore moins.

— Je m'appelle Daniel Morgan, dit le gros homme du ton qu'il aurait pris pour dire Rockefeller. M. Duffy?

Duffy lui jeta un regard étonné et peu amène.

— C'est moi.

— Monsieur Duffy, je voudrais vous parler. Voulez-vous dîner avec moi?

Duffy leva les sourcils, se dit qu'après tout ce serait toujours autant d'économisé et accepta. Morgan le guida vers le restaurant et, rien qu'à la manière dont les garçons se précipitèrent au-devant de lui, Duffy comprit qu'il ne s'était pas trompé sur l'épaisseur de son portefeuille. Son hôte choisit une table dans un

coin et s'assit, tandis que Duffy prenait place en face de lui. Trois garçons s'empressèrent en faisant des courbettes pendant que le sommelier restait à piétiner derrière eux. A son tour, le maître d'hôtel s'approcha, glissant comme sur des roulettes, et les trois larbins s'écartèrent et se rangèrent derrière lui. Mais cette réception royale ne suffit pas à Morgan : il voulait le chef. Et, bien entendu, le chef accourut.

Il y en a qui plastronnent en donnant des ordres à droite et à gauche, d'autres ne savent où se fourrer. Duffy, lui, était de ceux qui ne savent où se fourrer.

A sa grande satisfaction, Morgan, qui s'était plongé dans l'étude du menu avec le chef, ne lui demanda pas ce qu'il voulait. Il discutait d'une voix dure et profonde tandis que le chef lui répondait d'une voix de fausset, dans un anglais estropié. Ils composèrent enfin un menu qui parut satisfaire le gros homme. La foule des serveurs empressés se dispersa alors et Morgan parut se souvenir que Duffy était assis en face de lui.

— Excusez-moi de ne pas vous avoir demandé vos préférences, mais dans une circonstance comme celle-ci, j'estime que c'est au chef de composer le menu, plutôt qu'au dîneur. Si on le consulte, on chatouille sa vanité; je crois que vous aurez lieu d'être satisfait.

Duffy haussa les épaules. Il recommençait à avoir soif.

— J'aimerais que vous me confirmiez certains faits, continua Morgan. Pardonnez-moi mon indiscretion, mais si je vous pose des questions c'est qu'en fin de compte j'espère vous être utile. Aussi dois-je vous demander de faire preuve de patience.

Tous ces préambules exaspéraient Duffy, mais comme il n'avait pas mangé d'huîtres depuis deux ans, il savoura sans vergogne celles qu'on lui apporta. Morgan,

qui n'avait pas l'air de s'attendre à une réponse, reprit sur un ton indifférent :

— Je crois savoir que vous avez donné votre démission à la *Tribune* cet après-midi?

Duffy ricana :

— Ce n'est qu'à moitié vrai. Je n'ai pas démissionné, j'ai été foutu à la porte.

— Arkwright n'est pas un monsieur commode.

Décidément, cet oiseau-là avait l'air bien renseigné. Duffy posa sa fourchette à huîtres sur le bord de son assiette et contempla avec regret les coquilles nacrées.

— Et puis après? fit-il.

— Vous aurez sans doute du mal à trouver du travail.

Sur ces entrefaites, le potage et le xérès firent leur apparition. Duffy loucha vers le xérès et son regard croisa celui de Morgan. Celui-ci comprit sur-le-champ.

— Peut-être préféreriez-vous du whisky? demanda-t-il.

— Ces sirops de petite fille me retournent les boyaux, dit Duffy en guise d'excuse.

Le sommelier fut appelé et une bouteille de scotch surgit peu après. Avec ce stimulant à portée de la main, Duffy pouvait faire face à n'importe quoi : il s'octroya une rasade de déménageur et attaqua son potage.

— Je disais donc, reprit Morgan, que...

Duffy leva la tête et fixa sur lui un regard dur.

— Vous, vous m'avez l'air d'en savoir bougrement long, coupa-t-il sèchement. Qui vous a dit...?

Morgan leva la main.

— Je vous en prie, laissez-moi continuer. Je disais donc que vous alliez avoir du mal à trouver du travail.

Duffy posa bruyamment sa cuillère sur son assiette :

— Ecoutez, mon vieux, un type qui a mon expérience reste rarement chômeur. J'ai un matériel au poil,

je connais mon boulot et, au pire, je pourrais monter un studio. Vous êtes rudement gentil de me témoigner toute cette sympathie, mais je ne me fais pas de mauvais sang et je ne voudrais pas que vous vous en fassiez pour moi.

— Bien entendu, bien entendu, reprit Morgan précipitamment. Seulement j'ai une proposition à vous faire qui pourrait beaucoup vous aider à monter votre studio.

— Qu'est-ce que c'est?

— Avant d'y arriver, je voudrais que vous me donniez quelques précisions techniques relatives à votre travail.

— D'accord, dit Duffy que toute cette histoire commençait à ennuyer considérablement. Que voulez-vous savoir?

— Peut-on photographier une personne sans révéler sa présence? Une personne qui ne reste pas immobile et qui se trouve dans une pièce ordinaire avec un éclairage ordinaire? Je voudrais de bonnes photos, pas n'importe quoi.

— Ça dépend beaucoup de la pièce, dit Duffy en se versant du whisky et en oubliant d'y ajouter de l'eau. Je ne peux pas vraiment me prononcer avant de l'avoir vue. Faudrait savoir par exemple si les murs réfléchissent la lumière ou non. Mais si vous ne voulez pas de photos d'art, je pourrais vous faire le travail. Des photos, en tout cas, qu'on puisse reproduire.

— Vous pourriez faire ça?

— Oui, ça ne serait pas très difficile.

Morgan parut enchanté et se lança dans une nouvelle et interminable tirade totalement dépourvue d'intérêt. Il ne parla plus de son idée tant que dura le repas et Duffy devina qu'il réservait la suite à plus tard. Il ne se trompait pas : lorsque le café fut servi,

Morgan lui offrit un cigare, en prit un et revint à son affaire.

— Tout ceci est très délicat, commença-t-il en avançant ses grosses lèvres et en lâchant doucement un nuage de fumée qui lui cacha presque entièrement le visage. Je ne veux pas vous en dire trop long, car moins vous en saurez, mieux ça vaudra pour nous deux. Quelqu'un fait chanter ma femme et je veux l'aider à s'en sortir.

Duffy émit un grognement. Il était surpris, mais prêt à faire face à toute éventualité.

— Malheureusement, je ne m'entends plus très bien avec elle, reprit Morgan en jouant avec son verre à liqueur. Nous ne vivons plus ensemble. Mais tout cela ne vous regarde pas. On la fait chanter et je vais y mettre un terme. Elle ne m'a pas demandé de l'aider, mais ça ne change rien : je veux prendre le maître chanteur sur le fait. Voilà où vous entrez en scène : je veux que vous la photographiiez en train de donner de l'argent à cet escroc, ce qui me permettra de le faire publier. Inutile de demander son accord à Mme Morgan, elle n'accepterait pas mon aide. Je vous introduirai chez elle et vous vous débrouillerez. Je vous paierai un bon prix.

Tout ceci n'enchantait guère Duffy : l'affaire lui paraissait un peu louche. Il s'agita sur sa chaise.

— C'est plutôt le boulot d'un détective privé, dit-il sans enthousiasme.

Mais Morgan avait réponse à tout.

— Je veux des photos, dit-il avec emphase. Pour les avoir, j'ai besoin d'un expert. Vous, vous allez bientôt avoir besoin d'argent et moi, j'ai besoin d'un photographe professionnel : j'estime que ça ne peut pas mieux tomber, vous ne trouvez pas ?

Duffy se dit que s'il acceptait ce boulot, il toucherait une somme intéressante.

— Maintenant pour ce qui est du prix, commença Morgan en posant ses larges mains sur la table et en les examinant attentivement, je vous donne cinq cents dollars d'acompte et mille dollars pour chaque bonne photo que vous me rapportez.

Duffy dut avaler un grand verre de whisky pour reprendre ses esprits, mais bien qu'il fût déjà passablement gris, il n'en demeura pas moins prudent.

— Vous devez avoir rudement besoin de ces photos, remarqua-t-il en pensant à part lui qu'il s'arrangerait bien de quinze cents dollars.

— C'est exact, dit Morgan. Et je les veux très vite. Alors, vous acceptez?

Duffy agita la main.

— Tout doux, vous me pressez trop! Voyons si j'ai bien compris. Vous voulez que j'aille chez votre femme, que je prenne des photos d'elle et de quelqu'un d'autre et que je vous les remette. C'est bien ça?

Morgan s'impatientait visiblement, mais réussit néanmoins à se contenir :

— C'est ça, dit-il.

— Qu'est-ce qui m'arrive si elle me repère et qu'elle appelle les pompiers?

— Elle ne vous repérera pas, dit Morgan sèchement. Laissez-moi vous expliquer les choses. Ma femme est assez riche pour ne rien se refuser et, comme elle adore la musique, elle a fait construire dans son salon une petite loge pour un orgue d'appartement : c'est une sorte de balcon surplombant la pièce à environ trois mètres de hauteur. On y accède par un petit escalier privé.

Duffy tendit la main pour se verser du whisky, mais Morgan posa la sienne sur la bouteille.

— Ne pensez-vous pas...? commença-t-il.

Mais Duffy saisit la main du gros bonhomme et la repoussa. Son regard était dur.

— Dites donc, fit-il d'une voix nette, si vous avez peur que je me saoule, rassurez-vous. Quand j'ai envie de boire un coup, je bois un coup. Compris?

Morgan secoua les épaules et se frotta doucement le poignet. Son visage avait pâli :

— Quelle poigne vous avez!

Duffy sourit, se versa un verre de whisky et l'avala :

— Continuez, dit-il.

Morgan tapota la table de ses doigts boudinés.

— Ma femme, voyez-vous, ne voulait pas que les musiciens viennent piétiner le tapis du salon et, avec ce système, ils entraient par derrière et s'installaient sans déranger personne. Vous n'aurez donc qu'à monter là-haut, vous vous coucherez par terre dans le noir et vous prendrez des photos de la pièce en dessous. Personne ne pourra vous repérer.

Duffy songea qu'en effet, présentée de cette manière, l'entreprise semblait facile, mais en même temps quelque chose lui disait qu tout ce micmac n'était pas très régulier. D'abord Morgan ne lui inspirait pas confiance. Mais, côté pognon, l'affaire était intéressante et il allait voir besoin de fonds. Il lança un nouveau ballon d'essai.

— Considérons un peu les choses de leur mauvais côté, reprit-il. Imaginons que votre femme éprouve le besoin de jouer de l'orgue et qu'elle me trouve là-haut. Qu'est-ce que je fais?

Morgan haussa ses lourdes épaules.

— Il n'y a qu'une porte qui donne sur l'estrade : il suffira donc d'en pousser le verrou. Une fois là-haut, vous serez en sécurité.

Le bonhomme tira son portefeuille et en sortit cinq billets de cent dollars qu'il poussa de l'autre côté de la table.

— D'ailleurs, reprit-il avec un petit sourire mielleux,

je suppose que vous voulez gagner cet argent : vous n'acceptez pas de cadeaux?

Duffy tendit la main et rafla les billets qu'il enfouit dans la poche intérieure de son veston.

— C'est bon, dit-il, quand est-ce que je commence?

Morgan jeta un coup d'œil à sa montre en or.

— Il est dix heures passées. Vous devez d'abord aller chercher votre matériel, puis vous vous rendez chez elle. Je crois que nous pourrions commencer tout de suite.

Duffy se leva et repoussa sa chaise du talon Morgan le suivit des yeux :

— J'insiste encore, dit-il d'une voix calme, pour que vous compreniez l'importance...

Duffy leva la main :

— Passons. Mille dollars par photo, c'est plus qu'important pour moi.

Morgan s'extirpa de sa chaise.

— En effet, on peut faire pas mal de choses avec cette somme, remarqua-t-il.

— A qui le dites-vous! fit Duffy.

CHAPITRE II

Morgan avait dit vrai : la combine était des plus simples. Assis sur ses talons dans la petite loge, Duffy se sentait aussi bêtement à l'aise que chez lui. Son appareil était suspendu à son cou par une courroie et l'éclairage de la pièce était suffisant. Il songeait avec délices à l'argent qu'il allait se faire. La loge correspondait bien à la description de Morgan et par l'entrebâillement des rideaux rouges et épais, Duffy avait une vue plongeante sur toute la pièce. Il avait verrouillé la porte et, grâce au demi-litre de scotch qui lui tenait compagnie, il ne se sentait pas nerveux, mais prenait au contraire un intérêt tout professionnel à la tâche qui lui avait été assignée.

Il mit son appareil au point, ouvrit largement le diaphragme et choisit un temps de pose assez réduit, puis s'installa confortablement en attendant les événements. Morgan l'avait accompagné chez lui pour chercher le matériel et l'avait ensuite déposé devant la porte d'entrée de la loge, à l'arrière de la maison. Il avait minutieusement préparé son plan et tout avait marché comme sur des roulettes. Les deux hommes devaient se rencontrer au bar du Princess Hôtel dans le courant de la nuit et Morgan avait promis à Duffy qu'il l'attendait tout le temps nécessaire.

Duffy examina d'un œil approbateur le salon au-dessous de lui. « Plutôt chouette, cette taule », se dit-il. Le crème et l'écarlate en étaient les deux couleurs dominantes : un épais tapis de laine crème et de larges fauteuils de cuir mi-crème, mi-écarlate, donnaient à la pièce une allure élégante et moderne. Duffy l'aurait volontiers choisie pour lui-même.

Un coup d'œil à sa montre-bracelet lui apprit qu'il n'était pas loin de minuit. Il eut envie de fumer, mais se retint, car l'odeur de tabac pouvait attirer l'attention sur la loge. Il se demandait combien de temps il aurait encore à attendre, lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à une femme qui traversa la pièce d'un pas pressé et disparut par une autre porte. Tout ceci avait été si rapide que Duffy ne fit que l'entrevoir. Pour plus de prudence, il s'étendit sur le ventre et s'appuya sur les coudes afin de maintenir son appareil en place. Il braqua l'objectif entre deux étroits barreaux de la balustrade et constata avec satisfaction qu'il tenait le salon dans le champ de son objectif, tout en demeurant parfaitement invisible d'en bas. Pour être tout à fait à son aise, il retira de sa poche la bouteille de scotch qui lui rentrait dans les côtes, et attendit.

Un quart d'heure interminable s'était écoulé et Duffy commençait à s'énerver, lorsqu'il perçut le timbre léger d'une sonnerie. Ses muscles se tendirent. Ses yeux étaient rivés sur la porte. La femme l'ouvrit et re-traversa le salon.

« Tonnerre de tonnerre », se dit Duffy lorsqu'il la vit.

Elle était grande et mince et le déshabillé d'épaisse soie vert pâle qu'elle venait d'enfiler accusait ses formes parfaites. Duffy se félicita d'être si bien placé. Il admira la blancheur de sa peau et se dit qu'une même avec d'aussi grands yeux ne pouvait être qu'un danger pour les hommes faibles. Déjà ses propres forces le quittaient... De magnifiques cheveux blond roux cou-

ronnaient ce beau brin de fille aux lèvres rouges, sensuelles, prometteuses. Morgan avait du goût en matière de femmes, c'était certain. Mais on pouvait s'étonner qu'une poule comme celle-là eût pu tomber amoureuse de lui... Il était fatal qu'elle le plaquât.

Duffy la suivit des yeux jusqu'à la porte et la vit revenir peu après en compagnie d'un homme. Le reporter examina celui-ci avec intérêt : petit et maigre, le personnage avait des cheveux noirs et ondulés. Il paraissait inquiet et son visage était curieusement blême. La femme s'assit sur le bras du fauteuil, tout près d'une lampe à pied. La lumière tombait directement sur elle. Duffy mit son appareil au point et appuya sur le déclic : le volet se referma avec un bruit léger. Il pressa ensuite sur la détente du dévideur de bobine.

En bas, l'homme demandait à mi-voix :

— Vous l'avez?

La voix mollement cadencée de la femme parvint jusqu'à Duffy : elle avait cette intonation un peu rauque et haletante que les hommes trouvent toujours si attirante et qui eut son plein effet sur lui.

— J'ai l'argent, répondit-elle d'un ton méprisant. (Et le visiteur parut gêné sous son regard.) Vous avez apporté ce que vous devez me donner?

— Allongez d'abord le fric, répliqua celui-ci. Et grouillez-vous, ma petite dame, le coin n'est pas très sain pour moi.

Elle lui jeta un nouveau regard, puis se détourna et ouvrit le tiroir de la table. Comme elle en sortait une épaisse liasse de billets, Duffy appuya sur le déclic : il lui sembla que le volet faisait un fracas de tonnerre, tout près de son oreille, mais en bas personne ne s'aperçut de rien. La femme tendit l'argent à l'homme qui lui remit à son tour un petit paquet. Duffy prit photo sur photo, à toute vitesse, attentif à la scène qui

se déroulait au-dessous de lui. Enfin satisfait, il s'arrêta et calcula qu'il avait pris une vingtaine de clichés dont la plupart devaient être réussis. Il allait donc toucher cinq sacs au moins avant la fin de la nuit. Sans quitter la pièce des yeux, il tâtonna derrière lui pour trouver sa bouteille de whisky : plus rien d'intéressant ne se passait en bas et une bonne rasade de whisky ne pouvait que lui faire du bien. Il cherchait vaguement à situer le petit homme dans son esprit : il l'avait déjà vu quelque part, mais ne se rappelait pas où.

Celui-ci gagnait maintenant la porte en marchant de côté, comme un crabe, sans lâcher des yeux la rouquine qui disparut à sa suite. Elle revint au bout de quelques instants et se laissa tomber dans un des fauteuils de cuir : son déshabillé vert s'écarta et Duffy put à loisir contempler ses longues cuisses blanches. Il se souleva légèrement pour mieux voir : cette sauterelle était vraiment mignonne. Il se demanda si elle était à poil sous le peignoir et, dans son émotion, faillit se démancher le cou pour en voir davantage. Ça lui faisait mal au ventre de la laisser toute seule comme cela, mais Morgan l'attendait et le pognon aussi. D'ailleurs il se dit que sans fric il n'aurait aucune chance avec cette gonzesse. Et, pour toucher le fric, il fallait la quitter. Il se leva sans bruit et fit un pas en arrière. *Quelque chose de dur s'enfonça dans son dos.*

— En l'air, tête de lard, fit une voix à son oreille.

D'ordinaire, Duffy avait les nerfs assez résistants, mais cette fois-ci, il crut bien que son cœur allait s'arrêter. Il se mit à trembler de tous ses membres et se hâta d'obtempérer.

— T'énerve pas, reprit la voix, et tiens-toi peinard.

Duffy tourna lentement la tête et regarda par-dessus son épaule : derrière lui se tenait un individu aux épaules carrées, coiffé d'un feutre noir qui dissimulait ses traits. Malgré son sang-froid ordinaire, Duffy sentit

ses cheveux se dresser sur sa nuque. Ce visage blême et dur était absolument répugnant. En bas, une porte venait de se refermer et Duffy devina que la femme était sortie. Les mains toujours en l'air, il demanda :

— D'où sortez-vous, nom de Dieu?

Les yeux de l'homme étaient à moitié fermés, mais la lumière était assez vive et Duffy put se rendre compte qu'ils étaient durs et méchants. Le canon du revolver s'enfonça un peu plus dans son dos.

— Tiens-toi tranquille, répéta l'homme.

Il y avait dans sa voix une résonance rauque qui pouvait être causée par l'abus du tabac. L'inconnu s'empara de l'appareil photographique et l'arracha du cou de Duffy en faisant brutalement sauter la courroie.

— Dites donc! s'écria Duffy indigné. Vous n'allez pas me piquer ma mécanique?

— Ta gueule, grogna l'homme.

Une fureur noire s'empara de Duffy.

— Ah! c'est un coup monté, hein? Cet enfoiré de Morgan veut ses photos à l'œil?

— Si tu fermes pas ta gueule, je te sors les tripes, ragea l'autre. Qu'est-ce que tu fous ici d'abord?

Duffy voulut baisser les bras, mais la pression du revolver s'accrut.

— Ben, j'exécute un petit boulot sur commande. Et toi?

Duffy se demandait si le truand avait vraiment l'intention de le buter; décidément, il était dans un fichu pétrin.

— Allez, viens, on va faire un petit tour, dit l'homme d'une voix menaçante.

En même temps il recula, écartant son revolver. Duffy n'hésita pas: il prit son souffle et envoya un violent coup de talon derrière lui, espérant atteindre et peut-être fracturer le tibia de l'homme. Mais il ne rencontra que le vide, perdit l'équilibre, bascula par-

dessus la balustrade et alla s'écraser dans la pièce au-dessous.

Il atterrit sur les mains et amortit un peu sa chute en glissant sur le tapis. Un instant étourdi, il finit par s'asseoir sur son séant.

Une porte s'ouvrit. Duffy leva lentement la tête en se demandant si sa cervelle n'avait pas rompu ses amarres. La femme aux cheveux roux se tenait devant lui : elle porta vivement les mains à sa poitrine et poussa un petit cri étouffé. Duffy aurait voulu la prendre dans ses bras pour la rassurer. Un peu comme l'aurait fait une mère cajolant son enfant qui vient de tomber, mais pas tout à fait. Puis il aperçut le « 6,35 » et changea d'avis.

Il avait toujours les foies quand il voyait une femme manipuler un rigolo; on ne peut jamais savoir si elle a appris à s'en servir. Ce n'était pas la première fois que Duffy se retrouvait avec un calibre braqué sous son nez : il se souvenait en particulier de cette blonde qui s'était fichue dans une telle fureur qu'elle avait fini par presser sur la gâchette. Rien qu'à ce souvenir, la sueur lui perla au front et il resta assis sur le plancher, parfaitement immobile, pour ne pas alarmer la rouquine.

Les grands yeux de la jeune femme étaient pleins de frayeur et ses lèvres rouges, légèrement entrouvertes, découvraient une rangée de dents blanches et régulières.

— Qui... qui êtes-vous? bégaya-t-elle, un peu essoufflée.

Duffy se prit la tête dans les mains :

— Ça, ma petite dame, c'est ce que je commence à me demander.

— Que faites-vous ici?

Duffy la regarda à travers ses doigts.

— Ça ne vous ferait rien d'écarter votre outil? Je

viens de tomber de la loge, là-haut, et j'ai les nerfs un peu ébranlés.

— Voulez-vous me dire ce que vous fichiez ici? reprit la jeune femme.

Sa voix s'affermissait à mesure que son sang-froid lui revenait.

— Pour l'amour du ciel, ne commencez pas à faire la méchante, supplia Duffy. Allez plutôt voir ce que devient l'autre gorille là-haut.

Elle s'effraya de nouveau :

— Comment, il y a quelqu'un d'autre là-haut?

Duffy eut un rire bref :

— Plutôt, dit-il en se frottant délicatement la tête. Il vient de me flanquer en bas. Je vous parle en connaissance de cause.

La jeune femme recula précipitamment et s'efforça de voir la loge.

— Il n'y a personne là-haut, dit-elle en secouant la tête.

Duffy grommela :

— Le salaud m'a piqué mon appareil-photo. Vous permettez que je me lève? reprit-il avec lassitude.

— Je vous conseille de rester où vous êtes, répondit-elle d'un ton ferme. Sans lâcher son revolver, elle tendit la main vers le téléphone.

— Ne faites pas ça! s'écria Duffy alarmé. Vous n'allez pas appeler les flics, j'espère?

— C'est pourtant ce que j'ai de mieux à faire... fit-elle, en posant une main hésitante sur le récepteur.

— Ecoutez-moi, madame Morgan. Je vais tout vous expliquer. Il s'agit d'un malentendu, dit Duffy.

Mais il s'interrompit subitement et reprit :

— Pas très original. Zut alors, ça va pas micux! Décidément, je manque d'à-propos!

Mais la femme avait baissé son revolver et son visage marquait l'étonnement le plus complet.

— Pourquoi m'appellez-vous comme ça? demanda-t-elle très vite.

Duffy se raidit légèrement :

— Vous n'êtes pas Mme Morgan?

— Mais pas du tout.

Duffy se hissa sur ses pieds et voyant la femme braquer de nouveau son revolver sur lui, il agita la main avec impatience.

— Ça va, ça va, laissez tomber. Ce qui est important, c'est de savoir qui vous êtes.

La jeune femme se mit à trépigner.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette histoire?

— Je vais vous le dire, moi, répliqua Duffy furieux. On s'est payé ma fiole : il faut que vous me croyiez! Regardez-moi, ma toute belle, je suis Duffy, de la *Tribune*. Un particulier qui prétend s'appeler Morgan m'a raconté un bobard, comme quoi vous étiez sa femme et qu'on vous faisait chanter : il m'a chargé de photographier la fripouille qui vous serre la vis. Je me suis laissé prendre à cette bourde et je suis venu m'installer dans ce sacré perchoir d'où j'ai pris des photos de vous et du type à qui vous avez refilé le pognon. Mais voilà qu'au moment de prendre congé, tout content de ma journée, une espèce de macaque me tombe dessus, me pique mon appareil et me balance par-dessus bord. Et maintenant vous me dites que vous n'êtes pas Mme Morgan... Dans votre propre intérêt, vous feriez mieux de m'expliquer ce qui se passe.

La femme le regarda quelques instants d'un air ahuri, puis déclara :

— Vous devez être fou.

— Réfléchissez un peu, dit Duffy qui s'impatientait. Vous ne voyez donc pas que vous êtes dans de sales draps? Morgan voulait une photo de vous avec ce type — et il l'a. Ça ne vous inquiète pas?

La jeune femme ne quittait pas Duffy des yeux. Elle secoua la tête :

— Je ne comprends pas... Je ne vois pas...

D'un bond il fut près d'elle et écarta le revolver :

— Nom de Dieu, m'écoutez-vous à la fin? fit-il brutalement. Le mec qu'est venu vous voir tout à l'heure, qui c'était?

La voix pressante de Duffy finit par ébranler le sang-froid de la rouquine. Elle répondit très vite :

— Je ne sais pas... Je crois qu'il s'appelle Cattley.

Duffy recula d'un pas :

— Cattley! Naturellement! Bon sang! c'est bien vrai que je baise! Cattley!...

Il s'avança de nouveau vers la jeune femme.

— Et qu'est-ce que vous fichiez avec une crapule comme Cattley?

Elle fronça les sourcils :

— Allez-vous cesser de me questionner? commença-t-elle.

Duffy l'interrompit.

— Ecoutez, mon petit, dit-il d'un ton rogue, Cattley a la réputation d'être un très vilain monsieur. Tout le monde le connaît : Cattley-le-Mac, Cattley-le-Toquard, Cattley-la-Fouine. Je vous dis, pour les femmes dans votre genre, ce type-là c'est un vrai poison. Et vous... vous vous êtes laissé photographier avec lui... Et ces photos sont aux mains d'un tiers. Ça ne vous fait ni chaud ni froid?

— Mais... et elle s'arrêta.

Duffy s'aperçut qu'elle avait blêmi.

— Ah! Ça vous fait réfléchir! Allons! asseyez-vous et dites-moi vite ce que vous savez, parce que j'ai autre chose à faire.

Furieuse, la jeune femme se tourna brusquement vers lui.

— C'est vous qui m'avez mis dans le bain, cria-t-elle. Sans vous...

— C'est bon, c'est bon, fit-il d'un ton sec. Ces photos, je vais les récupérer, vous en faites pas. Mais d'abord vous allez m'expliquer un certain nombre de choses.

La colère de la femme s'évanouit aussi brusquement qu'elle était née. Elle se laissa mollement tomber sur le vaste canapé et lança le revolver sur la table. Duffy frémit : c'est vraiment de la folie de laisser les femmes jouer avec ce genre d'instrument. Mais un rapide coup d'œil suffit à le rassurer : le cran de sûreté était toujours baissé.

— Bon, maintenant, passons aux choses pratiques, dit-il en s'asseyant sur le coin de la table. Comment vous appelez-vous ?

— Annabel English, répondit-elle, en agitant nerveusement ses mains.

— Et qui êtes-vous ? Une petite bonne femme pleine de pognon qui passe tout son temps à faire la noce ?

Elle acquiesça d'un signe de tête. Duffy alluma une cigarette.

— Je l'aurais parié, dit-il. Je parierais aussi que vous faites des heures supplémentaires... Quelles sont vos relations avec le dénommé Cattley ?

Son visage s'empourpra et elle hésita :

— Je... je lui ai demandé de me fournir des renseignements sur les bas-fonds...

Elle s'interrompit et sa rougeur s'accentua.

Duffy grommela :

— Bon Dieu de bois ! Ne venez pas me raconter que vous écrivez un livre ou un article du genre « Révélations sensationnelles sur les dessous de la pègre par une femme du monde » !

— J'ai pensé que ce serait intéressant, dit-elle. C'est sur la traite des blanches...

Duffy leva les bras au plafond :

— Et vous avez cru que vous pourriez écrire un livre sur la traite des blanches! (Il avala la fumée de sa cigarette et la souffla par le nez.) Et pour vous aider, vous faites appel à la plus belle canaille de la ville... Ben moi, je vous conseille de changer d'idée et d'écrire un bouquin sur le chantage : vous êtes placée aux fauteuils de ring. Et si vous faites pas gaffe, ça va vous coûter cher.

La jeune femme lui jeta un rapide coup d'œil, chargé de rancune.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Pour le moment, tenez-vous tranquille, dit Duffy en se laissant glisser de la table. Moi je vais récupérer mon appareil : c'est la première chose à faire.

Il se dirigea vers le téléphone.

— Regardez dans l'annuaire pour voir si vous y trouvez Daniel Morgan, demanda-t-il, en composant un numéro.

La jeune femme se leva et se pencha sur la table pour feuilleter l'annuaire. Duffy eut tout le temps de la détailler pendant qu'il attendait sa communication : « Annabel English, se dit-il, un joli nom et une chouette pépée. »

Une voix sèche et métallique l'interrompit dans ses réflexions :

— Ici la *Tribune*, quel service demandez-vous?

— Salut, Mabel, dit Duffy. Mc Guire est là?

— Ne quittez pas, je vous le passe.

Quelques secondes plus tard, la voix de Sam lui parvint :

— 'Jour, mon p'tit pote...

Duffy se dit qu'il devait être légèrement noir.

— Ecoute, matelot, fit-il d'une voix autoritaire. J'ai quelque chose d'important à te dire. Viens me rejoindre au Princess Hotel tout de suite, veux-tu

Mc Guire grogna :

— Oh! pour qui me prends-tu? Je rentre chez moi, sinon Alice va râler : je suis sorti tous les jours de la semaine.

Cela acheva de convaincre Duffy que Sam était rond.

— Je m'arrangerai avec Alice, dit-il. Allons, amène-toi et fais vite.

Il reposa le récepteur au moment où Mc Guire recommençait à protester.

Annabel English remarqua :

— Il y a dix Daniel Morgan dans l'annuaire.

— C'est bon, répliqua Duffy en la rejoignant, je le trouverai. Maintenant, ne pensez plus à tout cela et laissez-moi m'en occuper. Je vous passerai un coup de fil demain pour vous tenir au courant.

Duffy se tut et plongea son regard dans les yeux bleugris de la jeune femme.

— Vous êtes toute seule ici?

Elle fit un signe affirmatif :

— J'ai donné sa soirée à la bonne pour qu'elle ne voie pas Cattley.

— Et vous n'avez pas peur?

— De quoi aurais-je peur? demanda-t-elle surprise.

Duffy haussa les épaules :

— Sais pas... Une idée, dit-il en se mettant à rire. Quand j'aurai récupéré mon appareil, je pourrai revenir peut-être, tout à l'heure?

Le regard de la femme se fit moqueur, mais son visage demeura sérieux; elle secoua la tête :

— Je ne serai plus seule...

— Qui est votre petit ami?

Elle gagna lentement la porte. Duffy devina les mouvements souples de son corps sous le déshabillé vert : pas de doute, c'était son seul vêtement. Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et déclara :

— Je crois qu'il est temps que vous partiez. Il

paraît que les journalistes sont drôlement entreprenants quand ils sont seuls avec une femme.

Duffy chercha son chapeau des yeux et l'aperçut près du canapé.

— Et après? fit-il en gagnant la porte à son tour.

Il s'arrêta tout près d'elle et la regarda dans les yeux :

— J'vois pas pourquoi ça ferait ressauter les femmes! C'est pas flatteur, à votre avis? Mince alors! je vois d'ici la bille qu'elles feraient si les hommes n'avaient pas d'idées, de temps en temps...

Elle lui ouvrit la porte, mais sur le seuil il s'arrêta et lui fit face :

— Bonsoir, mignonne, dit-il avec un large sourire. Dormez sur vos deux oreilles... Moi, je vais m'occuper de vous.

Sans le quitter des yeux, elle repoussa lentement la porte, mais juste avant de la fermer, se pencha en avant.

— Vous m'avez bien dit que votre nom était Duffy?

— Ouais!

— Et c'est tout?

— Bill Duffy, si vous préférez.

— C'est un joli nom, remarqua-t-elle en s'appuyant au chambranle, la hanche pressée contre le battant.

Duffy se rengorgea :

— C'est celui d'une vieille lignée d'ancêtres, dit-il en souriant d'un air modeste.

— Vraiment?

Duffy se rapprocha d'elle et s'appuya au mur tout contre son épaule :

— Nous autres Duffy, on est très portés sur les rousses.

Annabel leva la tête, la bouche offerte :

— Ah oui?

Duffy posa ses lèvres sur les siennes. Glissant un long

bras autour de son cou, la jeune femme l'attira à elle. Elle ne ferma pas les yeux. Duffy n'eut pas plutôt croisé son regard qu'il voulut se dégager, mais elle le retint avec force, fixant sur lui l'œil sombre et farouche d'une femme follement excitée. La bouche écrasée contre celle d'Annabel, Duffy fut ahuri par son impétuosité. Soudain, elle lui mordit la lèvre supérieure. Il se cabra sous la douleur, et la repoussa violemment, avec un juron de colère. Un instant, elle demeura plantée devant lui, les cheveux en désordre, ses grands yeux luisants de passion, puis elle fit un pas en arrière et lui claqua la porte au nez.

Duffy demeura sur place, se tamponnant la bouche avec son mouchoir :

— Le jour où cette poule se laissera aller, elle ne fera qu'une bouchée du pauvre mec qu'elle aura entre les pattes, grommela-t-il.

Il gagna lentement l'ascenseur et appuya sur le bouton. Sa lèvre commençait à enfler.

« Nom de Dieu, se dit-il pendant que l'ascenseur montait, parlez d'une nuit... »

L'ascenseur montait doucement, lorsque, sur le toit de la cabine, Duffy aperçut le corps déchiqueté d'un homme. Il le suivit des yeux; le toit disparut avec son horrible chargement et la cabine vide s'immobilisa à l'étage.

Cloué sur place, Duffy se rendit compte qu'il suait de partout. Il fit : « Ben ça, alors! » à défaut d'un juron approprié, puis retourna à l'appartement et se mit à marteler la porte.

CHAPITRE III

Tout d'abord, Annabel English ne répondit pas. Duffy fut obligé d'appuyer plusieurs minutes sur la sonnette avant qu'elle consentît à venir lui ouvrir. Et encore ne retira-t-elle pas la chaîne de la porte. Le moment était vraiment mal choisi pour faire l'idiote avec des chaînes de porte, mais Duffy s'abstint d'en faire la remarque.

Reconnaissant son visiteur, Annabel voulut refermer le battant, mais, plus rapide qu'elle, Duffy glissa son pied dans l'entrebâillement :

— Dites donc, petite tordue, ouvrez et ne faites pas la sottise. Il y a un macchabée qui vous demande sur le palier.

— Vous, alors, je vous crois franchement dérangé, dit-elle d'une voix essoufflée. Ou alors, vous êtes complètement saoul.

Duffy s'appuya de tout son poids contre la porte et passa le nez par l'ouverture.

— Cattley est sur le toit de l'ascenseur. J'ai idée que la cabine était arrêtée au rez-de-chaussée quand il y a atterri.

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent, puis un fou rire s'empara d'elle. Elle aurait hurlé ou serait tombée dans les pommes, que Duffy le lui aurait par-

donné, mais ce rire le mit hors de lui. Il fit un pas en arrière :

— C'est bon, puisque c'est tout l'effet que ça vous fait...

Annabel referma la porte pour pouvoir ôter la chaîne, puis la rouvrit et sortit sur le palier :

— Attendez, dit-elle en retenant Duffy par la manche.

— Quelqu'un ne va pas tarder à appeler l'ascenseur, dit celui-ci, et alors, ça va barder.

— Il est vraiment... Je veux dire, ce n'est pas pour me faire peur que vous m'avez raconté ça...?

Sans mot dire, Duffy pénétra dans l'ascenseur, referma la grille et appuya sur le bouton du rez-de-chaussée. Lorsque la cabine eut à moitié disparu, il l'arrêta en ouvrant la grille et se hissa sur le palier.

— Je ne vous ai pas raconté de bobards?

Annabel ne broncha pas, mais tendit le cou pour examiner le corps de Cattley et porta la main à sa bouche :

— Il est mort?

— Vous croyez qu'il est en train de rattraper du sommeil en retard? Regardez-le, mon p'tit, regardez ses bras et ses jambes. Vous pourriez dormir comme ça, vous?

Elle fit volte-face, furieuse :

— Eh bien! faites quelque chose...

Duffy repoussa son chapeau sur sa nuque :

— Je commence à me demander si vous êtes aussi cloche que vous en avez l'air. Quelle cervelle de moineau! « Faites quelque chose! » Non mais, qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Appelez les flics? Appelez une ambulance? ou quoi?

Machinalement, elle leva les deux mains et repoussa les cheveux qui lui tombaient sur les oreilles.

— Mais vous devez sûrement savoir ce qu'il faut faire?

Duffy regarda Cattley, fit la grimace et s'approcha de lui. Il voulut le tirer par le bras et l'épaule, mais son cœur se souleva lorsque le coude du mort plia en dehors : il ne devait plus avoir un os entier. Surmontant sa répugnance, Duffy tira Cattley à lui et fit glisser le corps sur le sol, le plus doucement possible. Les jambes du mort se replièrent cependant, non pas à la hauteur des genoux, mais au milieu des tibias. Duffy se mit à suer à grosses gouttes, mais se força à prendre Cattley sous les aisselles, pour le traîner dans l'appartement d'Annabel et l'étendre sur le plancher du vestibule.

— Pourquoi l'amener ici? demanda Annabel d'une voix soudain plus aiguë.

— Ne discutez pas, répliqua Duffy, en regardant ses mains couvertes de sang. Le mec va salir votre taule, mais ça vaut mieux que de salir votre réputation.

Il retourna examiner l'ascenseur, et vit que les boîtes étaient tachées de sang.

Annabel rentra chez elle en se détournant de Cattley, et Duffy, qui la suivait des yeux, admira son cran. Elle revint peu après avec une serviette humide. Il la lui prit des mains et effaça soigneusement les taches qui souillaient la cabine. Puis il s'essuya les mains au linge ensanglanté, le plia avec soin et revint dans le vestibule pour le déposer sur la poitrine de Cattley. Annabel le suivit en contournant prudemment le corps et resserra.

— Voyez donc s'il a encore l'argent sur lui, fit-elle.

Duffy lui jeta un regard perçant.

— Pourquoi voulez-vous qu'il ne l'ait plus?

— Je me suis mal exprimée, c'est tout. Je voulais dire, prenez l'argent qui est sur lui.

Duffy fit une grimace :

— Ça me dégoûte de toucher à cet oiseau : il tombe

en miettes. — Annabel se rapprocha du mort pour le voir de plus près.

— Il ne va pas se raidir bientôt? Vaudrait peut-être mieux le redresser un peu, avant.

— Ben ça, alors! fit Duffy, complètement soufflé.

Néanmoins il se baissa pour allonger une des jambes de Cattley, mais le tibia creva le pantalon. Duffy se releva, jeta un coup d'œil circulaire, avisa un porte-parapluies à l'autre bout du vestibule et alla y choisir une canne. Il revint vers Cattley, appuya le bout de la canne sur son tibia et parvint à le rentrer. Il fit de même pour l'autre jambe.

Duffy se sentait verdir et la sueur perlait sur sa lèvre supérieure. Il commençait à avoir mal au cœur. Le bras du mort étant resté pris sous lui, Duffy l'accrocha avec la crosse de la canne, posa le pied contre la poitrine de Cattley, pour avoir un point d'appui, et tira doucement. Le bras surgit, aussi mou qu'un chiffon.

Il ne restait plus qu'à mettre la tête en place. Celle-ci était penchée sur l'épaule gauche, la peau du cou ayant craqué en plusieurs endroits. Duffy parvint également à la redresser du bout de la canne.

— Vous voulez que je lui joigne les mains? demanda-t-il, pour dire quelque chose.

Annabel était restée plantée près de lui, suivant attentivement tous ses gestes.

— Prenez l'argent, dit-elle en guise de réponse.

Duffy lui jeta un regard aigu.

— Laissez l'argent où il est, dit-il sèchement, et donnez-moi à boire.

Annabel gagna le salon et lui prépara un whisky; Duffy la suivit et, sans lui donner le temps d'y ajouter de l'eau de Seltz, saisit le verre et avala l'alcool d'un trait. Excellent. Un petite boule de chaleur délicieuse descendit dans son estomac et il s'empressa de se verser une deuxième rasade.

— C'est vous qui l'avez tué? demanda-t-il à Annabel en la dévisageant par-dessus le bord de son verre.

La jeune femme croisa les mains sur sa poitrine et demeura un instant silencieuse.

— On l'a tué? demanda-t-elle enfin.

Duffy avala une nouvelle gorgée.

— Réfléchissez. Comment serait-il tombé dans la cage de l'ascenseur? Il n'était pas saoul, que je sache? Il sort de chez vous, l'ascenseur est au rez-de-chaussée et, au lieu d'appuyer sur le bouton, comme tout le monde, il ouvre la grille, regarde dans le trou, est pris de vertige et dégringole? Allons! allons! ça n'a pas de sens.

Annabel blêmit de nouveau et dut s'asseoir sur le bord de la table. Son déshabillé vert s'entrouvrit, découvrant ses genoux, mais ni l'un ni l'autre n'y prirent garde.

— Voilà ce qui s'est passé : Cattley va vers l'ascenseur, se fait assommer et on le balance par-dessus bord. Ça, au moins, ça tient debout. (Duffy posa son verre sur la table et alluma une cigarette.) Vous n'avez toujours pas répondu à ma question. C'est vous qui l'avez tué?

— Non.

— Il n'y aura que vous pour le croire.

Annabel releva la tête, les yeux agrandis par la frayeur.

— Vous ne croyez pas que c'est moi? balbutia-t-elle.

— Vous ne voyez pas dans quel pétrin vous êtes? reprit-il patiemment. Je vais vous éclairer un peu : Cattley vient vous voir pour vous vendre quelque chose. Vous prétendez qu'il s'agit de renseignements pour un livre; moi, je veux bien... Vous l'accompagnez jusqu'au palier et on le retrouve peu après en mille morceaux sur le toit de l'ascenseur.

— Mais ça ne veut pas dire que je l'ai tué! s'écria-t-elle.

Duffy haussa les épaules :

— En tout cas, ça tient. Laissez-moi regarder un peu ce qu'il vous a vendu.

Elle se redressa et gagna sa chambre. Duffy s'assit dans un fauteuil. Il attendit quelques minutes, puis cria :

— Alors, l'assassin vous l'a piqué?

Annabel surgit, le visage livide, une main sur sa gorge, l'autre agrippée à la poignée de la porte.

— Je... je ne le trouve plus, fit-elle, dans un souffle.

Duffy fit la moue :

— Je l'aurais parié! Il se leva, s'approcha d'elle, la prit par les coudes et l'attira à lui.

— Sacrée petite tordue! fit-il d'un ton placide. Vous croyez vraiment que vous allez vous tirer de là comme ça? Eh bien! vous vous trompez. J'ai jamais vu une scène aussi mal jouée : cette histoire de bouquin sur les bas-fonds n'a plus cours depuis l'arche de Noé. Réveillez-vous un peu, ma toute belle.

Annabel s'écarta de lui et demanda d'une voix morne :

— Qu'est-ce que vous allez faire?

Duffy se gratta la tête :

— Quelle foutue nuit! (Mais il s'interrompit brusquement et demeura immobile, les doigts dans ses cheveux.) Je me demande... commença-t-il en regardant Annabel. J'ai l'impression que Morgan veut vous mettre l'assassinat de Cattley sur le dos.

Et il continua, précipitamment :

— Mais c'est que ça colle! Tenez. Voilà comment je vois les choses : Morgan me charge de vous photographier avec Cattley. En sortant de chez vous, Cattley se fait ratatiner par un type de la bande à Morgan qui le balance dans la cage de l'ascenseur. Pendant

ce temps-là, on me chaparde mon appareil avec les photos et Morgan n'a plus qu'à vous menacer de montrer la photo aux flics pour que vous couriez à la banque et lui serviez de bonne petite rente.

Annabel respirait à peine.

— Vous allez m'aider, au moins?

— Je suis bien obligé...

— Ce que vous êtes gentil!

— Gentil? Ben merde, alors! J'ai pris les photos, pas vrai? Faut bien que je fasse quelque chose pour racheter ça.

Annabel se laissa tomber dans un fauteuil et cacha sa tête dans ses mains. Duffy lui jeta un coup d'œil et alla chercher un deuxième verre sur la table roulante; il y versa trois doigts de whisky, remplit le sien et revint auprès de la jeune femme.

— Avalez ça, ordonna-t-il.

— Je ne peux pas, dit-elle en prenant le verre.

— Vous feriez bien de vous noircir un peu, parce qu'on a un boulot pas marrant sur les bras. (Annabel leva les yeux vers lui et Duffy désigna le mort du menton.) Faut se débarrasser de Cattley.

— Vous ne pouvez pas le faire tout seul?

Duffy eut un sourire sans gaieté.

— Vous êtes dans le bain, frangine. Je veux bien vous donner un coup de main, mais pour ce qui est de prendre la chose à mon compte, c'est midi.

D'un trait, Annabel avala le whisky sec et prit ensuite la cigarette que Duffy lui tendait.

— D'ici deux heures, cet oiseau sera raide comme une bûche; il ne sera pas facile à transporter. Tandis que maintenant on doit pouvoir l'emballer sans histoires.

La jeune femme frissonna.

— Ce que je ne sais pas, par exemple, c'est où on va le planquer, bon Dieu de bon Dieu! (Duffy se mit

à arpenter la pièce.) Il faut pas qu'on le déniche, sinon les photos vont être mises en circulation. Ce n'est qu'en le faisant disparaître qu'on peut les posséder.

— Allez vous habiller, dit-il.

Annabel se leva pour gagner sa chambre à coucher, mais Duffy l'arrêta :

— Donnez-moi une malle, si vous en avez une.

— Il y en a une ici, répondit-elle en désignant du doigt un grand placard dans le coin de sa chambre.

Duffy l'ouvrit et aperçut au fond une petite malle noire couverte d'étiquettes : il devait y avoir là de la publicité pour tous les hôtels du monde.

— Vous avez bourlingué, à ce que je vois, remarqua Duffy en les examinant. Annabel ne répondit pas. Duffy tira la malle à lui et la traîna jusqu'au salon.

— J'ai aussi besoin d'un bout de toile imperméable pour l'envelopper ! cria-t-il.

— Pourquoi ?

— Pour éviter qu'il ne salope la malle.

Elle s'affaira un moment dans la pièce voisine et réapparut neu après, une bâche à la main.

— Ça ira ?

— Ouais, dit Duffy.

— Ne dites pas « ouais ».

Duffy s'immobilisa, la bâche à la main :

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

— C'est grossier.

Il la regarda, éberlué :

— C'est grossier ? Et après ? C'est un foutu moment pour faire la mijaurée.

— Vous trouvez ?

Duffy demeura bouche bée et laissa tomber la bâche. Les yeux d'Annabel s'étaient vidés de toute expression et un léger sifflement s'échappait de ses lèvres, tandis qu'elle s'acharnait contre la ceinture de son vêtement.

Elle réussit enfin à la dénouer, ouvrit son déshabillé et son corps, se balança légèrement sur ses orteils, et lui dit dans un souffle :

— Prends-moi, prends-moi, prends-moi...

Duffy lui envoya une gifle et ses doigts laissèrent une marque sur la joue. Il la gifla pourtant une deuxième fois. Annabel battit des paupières et ses yeux retrouvèrent leur expression normale. Elle demeura clouée sur place, l'air surpris et effrayé.

— Allez vous habiller, lança Duffy d'une voix épaisse.

Il ne pouvait détacher son esprit de Cattley. Annabel fit demi-tour, gagna sa chambre et claqua la porte.

Duffy s'épongea le front avec son mouchoir, ramassa la bâche et se dirigea vers le vestibule, furieux de s'être mis dans un pétrin pareil. C'était déjà assez moche de s'occuper de Cattley dans l'état où il était sans avoir encore une tordue comme Annabel sur les bras. Il jeta un regard dégoûté sur Cattley :

— Si je ne risquais pas de te retrouver raide comme un poteau, je serais en train de m'en payer une tranche, lui dit-il rageusement.

Il étala la bâche à côté de Cattley et, ne pouvant se résoudre à le toucher, il l'accrocha par l'épaule avec la poignée de la canne, le tira tant bien que mal et le fit rouler sur la toile. Puis il s'agenouilla et enveloppa soigneusement le cadavre.

Cela fait, il se sentit si déprimé qu'il alla se verser une nouvelle rasade de whisky au salon. Il commençait à avoir les jambes en flanelle et conclut qu'il devait être assez noir. Mais il n'avait pas perdu pour autant sa lucidité et se sentait encore assez gonflé pour mener à bien sa macabre tâche. Il remplit ensuite le verre d'Annabel, entra dans la chambre à coucher, mais faillit le lâcher : La jeune femme était allongée sur le flanc, dans le lit, en costume d'Eve. Il lui seyait, d'ailleurs, à ravir, le costume d'Eve.

Duffy posa le verre sur la table de nuit et sortit à reculons. Il n'avait qu'une idée en tête : planquer Cattley à tout prix, avant qu'il devienne raide comme une planche. Sinon, c'était la fin de tout.

Il se rendit à la cuisine et alluma l'électricité. La cuisine lui plut : elle était vaste, carrelée à mi-hauteur et peinte en jaune brillant. Le plancher était recouvert de dalles carrées, noires et blanches. Duffy fouilla partout et finit par trouver un morceau de corde, puis revint se pencher sur le corps de Cattley, douillettement emmitouflé dans sa bâche. Il s'agenouilla de nouveau, le ficela soigneusement, alla chercher la malle et entreprit de l'y enfouir.

Au beau milieu de cette opération, il fut pris de nausée et fut obligé de s'interrompre pour s'asseoir sur une chaise : le paquet était mou et flexible. Cattley était réduit en chair à saucisse. Duffy fit un effort sur lui-même et se remit au travail. Il aplanit du bout de sa canne toutes les bosses, se mit debout sur le couvercle et réussit enfin à le fermer. Puis il prit son mouchoir et s'essuya les mains et la figure.

A ce moment, Annabel sortit de la chambre à coucher : elle avait revêtu une jupe noire, une blouse de soie blanche, un manteau trois-quarts noir et tenait à la main une paire de gants blancs et noirs. Il était clair que le whisky avait commencé à lui monter à la tête, car elle avançait en vacillant légèrement. Elle lança un coup d'œil furtif à Duffy.

Il est emballé, dit sèchement celui-ci.

Elle ne dit rien, mais il fut frappé par l'expression haineuse de son regard. Il resta un instant songeur, mais se dit qu'après tout elle avait de bonnes raisons de lui en vouloir.

— Le voisinage des macchabées, ça me coupe mes moyens, fit-il en matière d'excuses.

Elle n'eut pas l'air de l'avoir entendu. Plantée près

de la table, elle demanda sans détourner la tête :

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant?

— Pouvez-vous amener votre voiture?

— Le garage est au sous-sol.

Duffy sortit sur le palier et appela l'ascenseur. La cabine monta sans se presser et malgré lui, Duffy chercha des yeux un autre cadavre. Il n'y en avait pas. Il ouvrit donc la grille, retourna chercher la malle et la traîna dans l'ascenseur. Annabel ne fit pas le moindre mouvement pour l'aider. Elle pénétra dans la cabine après lui et demeura raide et impassible à côté de la malle. Lorsqu'ils atteignirent le rez-de-chaussée, Duffy avait compté douze étages : il était à peine croyable que Cattley eût conservé un peu de chair sur les os.

L'employé, un avorton aux cheveux noirs et raides, accourut avec empressement et d'émotion faillit tomber à la renverse à la vue d'Annabel. Il était excité comme un jeune chien.

— Vous sortez la bagnole ce soir? demanda-t-il en essuyant ses mains grasses sur un bout de chiffon.

Annabel s'efforça de prendre un air aimable, mais n'y parvint qu'avec peine.

— Oui, s'il vous plaît, répondit-elle.

Duffy, sur le seuil de la cabine, avait suivi la scène : il vit l'avorton disparaître d'un bond dans la nuit et l'entendit mettre un moteur en marche. Quelques minutes plus tard, une puissante Cadillac, ses feux de position allumés, s'arrêtait devant Annabel. Le garagiste en descendit, épousseta le siège et tint la portière ouverte pour la jeune femme sans faire attention à Duffy. Puis il se mit à nettoyer le pare-brise.

Annabel s'installa au volant et claqua la portière. Duffy saisit la malle par une poignée et appela le concierge :

— Donnez-moi un coup de main.

Le petit avorton se montra plein de bonne volonté,

mais ne fut pas d'un grand secours, aussi Duffy suait-il à grosses gouttes lorsqu'ils eurent achevé d'attacher la malle sur le porte-bagages.

— Elle s'en va? demanda le concierge.

— Non, répondit Duffy, tout en vérifiant la solidité des courroies. Elle veut se débarrasser d'un tas de vieux bouquins...

— C'est rudement tard...

Duffy lui lança un regard perçant : il n'était peut-être pas si cruche qu'il en avait l'air.

— Ça vous dérange? demanda-t-il sèchement.

— J'ai rien dit... protesta l'autre en clignotant des paupières.

Duffy lui tendit deux dollars, fit le tour de la voiture et grimpa aux côtés d'Annabel qui démarra aussitôt.

— Où allons-nous? demanda-t-elle.

Duffy avait réfléchi.

— Je connais un petit cimetière dans les faubourgs, passé Greenwich Village. C'est là qu'on va.

— Charmant, remarqua-t-elle en lui jetant un bref coup d'œil.

Duffy s'adossa au siège de cuir :

— Vous êtes une chic fille, dit-il avec douceur. Pas de veine que je sois dans un de mes mauvais jours.

Elle resta silencieuse.

— Je ne reviendrai plus sur l'affaire de ce soir, mais je tiens à ce que vous sachiez que j'apprécie ce que vous m'avez offert, seulement le type serait devenu tout raide avant qu'on ait fini. C'est pourquoi j'ai dû laisser passer l'occasion. En tout cas je reconnais qu'il y a de quoi m'en vouloir.

Annabel demeura quelques instants sans répondre.

— Je ne vous en veux pas, dit-elle enfin. Mais je trouve bizarre que vous m'ayez envoyée paître comme ça.

Elle se tut. Duffy soupira et chercha une cigarette à tâtons.

— On va pas se disputer, tout de même, dit-il. On en a déjà assez sur les bras.

— Je ne me dispute pas, dit-elle, en guise de conclusion.

Ils dépassèrent trois blocks sans échanger une parole, puis Duffy déclara :

— Tournez ici.

Annabel vira adroitement : on aurait dit qu'elle faisait corps avec cette grosse Cadillac. Elle fonçait au milieu de la circulation sans presque jamais ralentir, et par bonheur, elle ne se trouva jamais arrêtée par les feux rouges. La Cadillac était nerveuse et il suffisait d'effleurer le champignon pour qu'elle s'élançât comme une flèche.

Deux heures sonnaient comme ils atteignirent le cimetière.

— Allez-y doucement, dit Duffy. C'est un bled perdu, mais il pourrait bien y avoir un gardien quand même.

Annabel arrêta la voiture devant les grilles et Duffy descendit : la nuit était d'encre et aucune lumière n'était visible. C'était lugubre à souhait.

— Restez là, dit Duffy en se retournant vers Annabel; je vais inspecter le coin.

D'un bond, Annabel fut à ses côtés :

— Ah! ça non, je ne reste pas ici toute seule! — Duffy ne fut pas surpris. Il s'approcha des grilles de fer, en poussa une : elle céda et il l'ouvrit toute grande.

— Pourquoi ne pas parquer la bagnole ici? suggéra-t-il. Comme ça on sera plus loin de la route.

Annabel mit la Cadillac en marche arrière et recula le long de l'allée centrale du cimetière. Quand elle fut

à quelques mètres de l'entrée, Duffy lui fit signe d'arrêter, puis il referma le portail. Annabel redescendit de la voiture, armée cette fois d'une lampe de poche. La nuit était oppressante. Duffy glissa un doigt sous son col, tira dessus un bon coup et scruta la demi-obscurité. Ce qu'il vit ne le rassura pas du tout. Près de lui, il sentait frissonner Annabel. Au-dessus d'eux, la lune évoquait un visage de morte, à peine visible au milieu de la brume. Duffy se dit qu'il ne tarderait pas à pleuvoir.

— Je voudrais trouver un vieux mausolée, dit-il. Si on réussit à le cacher dedans, il risque pas d'être déniché avant quelque temps. Il le sera peut-être même jamais.

Il longea lentement l'allée : Annabel ne le lâchait pas d'une semelle. Des deux côtés, les pierres tombales avaient l'air de spectres. « Parlez d'un pique-nique », songea Duffy.

A mesure qu'ils avançaient, les arbres devenaient plus touffus et l'obscurité s'épaississait autour d'eux. L'odeur des fleurs qui recouvraient les tombes alourdissait encore l'atmosphère. La cendre de l'allée craquait sous les pieds et Duffy avait l'impression de marcher sur des pétards.

— Je voudrais bien qu'on s'en aille d'ici, dit Annabel. Cet endroit me fait peur.

— Et moi, je vais me déboîter la mâchoire, à force de claquer des dents... Je crois qu'on est assez loin de la route pour pouvoir s'éclairer un peu.

La lampe jeta une lumière crue sur les tombes qui s'illuminèrent dans la nuit.

— Tiens, je crois que j'ai ce qu'il nous faut, dit Duffy en stoppant et en braquant la lampe électrique.

Sur sa gauche, se dressait un mausolée de marbre noir. Sans le faisceau de la torche, ils ne l'auraient pas remarqué.

Tous deux s'approchèrent du monument et l'examinèrent attentivement. La porte était fermée à clef.

— Ça, c'est le nouveau logis de Cattley, déclara Duffy en tâtant la porte froide et lisse. Mais, comment va-t-on faire pour entrer?

Il essaya de la pousser à coups d'épaule, mais ne réussit qu'à se faire mal, sans même l'ébranler.

— Qu'est-ce que c'est que ce numéro? demanda soudain Annabel en braquant le faisceau de sa lampe sur le montant de la porte.

Duffy leva les yeux et aperçut une petite plaque marquée du chiffre 7.

— Le gardien a peut-être les clefs dans sa loge, suggéra-t-elle.

Duffy lui fit un large sourire.

— Ça, c'est une idée épatante. Allons voir.

La loge du gardien était verrouillée et déserte, mais Duffy ne tarda pas à trouver une fenêtre ouverte et y pénétra sans difficulté. Près de l'entrée, était accroché un tableau couvert de clefs portant chacune un numéro gravé au fer sur une plaquette de bois. Duffy repéra aussitôt le numéro 7.

— Vous avez eu une riche idée, dit-il à Annabel lorsqu'il la rejoignit. Je propose que vous alliez chercher l'auto et que vous reculiez jusqu'à la crypte pendant que j'irai voir si cette clef marche.

Annabel s'exécuta, mais Duffy fut obligé de venir l'éclairer, car elle se fourvoya une ou deux fois dans les plates-bandes. Ils atteignirent enfin le mausolée : la clef tourna sans difficulté dans la serrure, mais Duffy dut pousser le battant de toutes ses forces pour qu'il consentît à s'ouvrir. L'air empuanti le prit à la gorge et il ressortit précipitamment.

— Le type va avoir de la compagnie, dit-il en guise d'oraison.

Il retourna à la voiture et, toujours éclairé par Anna-

bel, défit les courroies qui maintenaient la lourde malle. En peinant terriblement, il réussit à la poser à terre sans faire de bruit. Il se releva et s'essuya la paume des mains avec son mouchoir.

— Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour un verre de gnôle! dit-il en haletant.

— Il y a une gourde dans la poche de la voiture, dit Annabel.

En deux bonds, il fut à la portière: il vida la gourde d'un trait sans en offrir à Annabel sur qui le whisky semblait avoir un effet désastreux. La seule idée de la décevoir encore une fois l'épouvantait. Il ôta son veston, ouvrit son col et relâcha sa cravate, puis traîna la malle à l'intérieur du mausolée. Annabel tenait la lampe; elle resta sur le pas de la porte: sa main tremblait tellement que le faisceau sautillait comme un feu follet.

— Donnez-moi cette lampe, bon Dieu! grommela Duffy.

Annabel parut enchantée de s'exécuter.

— Je crois que je vais vomir, dit-elle.

— Ah! ça non! cria Duffy. Allez-vous asseoir dans l'auto.

Lorsqu'elle eut disparu, il ouvrit la malle et la bascula, mais le paquet resta coincé et il fut obligé de le tirer de toutes ses forces. Brusquement, la bâche se déchira et Duffy fut violemment projeté en arrière: il atterrit contre une sorte d'étagère et se rattrapa à une pièce de métal glacée. L'ayant palpée, il comprit soudain que c'était la poignée d'un cercueil et la sueur se mit à ruisseler sur son visage.

Il se précipita au dehors, aspira à pleins poumons quelques bouffées d'air humide, puis revint à la malle, la vida de son contenu avec une violence sauvage et arracha la corde qui retenait le paquet: Cattley croula comme une masse à ses pieds. Détournant son regard,

Duffy jeta la bâche dans la malle et traîna celle-ci au dehors.

Le whisky commençait à faire son effet et il s'aperçut qu'il était complètement sonné. Traînant la patte, il retourna chercher la lampe électrique. Il sortit enfin du mausolée sans un regard pour Cattley et ferma la porte à double tour. Sa chemise lui collait au corps et ses jambes flageolaient.

— Ça va? demanda Annabel, de la voiture.

Duffy lui répondit que oui mais qu'il était saoul : en réalité il ne se sentait pas bien du tout et son plus grand désir aurait été de se noircir complètement et d'oublier cette soirée dans un sommeil sans rêves. Il en avait plein le dos.

Annabel descendit de la Cadillac et s'approcha.

— Qu'est-ce qu'on fait de la malle? demanda-t-elle.

— J'ai remarqué tout à l'heure qu'il y avait un robinet et un tuyau d'arrosage derrière la loge du gardien. J'emmène la malle là-bas pour la nettoyer et après on rentre.

Annabel l'attendit, assise sur le marchepied de la voiture, en fumant une cigarette. Terrorisée d'être seule, elle n'ouvrit pas les yeux jusqu'au retour de Duffy et, si elle n'avait pas eu cette cigarette entre les lèvres, elle se serait mise à hurler.

Duffy s'annonça de loin afin de ne pas l'affoler.

— Tout est réglé, dit-il en hissant une fois de plus la malle sur le porte-bagages. Toute cette cochonnerie est nettoyée. Cattley est planqué en lieu sûr et vous voilà sortie de ce chabanais.

Elle conduisit lentement la Cadillac jusqu'à la sortie du cimetière et Duffy la suivit à pied. Il ouvrit le portail et regarda prudemment à droite et à gauche, mais voyant la route déserte, lui fit signe de sortir. Puis il referma le portail et s'installa à côté d'elle.

Annabel poussa la voiture à fond, sans un mot, les

yeux rivés sur la route. Duffy se laissa aller contre les coussins, les yeux lourds de sommeil et la respiration haletante. Lorsqu'ils se retrouvèrent dans le flot de la circulation, Duffy se redressa :

— Déposez-moi ici, je rentre chez moi.

— Je vous emmène, dit-elle.

— Non.

Annabel stoppa :

— Je regrette d'avoir... commença-t-elle.

Mais Duffy l'interrompit et déclara d'un ton ferme :

— Je rentre chez moi. Demain peut-être. Ce soir, rien à faire.

Il en avait par-dessus la tête.

Il ouvrit la portière, descendit pesamment de la voiture et se retourna vers la jeune femme.

— Faut que je récupère les photos. Je vous reverrai quand ce sera fait.

Puis il claqua la portière.

L'espace d'une seconde, il entrevit les grands yeux pleins de haine et les dents blanches d'Annabel qui brillaient dans l'obscurité, puis la Cadillac démarra en trombe.

Il scruta les environs dans l'espoir de trouver un taxi.

« Eh ben, j'ai idée qu'elle ne m'a pas à la bonne, cette souris », se dit-il mélancoliquement, comme un taxi jaune s'arrêtait devant lui.

CHAPITRE IV

Duffy habitait un appartement de trois pièces au dernier étage d'un immeuble vieillot. Le chauffeur s'arrêta le long du trottoir, juste sous le réverbère, et Duffy descendit, laissant la portière se balancer sur ses gonds.

— C'est là? demanda le chauffeur.

— Oui, c'est là.

— Passé une bonne soirée? continua l'autre en lui jetant un regard oblique.

Duffy détourna la tête :

— C'est rien de le dire, fit-il.

— Oh! moi, reprit le chauffeur, j'ai le chic pour deviner ça, à la tête des clients.

« Encore un petit fûté », se dit Duffy, qui paya et claqua la portière avec une telle violence que le taxi en fut tout secoué: le chauffeur qui était peut-être un petit fûté, mais pas un imbécile, se contenta de froncer les sourcils et démarra sans mot dire.

Duffy gravit les marches du perron et fouilla dans sa poche pour trouver sa clef, puis tâtonna pour dénicher le trou de la serrure.

— Tonnerre, ce scotch était de la vraie dynamite, marmonna-t-il.

La clef tourna enfin et Duffy put entrer dans le hall

obscur. Il connaissait heureusement son chemin et comme il posait le pied sur la première marche de l'escalier, la pendule au mur sonna deux heures. Son carillon aigret mettait toujours Duffy hors de lui. Il grimpa sans bruit les quatre étages, une main prudemment posée sur la rampe et l'autre suivant le mur. Arrivé sur son palier, il s'arrêta net : c'était éclairé chez lui. La lumière passait par la fente de la porte.

Il y avait deux explications possibles : la femme de ménage avait oublié d'éteindre en sortant, ou alors Mc Guire était là à l'attendre. Cette pensée lui causa un choc désagréable, car il avait complètement oublié ce rendez-vous. Le pauvre type devait être fou de rage. « Ma foi, tant pis », se dit-il en haussant les épaules. Il dut tâtonner une fois de plus pour trouver sa clé, puis il ouvrit. La lumière l'aveugla un instant.

Deux hommes étaient assis en face de lui : un troisième, debout près de la fenêtre, surveillait la rue par l'entrebâillement des rideaux. Duffy bondit :

— Je parie que vous avez sifflé mon whisky, s'écria-t-il.

Le personnage qui se tenait près de la fenêtre tourna vivement la tête. Il était énorme : son visage de brute épaisse était encore enlaidi par des yeux de Mongol et de larges lèvres molles. Il avait la tête déformée et bosselée d'un pugiliste malchanceux.

Duffy l'examina avec curiosité, puis porta ses regards sur ses deux autres visiteurs, enfoncés dans leur fauteuil. Le premier était un petit aux lèvres serrées et aux yeux froids et durs : il ne broncha pas et resta immobile, les mains croisées sur son ventre et le visage blanc comme du suif.

Le dernier, assis à droite du « Petit », était tout jeune : son visage encore recouvert d'un fin duvet avait cette fraîcheur de rose dont rêvent les jeunes filles. Il se donnait des airs de casseur en clignant des yeux et en

rabattant les coins de sa bouche, mais il parvenait tout juste à imiter un dur de cinéma.

— Le voilà enfin, fit le « Petit ».

Duffy ferma la porte et s'y adossa.

— Si j'avais su que vous alliez venir, je serais rentré plus tôt, déclara-t-il.

— Vous l'entendez? fit le « Petit ». Il prétend que s'il avait su qu'on allait venir, il serait rentré plus tôt.

Les deux autres ne soufflèrent mot.

— Maintenant que vous êtes là, dit Duffy, de quoi s'agit-il?

— Il veut savoir de quoi il s'agit? reprit le « Petit ».

Duffy serra les poings.

— C'est nécessaire de répéter tout ce que je dis? Tes deux copains ne sont pas assez grands pour comprendre?

Le « Petit » se laissa aller contre le dos de son fauteuil.

— Tu le comprends, toi, Clive? demanda-t-il au jeune homme.

— Clive? (Duffy commençait à être agacé.) C'est un nom de tantouse, ça, non?

Le jeune homme se redressa.

— Dis donc, toi, espèce de grande...

— Oh! Tu n'as pas honte... dit le « Petit » en gloussant.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette comédie? éclata Duffy en se tournant vers la grande brute.

— Allons, allons, dit le « Petit » qui avait retrouvé son calme, donne-le...

— Donner quoi? nom de Dieu!

— Tu l'entends, Clive? Il veut savoir ce qu'il faut nous donner.

Le jeune homme qui répondait au nom de Clive se leva lentement et pencha vers le « Petit » son visage déformé par la colère.

— T'arriveras à rien avec ces salades : laisse Joe s'occuper de lui.

Le grand type fit un pas en avant. Il paraissait avoir du mal à se contenir. Le « Petit » agita la main dans sa direction.

— Pas si vite ! On n'est pas *forcés* de l'esquinter, ce couillon-là.

Duffy se dit qu'ils étaient tous cinglés, et regretta moins le litre de whisky qu'il s'était jeté dans le col. Clive s'écarta du « Petit » et regarda férocement Duffy.

— Réveille-toi, gros malin, reprit le « Petit » en fixant sur lui sa prunelle d'acier. On est venus pour l'appareil photo.

Duffy repoussa son chapeau sur sa nuque et souffla un bon coup. On y était enfin. Il s'approcha de la table roulante, et prit une bouteille de whisky :

— Ces messieurs en désirent ? demanda-t-il.

Clive tenait un revolver à la main. Duffy le regarda, surpris, puis se retourna vers le « Petit ».

— Dis à cette lopette de rengainer sa seringue, il risque d'esquinter quelqu'un.

— Et après ? riposta le « Petit ».

— Dis à cette espèce de bigorneau à pattes jaunes de rentrer son Euréka, reprit sèchement Duffy, sinon c'est moi qui vais m'en charger. Et je vais lui secouer les oreilles par la même occasion.

Clive émit un son plaintif et perçant comme un hennissement de cheval : debout, le visage blême et les yeux noirs de haine, il semblait sur le point de piquer une crise d'hystérie. Duffy ne put s'empêcher de frissonner.

— Rengaine-le, dit le « Petit ».

Le jeune homme tourna lentement la tête vers son compagnon.

— Je m'en vais le descendre !... cria-t-il fébrilement, de sa voix de fausset.

— J'ai dit : rengaine-le, répéta le « Petit » qui paraissait choqué d'avoir à réitérer son ordre.

Clive hésita un instant, battit des paupières, puis enfouit le revolver dans sa poche de derrière.

Il resta là, hésitant, sa main triturant les revers de son veston. Et tout à coup, il se mit à pleurer. Son visage se plissa comme un masque de caoutchouc qu'on presse. Il s'assit, se couvrit la figure de ses mains fines et osseuses et pleura.

Le « Petit » poussa un soupir. Il dit à Duffy :

— Tu vois, tu l'as tout retourné, maintenant.

Duffy lança son chapeau sur le canapé et se passa la main dans les cheveux.

Le colosse s'écarta de la fenêtre et vint tapoter le crâne du jeune homme. Il ne disait rien. Il restait simplement là à lui donner de petites tapes éléphantines sur la tête.

Le petit bonhomme s'agita, mal à l'aise.

— Oh! c'est pas grave, dit-il. On ne doit pas le buter, alors j'pouvais pas te laisser faire, quand même.

Clive écarta ses mains de sa figure et dit en reniflant :

— C'est la façon dont tu m'as dit ça...

— Bon, bon, d'accord, dit le « Petit » en souriant du coin de ses lèvres minces. Je m'excuse. Là, j'peux pas mieux faire, hein? J'ai dit que je m'excusais, je crois avoir été assez loin.

Clive regarda le « Petit » avec ferveur.

— C'est pas tant ce que tu m'as dit, dit-il. C'est la façon de le dire.

— Je comprends, c'est ma façon de le dire...

Clive se remit à pleurer. Cette fois, il ne se cacha pas la figure, mais garda les yeux fixés au plafond, tout en s'essuyant le nez du dos de la main.

— Oui, fit-il. C'est ta façon de le dire.

— Parlez d'un caïd, dit Duffy qui, adossé au mur,

suivait toute cette scène avec une curiosité non dissimulée.

— Toi, laisse-le tranquille, dit le « Petit ». Il est très bien, mais il se vexe pour un oui, pour un non.

Clive sécha ses larmes et regarda Duffy avec des yeux farouches. Les deux autres suivirent son regard, comme s'ils venaient seulement de se rappeler la présence de Duffy.

Le « Petit » dit à Clive :

— Ça va, maintenant?

Clive lui répondit que ça allait.

— Allons, donne, reprit le « Petit » en s'adressant à Duffy. On perd du temps.

— Je suis déçu, dit-il, moi qui croyais qu'on allait tous se déboutonner et se pleurer dans le gilet!

Le « Petit » eut un petit rire qu'il réprima aussitôt. Puis, d'un air agacé :

— Donne l'appareil, faut qu'on se taille.

Duffy alluma une cigarette et souffla la fumée en volutes vers le plafond.

— L'ai pas, dit-il.

Les trois hommes demeurèrent parfaitement immobiles.

— Ecoute-moi, dit posément le « Petit ». On est venus pour l'appareil et on repartira avec. T'as compris?

— Que veux-tu que j'y fasse? Je ne l'ai pas.

— T'as pas compris, c'est clair, répéta le petit mec. J'ai dit qu'on voulait ton appareil et qu'on l'aurait.

— Je ne suis pas sourd. Je t'ai répondu que je ne l'avais pas.

Le « Petit » regarda les deux autres.

— Il ne l'a pas.

— Je disais bien qu'on n'arriverait à rien avec ce salaud, remarqua Clive en retroussant sa lèvre supérieure.

S'écartant du mur, Duffy se mit à arpenter la pièce

sans lâcher du regard les trois hommes qui l'observaient, eux aussi.

— Fais gaffe, dit-il à Clive, sinon tu seras obligé de t'acheter un dentier bientôt.

— Lâche Joe sur lui! cria Clive au « Petit » avec animation. Faut lui casser la gueule à cet enfant de putain!

Duffy était tout près de lui, maintenant :

— Ne m'appelle pas comme ça, dit-il d'une voix mauvaise.

Et en même temps son poing droit, catapulté de la hanche s'écrasa sur la bouche de Clive. Mais c'était la grande brute qui l'inquiétait : en se débarrassant des deux autres, il arriverait peut-être à lui tenir tête, mais il n'en était pas sûr.

Clive bascula, entraînant la chaise dans sa chute, et resta étendu sur le côté, tandis qu'un sifflement rauque s'échappait de ses lèvres.

La surprise cloua les deux autres sur place. Duffy en profita pour frapper le « Petit » sur le nez : celui-ci étant assis, le coup fut un peu gauche, mais ne manqua quand même pas de punch. A son tour, le « Petit » s'effondra dans un grand fracas et demeura complètement étourdi. Duffy attendit la suite, les coudes serrés au corps et les poings prêts à cogner.

La grande brute regarda tour à tour Clive et le petit mec, puis ricana, découvrant de petites dents blanches et régulières.

— Nom de Dieu! fit-il d'une voix rauque. Ce coup-ci, tu vas déguster.

Alors, en roulant des épaules et manœuvrant de la tête, il s'avança sur Duffy et Duffy comprit tout de suite qu'il n'avait plus qu'à aller se rhabiller. Il fit un bond pour tenter de s'écarter et recula jusqu'à ce que ses talons eussent touché le mur. Le colosse avançait de sa lourde et ferme démarche de pied-plat, le menton

abrité derrière l'épaule. Duffy lâcha un uppercut à décapiter un buffle, mais le colosse fit un pas de côté, un tout petit pas, et le poing de Duffy siffla dans le vide. Le gros Joe lui expédia une droite au cœur : cela fit un bruit de hache rentrant dans un quartier de bœuf. Duffy crut que la maison s'écroulait sur lui et sentit ses genoux se dérober. L'autre le laissa rentrer en corps à corps. Duffy se serra contre lui pour l'empêcher de frapper. La grande brute attendit qu'il eût un peu recouvré ses esprits.

— C'était une bonne pêche, hein? fit-il.

Duffy décrocha, recula vivement, mais se cogna à une table basse et tomba à la renverse. Il se ramassa précipitamment. L'autre lui donna tout le temps de se remettre d'aplomb, puis il s'avança lourdement, de son pas traînant, esquiva un crochet de Duffy et lui assena dans les côtes un nouveau coup de bélier douloureux. Les genoux de Duffy fléchirent encore, mais cette fois, le colosse suivit avec un crochet à la tempe et Duffy s'étala sur le côté et resta étendu. Il atterrit tout contre le petit mec qui était en train de s'asseoir sur son séant. Celui-ci tira un revolver de son veston, se pencha, et, de toutes ses forces, assena à Duffy un coup de crosse au bas-ventre.

Duffy se roula en boule, sans un mot, en se mordant la lèvre jusqu'au sang pour ne pas crier. Puis son estomac se souleva et il vomit.

Le « Petit » recula précipitamment.

— Regardez, fit-il, un peu plus et il m'avait, ce cochon-là!

Clive fit un geste d'approbation.

— Tu t'y es mis... C'est bien, ça..., déclara-t-il.

Les trois hommes entourèrent Duffy. Le « Petit » se tâta délicatement le nez et sentit ses yeux s'humecter. Clive, resté à genoux, constata que ses lèvres enflaient et que ses dents bougeaient lorsqu'il les effleura du

bout de sa langue. Quant à Joe, il était debout, les mains pendantes, regardant sa victime comme un chien regarderait un os dont on voudrait le priver.

Duffy leva péniblement la tête : son visage était ruisselant de sueur et la lumière du plafond, tamisée par un abat-jour, accentuait encore son teint verdâtre. Il se sentait défaillir et, les mains pressées sur le bas-ventre, se laissait aller à sa souffrance. Un filet de sang coulait de sa bouche le long de son menton et il en sentait le goût salé sur sa langue.

— Allons, donne, dit le petit mec.

Duffy ne répondit pas, craignant que le son de sa voix ne le trahît. Immobile, il gardait les yeux fixés haineusement sur le « Petit ».

— T'en as pas assez? reprit celui-ci.

Duffy restait muet.

— Joe, dit le « Petit » en levant la main, assoupis-le encore un peu.

Joe sourit de toutes ses dents : il adorait exercer sa force. Avançant la main, il referma les doigts sur la chemise de Duffy et tira légèrement. Duffy se sentit soulevé comme un bouchon. Il laissa échapper un petit grognement angoissé et, du plat de la main, frappa Joe sur les yeux.

— Vous avez vu ce qu'il vient de me faire? s'exclama Joe.

— Il est bagarreur comme tout, dit le « Petit ».

Duffy envoya à Joe un coup de poing qui n'aurait pas knock-outé un nouveau-né. Joe s'épanouit.

— Te fatigue pas, petite tête : tu ne fais de mal à personne.

— Vas-y, Joe, on n'a plus beaucoup de temps, dit le « Petit ». Fais-lui un petit massage.

Le gorille n'attendait que ce signal : tenant Duffy à bout de bras, il lui envoya un gnon entre les yeux. Son poing fendit l'air comme un météore. Duffy le vit

venir, mais fut incapable d'esquiver. Quelque chose explosa dans sa cervelle et un violent éclat de lumière l'aveugla. Il voulut s'étendre, mais il se sentait retenu.

— Tape pas trop fort, dit le « Petit », je t'ai seulement demandé de lui faire un petit massage.

Sa voix parut lointaine à Duffy.

— Je vois exactement ce que tu veux, répondit Joe.

Et de sa main ouverte, il assena à sa victime une série de baffes retentissantes. Quand il fut fatigué, il demanda :

— On l'essaye pour voir, maintenant?

— D'accord, fit le « Petit ».

Joe lâcha Duffy qui s'affaissa comme un paquet de linge : son visage faisait peine à voir. Le « Petit » s'agenouilla près de lui.

— Où est l'appareil, petite tête?

Duffy marmonna quelque chose, mais il avait les lèvres si enflées que l'autre n'y comprit rien.

— Mets-le sur le divan, dit-il à Joe, il faut le retaper un peu.

Joe obéit et, le traînant par un bras, le déposa sans douceur sur le divan capitonné.

— Toi, Clive, va chercher un linge et de l'eau.

Le jeune homme gagna la salle de bains. Duffy restait immobile, les yeux fermés, haletant comme un phoque, pendant que Joe se versait une rasade de whisky et l'avalait sec, en se frappant la poitrine du poing avec satisfaction.

Clive revint avec un linge humide. Le « Petit » tendit la main pour le recevoir, mais Clive s'approcha de Duffy.

— Laisse-moi faire, dit-il.

— Eh bien! eh bien! T'as entendu ça, Joe? fit le « Petit », tout surpris. Clive veut le faire lui-même.

Clive s'agenouilla près de Duffy et essuya son visage enflé et meurtri. Duffy ouvrit sa paupière gonflée pour

le regarder. Posant alors la main sur sa tempe, Clive recroquevilla les doigts, enfonça ses ongles dans la chair et les traîna sur toute la longueur de la joue.

Le « Petit » traversa la pièce en deux enjambées et repoussa violemment Clive. Celui-ci avait de l'écume au coin des lèvres.

— Ça lui apprendra! criait-il d'une voix pointue. Il ne se risquera plus de sitôt à me frapper...

— Tu aurais pu casser tes jolis ongles, répliqua le « Petit » d'un ton sec. En voilà des manières!

Duffy se mit péniblement sur son séant et posa les pieds sur le sol, sous le regard goguenard de Joe.

— Il est formidable! fit Joe avec admiration.

Les deux autres se retournèrent pour le regarder aussi. Duffy avait réussi à s'asseoir : le menton sur la poitrine, il demeura quelques instants immobile puis, s'aidant de ses mains, réussit à se mettre debout. Son visage n'était plus qu'un masque sanguinolent. Il s'élança en titubant vers Clive qui courut se réfugier derrière le « Petit ». Joe s'interposa :

— Alors quoi, t'en veux encore?

Duffy voulut le frapper, mais son bras était de plomb; Joe s'avança tout contre lui et le souleva d'un violent coup dans les côtes : Duffy ouvrit la bouche, fit « oh! » et s'écroula sur les genoux.

A ce moment, la sonnerie du téléphone retentit. Les trois hommes sursautèrent et se tournèrent vers l'appareil.

— Ça, c'est embêtant, dit le « Petit » d'un air inquiet.

Hypnotisés par la sonnerie, ils attendirent qu'elle eût cessé. Soulevant alors Duffy, Joe le remit sur le divan et se tourna vers le « Petit ».

— Réveille-le, ordonna celui-ci.

Joe prit une oreille de Duffy dans chaque main et tira dessus comme s'il trayait une vache. Duffy gémit et tenta de dégager sa tête.

— Ça y est, fit Joe.

S'approchant de Duffy, le « Petit » lui cria dans l'oreille :

— Allons, accouche! Où est ce nom de Dieu d'appareil?

— Quelqu'un me l'a volé, murmura Duffy, à moitié inconscient.

Le « Petit » recula.

— Tonnerre de Dieu! fit-il. Vous avez entendu ça? Il dit qu'on le lui a volé. Il doit être dingue, cet oiseau-là, pour s'obstiner.

Le téléphone sonna de nouveau. Clive dit tout à coup :

— C'est peut-être Morgan?

— La paix! fit le « Petit » avec un coup d'œil vers Duffy.

Celui-ci n'avait pas ouvert les yeux, mais avait parfaitement entendu. Son cerveau était incapable de penser, mais sa mémoire fonctionnait. Le « Petit » hésita un instant, puis s'approcha du téléphone et décrocha.

— Allô? dit-il d'une voix contenue.

Il écouta une seconde, puis coupa :

— Vous vous trompez de numéro, mon vieux.

Et il raccrocha en secouant la tête.

— Un type qui voulait parler à cézigue, dit-il en désignant Duffy du pouce. Essaie voir encore un coup, Joe.

Clive fit un pas en avant :

— Pourquoi qu'on le rôtirait pas un peu? suggéra-t-il. On perd du temps.

Le « Petit » regarda Joe.

— Tu te crois capable de le faire parler? demanda-t-il.

— Ouais, répondit Joe en souriant; donne-moi un peu de temps. Ce gars-là, il croit que je m'amuse. Pas vrai, petite tête?

Duffy ne parvenait pas à rassembler ses esprits, mais sentait un peu de force lui revenir dans les jambes.

— Une seconde, dit-il avec difficulté. Pourquoi ne voulez-vous pas me croire? Je vous dis qu'on m'a volé mon appareil juste au moment où je sortais de chez la bonne femme : j'en arrive et, comme vous voyez, je ne l'ai pas sur moi!

Le « Petit » posa la main sur le bras de Joe.

— Et s'il disait la vérité?

— Ce gars-là ne la dirait pas, même au curé, sur son lit de mort, fit Joe en secouant la tête.

— Regardez l'heure, dit le « Petit » en jetant un coup d'œil à la pendule sur la cheminée.

Mais Clive trépignait.

— Tout ça, c'est des mots... des mots... des mots!

— Et s'il n'a pas l'appareil, qu'est-ce que tu veux que je fasse? demanda le « Petit » en lui tapotant le bras.

Duffy se redressa lentement et se passa doucement la main sur la figure : il venait d'apercevoir un cendrier sur un des bras du sofa. Un de ces lourds machins qui tiennent au fauteuil par un ressort recouvert de cuir. D'un seul geste, Duffy posa la main dessus, l'arracha et le jeta par la fenêtre : la vitre vola en éclats dans un fracas aigu et des fragments de verre tombèrent dans la rue.

— Pas bête, hein? fit le « Petit » aux deux autres. Clive courut à la porte.

— Tirons-nous avant que les flics s'amènent, cria-t-il.

— Mais oui, mais oui, on s'en va, dit le « Petit ».

Et se retournant vers Duffy :

— T'en fais pas, petite tête, on reviendra.

Il disparut derrière Clive.

Joe frappa Duffy au visage : le choc le fit tomber par terre.

— On se retrouvera, un de ces quatre, lança-t-il en gagnant rapidement la porte.

Mais il se ravisa, revint sur ses pas, considéra un instant Duffy et lui expédia un violent coup de pied dans les côtes.

Le « Petit » passa la tête par l'ouverture de la porte.

— Allons, viens, Joe. Faut qu'on se barre.

Joe le suivit et referma doucement la porte sur lui.

Après leur départ, Duffy resta étendu par terre, les genoux remontés au menton. Au bout d'un long moment, il se mit à sangloter sans bruit.

CHAPITRE V

— Quel type! fit une voix.

Duffy s'efforça d'ouvrir une paupière gonflée pour voir qui était là, mais ne put distinguer qu'une confuse silhouette. Il pensa que Joe était peut-être revenu et s'empressa de refermer l'œil et de reprendre son immobilité.

— Bill...

Mais ce n'était pas la voix de Joe, on aurait plutôt dit celle de Mc Guire. Duffy souleva la tête avec peine :

— Je crois que tu arrives un peu tard, dit-il avec un gémissement douloureux.

— Nom de Dieu! fit Mc Guire avec conviction. Qu'est-ce que tu as bien pu foutre?

Duffy ne se sentait pas encore la force de discuter et se tourna vers le mur.

— Fiche-moi la paix, dit-il faiblement.

Ahuri et bouleversé, Mc Guire restait bouche bée devant son ami. Puis il parcourut la pièce des yeux, embrassant d'un coup d'œil les meubles renversés et les taches de sang sur le mur et le plancher :

— Mais nom de Dieu, qu'est-ce qui a bien pu se passer ici? s'écria-t-il. Il vient d'y avoir un massacre, ma parole!

Duffy siffla entre ses dents serrées :

— C'est MOI... le massacre.

Mc Guire le regarda d'un peu plus près et se précipita dans la salle de bains, puis revint avec une serviette et un bol d'eau tiède.

— Allons, matelot, laisse-moi t'arranger un peu.

— Va te faire cuire un œuf, articula péniblement Duffy.

— Allons, allons! laisse-toi faire.

Il posa le bol à terre, y trempa la serviette, la tordit et entreprit d'essuyer le visage de son ami avec des gestes gauches, mais tendres comme ceux d'une femme.

— Aïe! Cochon! cria soudain Duffy. Mon nez...

— Tu n'as plus la prétention d'appeler ça un nez?

Lorsqu'il eut achevé d'essuyer le sang coagulé, Mc Guire retourna changer l'eau du bol dans la salle de bains. Il sentait sourdre en lui une rage féroce contre ceux qui avaient ainsi malmené Duffy. Il était de ceux qui ne se lient pas facilement, mais qui sont profondément fidèles à leurs amis. Duffy et lui avaient travaillé ensemble à la *Tribune* depuis de longues années : ils s'étaient chamaillés, mis en boîte, roulés tant et plus, mais dès qu'un tiers s'en prenait à l'un d'eux, ils s'épaulaient sans hésiter.

Mc Guire retourna vers son ami avec son bol d'eau propre.

— Ma parole, tu baisses, décidément, marmotta Duffy de son sofa.

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

— Au lieu de jouer les petites sœurs des pauvres, tu ne pourrais pas me filer un coup à boire!

— T'as raison, dit Mc Guire en posant son bol sur la table. Cette histoire me fait perdre le Nord.

Il gagna la table roulante et remplit deux verres de whisky sans y ajouter d'eau, mais lorsqu'il voulut en approcher un des lèvres de Duffy, celui-ci s'en empara avec brusquerie :

— Nom d'un chien! Je suis encore capable de boire mon whisky tout seul!

Ils vidèrent leurs verres et se sentirent mieux tous les deux.

— C'est une poule que t'as amenée ici qui t'a mis dans un état pareil? demanda Sam.

Sans répondre, Duffy se mit péniblement sur son séant et porta la main à son bas-ventre : sa bouche se tordit de douleur. Mc Guire le regardait avec inquiétude :

— Ça va?

— Tu parles! Ça va très bien.

— Bon, bon, dit Sam, on le sait, que t'es dur. Mais détends-toi un moment. Et recouche-toi, veux-tu...

Mais Duffy mit les pieds par terre, puis il se leva. A peine fut-il sur ses jambes qu'il se cassa en deux. Il serait tombé si Mc Guire ne l'avait rattrapé par le bras.

— Je dois devenir douillet, dit Duffy le front ruisselant de sueur.

Mc Guire le força à se rasseoir :

— Cesse de faire l'idiot, dit-il, agacé. Couche-toi, sinon je t'amoche encore un peu.

Cette fois, Duffy fut heureux de suivre son conseil. Il but un deuxième verre de whisky et sentit que les forces commençaient à lui revenir.

— Bon, maintenant raconte-moi ce qui t'est arrivé, suggéra Sam.

— Je suis tombé sur trois truands qui m'ont un peu chahuté.

Mc Guire hocha la tête :

— Tu veux que j'appelle les flics?

— C'est pas une affaire pour les flics.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant?

— Quelle heure est-il?

— Bientôt dix heures.

Duffy grogna.

— Tu parles d'une nuit! dit-il en appuyant sa tête sur sa main.

Mc Guire décrocha le téléphone et composa un numéro. Duffy l'observait avec curiosité. Il entendit le dé clic à l'autre bout, et Mc Guire dit :

— Sam à l'appareil, mon chou.

Puis, après un court silence :

— Cette espèce de piqué s'est mis dans un bel état! Tu devrais le voir. Ah! il est joli. Oui, il s'est fait amocher. Mais non, il ne peut pas se soigner tout seul, c'est bien pourquoi je te l'amène. Prépare la chambre d'amis, veux-tu?

Il resta un bon moment à écouter la réponse, puis :

— C'est bon, on arrive tout de suite, fit-il, et il raccrocha.

Duffy s'échauffait :

— Si tu t'imagines que je vais me laisser coller dans les pattes de ta femme...

— Ta gueule! répliqua Sam vertement. Tu feras ce qu'on te dit. Ecoute-moi, espèce de boxeur de mes fesses, tu marcheras sur tes pieds ou sur ta tête, je m'en fous, mais tu viendras.

— C'est bon, je viens.

Sam eut beaucoup de mal à le traîner chez lui, mais finit par y parvenir. Le chauffeur du taxi qui les conduisit s'intéressa passionnément à Duffy : il aida Sam à le sortir de la voiture et à le hisser sur le perron, puis resta planté là, secouant la tête. Mc Guire finit par s'énerver :

— Alors, quoi? jamais vu quelqu'un qui s'est fait dérouiller?

— On ne l'a pas dérouillé, fit l'autre sentencieusement. On lui a fait des mamours...

Mc Guire lui claqua la porte au nez.

Arrivés au troisième, ils trouvèrent Alice qui les attendait sur le palier. C'était une jeune femme assez

grande au teint hâlé : ses cheveux noirs, noués en chignon bas sur la nuque, rehaussaient sa peau mate et lui donnaient un air vaguement espagnol. Ses yeux d'ordinaire pleins d'animation étaient agrandis par la frayeur.

Quand Duffy était déprimé, Alice le remettait toujours dans son assiette. Elle posa les yeux sur lui, porta la main à sa bouche et blêmit, ce qui, dans le couloir ensoleillé, lui donna un teint d'huître. Ses yeux se remplirent de larmes, mais elle les refoula pour dissimuler son émotion :

— Bill Duffy! s'exclama-t-elle, comment avez-vous pu...

Mc Guire lui jeta un regard entendu :

— Beau spécimen d'ivrogne bagarreur, pas vrai?

Duffy voulut sourire, mais ce fut aussi pénible à réaliser qu'à voir. Il y renonça donc.

— C'est rien, nargua-t-il. Vous auriez dû me voir le jour où j'ai mis Dempsey K.O.!

— Il n'a pas toute sa tête, le pauvre, dit Alice, en posant la main sur son bras. Mais ça ne fait rien, fais-le vite entrer, Sam.

— Je veux bien, dit son mari sur le même ton. Il s'appuie sur moi de tout son poids, à croire qu'il est vraiment abîmé.

Tous trois pénétrèrent dans l'appartement. Le jeune couple occupait quatre pièces claires et confortables, toutes marquées de la personnalité d'Alice. L'ordre qui y régnait, les fleurs odorantes et le parquet impeccablement ciré témoignaient d'une présence féminine. Duffy jeta autour de lui un regard plein de regrets : il n'avait jamais caché que cet appartement le rendait un peu jaloux, car si Mc Guire n'avait pas épousé Alice, c'est lui qui se serait mis dans les rangs. Une solide amitié le liait pourtant au ménage.

Lorsque Mc Guire l'eut déshabillé et aidé à se glisser entre les draps frais, Duffy eut le sentiment que ses

souffrances commençaient déjà à diminuer. Alice entra à son tour quelques instants plus tard, arrangea ses oreillers et le frictionna à l'eau de Cologne. Duffy se laissait faire avec délices.

— Laisse dormir l'animal, dit Mc Guire en regardant sa montre. Faut que j'aïlle travailler. T'approche pas de lui et s'il te fait des avances, appelle les flics.

Puis, se tournant vers son ami :

— Essaie de roupiller, matelot. On parlera de tout ça plus tard.

— Je vais te piquer ta femme, lança Duffy.

Alice et Sam se lancèrent un coup d'œil que Duffy intercepta entre ses paupières enflées. « Ce qu'ils sont sympathiques! » se dit-il en fermant les yeux. Et il se sentit si bien qu'il ne bougea plus.

Alice ne le quittait pas du regard.

— Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver à ce pauvre vieux? demanda-t-elle à voix basse.

Mc Guire la prit par la taille et l'entraîna au-dehors.

— Il m'a dit que trois truands lui étaient tombés dessus, expliqua-t-il lorsqu'ils furent entrés au salon. Laisse-le faire un bon somme, après ça, il nous racontera le reste. Je rentrerai tôt ce soir.

— Sam! appela Duffy d'une voix pressante.

Mc Guire retourna à la chambre.

— Veux-tu dormir, espèce d'idiot! dit-il d'un ton de commandement.

— Ecoute, Sam, dit Duffy en soulevant la tête. Je voudrais que tu me rapportes tous les tuyaux possibles sur une nommée Annabel English, sur un certain Daniel Morgan et sur son entourage. Fouine jusqu'à ce que t'aies dégotté les renseignements. Ne néglige rien. Tâche aussi de savoir quelque chose sur Cattley, le trafiquant de drogues. Si tu reviens avec tout ça, je dormirai tranquille.

Mc Guire nota les noms sur son calepin :

— Comme tu veux. Tout ça m'a l'air un peu farfelu et je crève de curiosité, mais je te rapporterai ce que tu demandes et, en attendant, tiens-toi peinard.

Duffy dormait encore lorsque Sam rentra à la fin de la journée.

— Il n'a pas bougé depuis ce matin, lui dit Alice.

— C'est ce qu'il avait de mieux à faire. On va manger, si tu veux; il sera peut-être disposé à vider son sac après.

Duffy s'éveilla pendant qu'Alice finissait de mettre la table. Il enfila une robe de chambre et vint les rejoindre à la cuisine, plus en forme qu'il n'en avait l'air.

Ils s'installèrent et Sam posa au centre de la table le grand shaker plein de bacardi. Duffy mangeait avec peine, mais s'efforçait de faire honneur au repas. Tant qu'il dura, ils parlèrent de choses et d'autres; Sam et Alice étaient dévorés de curiosité, mais ils ne pressèrent pas leur ami. Le repas terminé, ils retournèrent au salon. Alice s'assit sur le bras du fauteuil de Duffy tandis que Sam restait debout, le dos tourné à la cheminée sans feu.

— Je regrette de vous avoir fait attendre, commença Duffy, mais je vais tout vous raconter depuis le début. On verra les « comment » et les « pourquoi » après.

Et il leur fit un récit détaillé de la nuit qu'il venait de passer. Lorsqu'il se tut, un long silence s'établit.

→ Cette fois, j'ai l'impression que tu as déclenché un sacré ram-dam, remarqua enfin Sam.

— Je ne l'ai pas seulement déclenché, j'ai l'intention d'en voir la fin.

Alice glissa ses longs doigts dans les cheveux de Duffy.

— Je sais que vous ne m'écoutez pas, dit-elle. Mais quand même, vous ne croyez pas que vous en avez assez fait?

Duffy se tâta délicatement le visage et son regard se durcit.

— Personne ne peut me chahuter comme ça et aller tranquillement se coucher après, dit-il d'une voix contenue.

Il se tourna vers Sam.

— Au fait, qu'est-ce que tu as appris sur Annabel English?

Sam bourra sa pipe :

— Cette poule aura des ennuis un de ces jours, dit-il en cherchant des allumettes. Elle va se faire faisander par une fripouille et se retrouvera au frigo.

Mais Duffy l'interrompt :

— Donne-moi les faits. Pas des extraits de *Confidences*.

— Bon. En deux mots, c'est la fille d'Edwin English. Je pense que tu l'avais deviné?

Duffy eut l'air sidéré.

— Non, c'est bizarre, mais ça ne m'est pas venu à l'esprit.

— Edwin English, le politicien? interrogea Alice.

Sam fit un bref signe d'assentiment :

— C'est ça. Annabel, c'est la brebis galeuse de la famille. English est le champion de la morale et de la lutte contre le vice et tout le tremblement. Annabel est son talon d'Achille : elle met son vieux au martyre. Il y a environ trois ans, ils ont décidé de se séparer : il l'a installée dans un appartement magnifique et lui accorde une pension plus que généreuse. Mais il ne le fait qu'à condition qu'elle se tienne tranquille et ne le compromette pas aux yeux de ses électeurs.

— C'est pas de veine de se présenter comme candidat des moralistes avec une fille comme elle! remarqua Duffy.

— Tu parles. Cette petite bonne femme est une

nym... nympho... je ne sais plus quoi. Enfin... tout ce qui porte culotte la met sens dessus dessous.

— Une nymphomane... dit Alice. Vous n'y allez pas un peu fort?

— Fort! coupa Duffy. Ecoutez donc...

Puis, se ravisant, il fit une pause et reprit :

— Passons. En tout cas, le terme n'est pas trop fort. Continue, Sam.

— Le vieux sue de peur à l'idée qu'elle pourrait faire un esclandre et salir la réputation de la famille. Par contre, ses adversaires politiques brûlent des cierges pour que ça arrive vu qu'ils ne peuvent pas le blairer. D'ailleurs, ça se comprend. Le bonhomme a l'esprit si étroit qu'il perd l'équilibre chaque fois qu'il pense.

— Quoi d'autre?

— Un tas de scandales qu'on a étouffés et qui ne l'aideront pas beaucoup, dit Sam en haussant les épaules. English a craché gros depuis deux ans pour lui éviter la prison ou la publicité infamante dans les journaux. Elle fréquente toutes les boîtes cochonnes de la ville et elle est sur le fichier de la police pour avoir projeté des films pornos en séance privée. Elle a été avec deux ou trois demi-sels plus ou moins compromis dans des affaires louches. Et ainsi de suite. Elle n'a rien d'une enfant de Marie.

Duffy resta songeur.

— Au fond, dit-il, je m'y attendais un peu.

— Et maintenant que vous voilà renseigné, vous n'allez pas pousser les choses plus loin, j'espère? demanda doucement Alice.

Duffy se leva et s'approcha d'elle :

— Vous êtes une chic fille. Ne vous tourmentez pas : Que cette poule soit la dernière des morues, c'est moi qui ai déclenché ce biseness. J'ai été assez bille pour accepter de prendre les photos, maintenant, je dois les récupérer. Passons à Morgan, maintenant, ajouta-t-il.

Sam souffla une bouffée de fumée :

— Morgan, lui, c'est une fine mouche, difficile à pincer. Il a je ne sais quelle combine avec un consortium de boîtes de nuit. Selon moi, c'est un caïd qui doit manœuvrer dans les coulisses et avoir la haute main sur tous les trafics clandestins. De toute façon, je n'ai rien récolté de précis sur lui, rien que des on-dit. La police le tient à l'œil et, bien qu'elle n'ait encore pas réussi à lui coller quelque chose sur le dos, elle ne désespère pas. Il est bourré de fric, vit comme un pacha et commande à une drôle d'équipe de malabars.

— Maintenant, je commence à comprendre que Morgan tienne à ces photos. Ça lui donnerait de quoi flanquer les jetons à English et l'empêcher de faire fermer ses boîtes.

Duffy demeura songeur.

Sam l'approuva d'un signe de tête.

— Morgan n'aurait plus rien à craindre s'il pouvait clouer le bec à English.

— Et Cattley? Rien sur lui?

— Tu connais cette crapule mieux que moi, dit Sam en haussant les épaules. Drogues, femmes, traite des blanches. Il s'est fait un tas de pognon dernièrement, mais on ne sait pas trop comment. Depuis qu'on le connaît, il a fait du chemin. Contre lui non plus, les flics n'arrivaient pas à avoir de preuves, mais de temps en temps, ils le faisaient surveiller.

— Est-ce qu'on va s'apercevoir de sa disparition?

— Non, répondit Sam en haussant de nouveau les épaules. A moins qu'une de ses connaissances ne s'inquiète et prévienne la police. Mais c'est peu probable.

Duffy réfléchit encore.

— T'as fait du bon boulot, dit-il à son ami. A présent, je dois récupérer ces photos et vite.

— Croyez-vous que Morgan les ait? demanda Alice.

— Non, puisque c'est son équipe qui m'a amoché

hier soir. J'ai idée que c'est un troisième larron qui est entré dans le coup et qui s'est servi. Tant que Cattley sera au fond de sa crypte, y a pas de pet, mais dès qu'il aura mis le nez dehors, ça va barder.

— Vous ne risquez pas de vous faire arrêter comme complice, ou quelque chose? demanda Alice, le front barré d'un pli soucieux.

— Oh! vous savez, j'en ai vu de pires...

Sam se rendit à la cuisine et se mit à empiler les assiettes : Alice courut l'aider et Duffy demeura seul à méditer dans son fauteuil. Son corps le faisait souffrir de partout, mais il refusait d'y penser. Une amère fureur bouillonnait en lui, colère contre Morgan, désir de vengeance envers les trois hommes de main de la veille et résolution de récupérer ses photos. Son esprit revint à Annabel et il se leva pour chercher son numéro dans l'annuaire. Il reconnut immédiatement la voix de la jeune femme.

— Ici Duffy, commença-t-il.

— Vous les avez? coupa-t-elle vivement.

— Ecoutez ma belle, dit-il à voix basse. Vous ne savez pas la moitié de ce qui s'est passé hier soir.

— Comment? Que s'est-il passé?

— D'abord, Morgan n'a pas les photos. Ensuite il tient bougrement à les avoir. Quand je suis arrivé chez moi, hier soir, j'ai trouvé trois zèbres qui m'attendaient et qui m'ont dérouillé de belle manière quand je leur ai dit que je n'avais pas mon appareil.

Elle demeura un instant silencieuse :

— Mais alors, qui est-ce qui l'a? demanda-t-elle enfin.

— Je n'en sais rien, avoua-t-il. Tout ça, c'est un coup contre votre père. Pourquoi ne m'avoir pas dit qui vous étiez, bon Dieu?

— Mais, qui suis-je?

— La fille d'Edwin English.

— Je préfère dire que je m'appelle Annabel English...
Duffy ne put s'empêcher de rire :

— J'ai pris quelques petits renseignements sur vous, ma jolie. L'ensemble n'est pas très reluisant.

— Vous trouvez? demanda-t-elle sans se démonter. Et moi qui croyais que vous sauriez m'apprécier!

— Vous devriez vous tenir à carreau pendant quelque temps : ce ne serait pas une mauvaise idée d'aller faire un petit séjour à la cambrousse.

— Ah! ça non. Pas question, dit-elle d'un ton sans réplique.

— Bon, mais dorénavant, attention à vous.

— Quand vous verrai-je?

Duffy eut un rire sans joie.

— Plus tôt que vous ne croyez, dit-il calmement.
Et il raccrocha.

CHAPITRE VI

Duffy mit deux jours qui lui semblèrent deux siècles, à persuader ses amis de le laisser partir. Alice et Sam, à bout de nerfs, durent finalement céder devant son insistance.

Vêtu d'un complet neuf, le visage encore meurtri, Duffy était d'une humeur de chien lorsqu'il descendit dans la rue.

Il ne tarda pas à s'apercevoir que les gens jetaient des regards furtifs et gênés sur son visage bosselé : il se renfrogna, ce qui rendit son expression plus désagréable encore.

Une fois chez lui, il constata avec satisfaction que tout était remis en ordre, mais ne put s'empêcher de faire une grimace à la vue des taches de sang sur le mur. Il fit le tour de l'appartement, étudiant minutieusement chaque détail, puis, satisfait de son inspection, revint au salon et s'assit sur le coin de la table pour réfléchir.

Cattley devait bien habiter quelque part : Duffy chercha son numéro de téléphone dans l'annuaire et l'appela, mais personne ne répondit.

Il redescendit dans la rue, héla un taxi et donna au chauffeur une adresse dans le quartier Est. Après avoir roulé quelque temps, Duffy s'avisa de jeter un coup

d'œil par la vitre arrière et crut remarquer qu'une grosse Packard les suivait de près.

— Je dois être énervé, se dit-il.

Mais il guetta néanmoins la Packard du coin de l'œil et acquit bientôt la certitude qu'il ne se trompait pas.

— On est filés, dit-il brusquement au chauffeur. Ça me tape sur les nerfs.

Le chauffeur, un gros Irlandais congestionné, tourna la tête et sourit de toutes ses dents.

— Vous allez voir comment je vais le semer...

Duffy attendit cinq minutes, puis lança :

— Faudrait faire mieux que ça!

Le chauffeur poussa sur le champignon et le taxi fila dans un bruit de casserole, mais la Packard ne le lâcha pas.

— Trop grosse pour vous, la bagnole, dit Duffy.

— Que voulez-vous que je fasse, patron?

Duffy sortit deux dollars de sa poche et les lui tendit :

— Déposez-moi au premier bistrot, expliqua-t-il. Faut pas vous arrêter, mais seulement ralentir. Si on vous demande quelque chose, vous ne saviez pas où vous alliez, compris?

— Comme au cinéma, quoi?

— Tout juste : comme au cinéma.

Le chauffeur freina brusquement et frôla le bord du trottoir. Duffy sauta en claquant la portière et regarda le taxi s'éloigner : la Packard parut hésiter, puis finit par tourner à angle droit et disparaître au-delà d'un croisement. Duffy n'avait pas réussi à voir le conducteur. Il héla une autre voiture, donna l'ordre au chauffeur d'aller tout droit devant lui et, enfin assuré de n'être plus filé, donna l'adresse de Cattley.

L'appartement de Cattley était situé au deuxième étage d'un énorme building prétentieux. Duffy monta à pied. Une petite plaque de métal fixée sur la porte portait le nom du locataire. Duffy sonna; personne ne

vint. Il attendit. Puis il sonna de nouveau; pendant qu'il était planté là, il perçut le bruit de l'ascenseur qui montait. Il s'éloigna prestement et gravit les trois premières marches de l'escalier menant à l'étage suivant. De là, il était invisible. Il jeta un bref coup d'œil en entendant les grilles s'ouvrir et vit une femme debout devant la porte de Cattley. Il ne put la reconnaître, mais la mince silhouette lui parut familière. Elle tira une clef de son sac et ouvrit. Duffy descendit les marches sans bruit et entra derrière elle.

— Bonjour, mignonne, fit-il.

Elle demeura un instant pétrifiée, puis se retourna. Ses traits étaient tirés et ses yeux semblaient plus grands.

— Vous m'avez fait peur.

Duffy pensa qu'elle avait des nerfs d'acier.

— Ça fait plaisir de vous revoir, dit-il.

Annabel English le regarda puis, d'un geste rapide, posa sa main sur son bras :

— Votre figure... qu'est-ce qui vous est arrivé?

Duffy toucha ses joues du bout des doigts et esquissa un sourire désenchanté :

— Je vous ai déjà dit qu'une bande de sagouins m'avaient chahuté.

— Mais c'est affreux, dit-elle en se rapprochant de lui. Ils ont dû vous faire horriblement mal.

Duffy haussa les épaules :

— Laissez donc... Qu'est-ce que vous faites ici?

La jeune femme fit demi-tour et s'avança vers la fenêtre. La pièce avait un air de délabrement qui surprit Duffy. L'adresse faisait rupin, mais Cattley avait négligé d'entretenir l'appartement : le mobilier était vieux et croulant, les murs détériorés, et la poussière recouvrait tout.

Duffy suivit Annabel des yeux.

— Alors, allez-vous me dire ce qui vous amène ici?

Une fois près de la fenêtre elle se retourna, son visage était maintenant à contre-jour :

— Je voulais visiter. Et vous, qu'est-ce que vous faites ici?

Duffy alluma une cigarette, pénétra plus avant dans la pièce et s'assit sur le coin d'une table.

— Allez, allez, inutile de tourner autour du pot. Comment vous êtes-vous procuré la clef?

Elle fit mine d'examiner ses ongles recouverts de laque rouge :

— Et si je ne pouvais pas vous le dire?

— Ça va, ne me dites rien, mais vous pouvez courir pour les photos.

Levant ses paupières frangées de longs cils, elle le regarda en face.

— Sans blague, Bill, je ne peux pas vous le dire pour le moment.

Duffy se laissa glisser du bord de la table.

— Je vais faire le tour de cette turne, dit-il sèchement. Vous, ne bougez pas.

Il gagna la chambre à coucher et la fouilla méthodiquement de fond en comble. Il vida patiemment chaque tiroir de son contenu, examina les bras des fauteuils, inspecta l'envers des gravures d'un goût douteux qui ornaient les murs, retourna la literie sale, mais ne trouva rien d'intéressant. Passant alors à la cuisine, il la soumit à une inspection identique : sans savoir exactement ce qu'il cherchait, il espérait trouver quelque indice, mais fit chou blanc. Il sortit de la cuisine, aperçut Annabel et fronça les sourcils. Elle était immobile dans son fauteuil, mais son calme un peu forcé et son franc sourire le mirent sur ses gardes : il était clair qu'elle s'était levée pendant son absence.

— Vous avez trouvé quelque chose? demanda-t-elle avec un peu trop d'empressement.

Duffy entreprit de faire le tour de la pièce.

— Pas encore, répondit-il, mais je brûle.

Annabel se leva :

— Où sont les W.-C.? demanda-t-elle.

Duffy s'immobilisa, puis se retourna brusquement :

— De l'autre côté de la chambre à coucher.

— Je reviens tout de suite.

Il la suivit des yeux sans mot dire et l'entendit tirer le verrou des W.-C. Il s'aperçut alors que le sac de la jeune femme était resté sur la table : sans perdre un instant, il s'en empara, ouvrit le fermoir de faux brillants et en vida le contenu sur la table. C'était le fouillis habituel : poudrier, étui à cigarettes, briquet, rouge à lèvres dans un étui d'or, une petite bouteille de parfum, des lettres et un rouleau de dollars, bref, rien d'intéressant.

Avec une grimace de déception, il repoussa tout ce fatras dans le sac, puis reprit son inspection minutieuse du salon. Il ne trouva rien dans les tiroirs, mais un carré sans poussière sur le buffet attira soudain son attention : on avait déplacé une boîte à cigarettes. Il ouvrit la boîte, mais la trouva vide. S'approchant de la fenêtre, il l'examina de près. En tâtonnant, il appuya légèrement et le fond s'ouvrit. Il le trouva également vide et reposa la boîte sur le buffet.

Annabel réapparut, arrangeant du bout des doigts ses cheveux roux. Elle était fort calme. Duffy la regarda d'un air songeur.

— Fini? demanda-t-elle en ramassant son sac. Si on descendait prendre un café?

Duffy écrasa sa cigarette dans un cendrier et tendit la main :

— Donnez, fit-il.

Annabel prit un air étonné :

— Ne commencez pas à faire l'idiot, dit-elle, une pointe de colère dans la voix.

Duffy s'approcha d'elle.

— Allons, donnez! fit-il brutalement.

— Où voulez-vous en venir? demanda-t-elle avec impatience, tout en gagnant la porte.

— Minute, ma petite. On va faire un brin de causerie, tous les deux.

Annabel lui lança un regard rageur par-dessus son épaule.

— Et moi je vous dis qu'on va fiche le camp d'ici. On causera en buvant du café.

Mais Duffy la rattrapa et appuya son large dos contre la porte :

— On parlera ici, dit-il d'un ton péremptoire.

Annabel haussa les épaules et s'arrêta devant la table.

— Bon. Alors quoi?

— Je voudrais que vous compreniez quelque chose une bonne fois pour toutes, répondit-il. Depuis le début de cette histoire, vous n'avez pas cessé d'agir comme une cruche. Il est temps que vous vous rendiez compte qu'on est tous les deux compromis dans une affaire de meurtre : vous, vous courez le risque de griller et moi de me faire boucler comme complice. Mais vous jouez ce jeu comme s'il s'agissait d'un cinq à sept au fond d'une alcôve, par un bel après-midi de printemps. Réveillez-vous un peu, ma petite rouquine...

Annabel tapa du pied.

— Je sais tout ça, mais ça ne m'avance à rien.

Le sourire de Duffy restait figé sur ses lèvres.

— Vous savez très bien que vous me cachez quelque chose, ma belle. Si je n'étais pas dans le coup, je m'en battrais l'œil, mais si vous vous faites pincer, moi je suis brûlé et, d'autre part, j'ai un petit compte à régler avec Morgan. Je veux bien être bon bougre si vous jouez le jeu, mais dans le cas contraire, je vous préviens que je serai mauvais comme la gale.

— Laissez-moi sortir! fit-elle soudain, d'une voix coupante.

— Vous êtes dans le bain, ma poulette. Y a qu'un moyen pour vous sortir d'ici, c'est de vous mettre à brailler : les flics s'amèneront, ils vous cuisineront, et je vous promets un quart d'heure marrant. Faudra leur expliquer enre autres, ce que vous fabriquez ici et comment vous avez obtenu la clef de cette turne. Après ça, ils se mettront à la recherche de Cattley et s'ils le trouvent, qu'est-ce que vous deviendrez?

Annabel le regarda d'un air songeur et un sourire se dessina sur les lèvres.

— Bon, bon, puisque c'est comme ça, causons.

— Une vraie anguille, dit Duffy en secouant la tête d'un air désabusé. Un moment dure comme de la pierre et l'instant d'après tendre comme l'agneau. Mais ça ne vous mènera nulle part, ma toute belle. Vous êtes venue ici chercher quelque chose : ce quelque chose, vous l'avez trouvé et maintenant on va le partager.

Annabel balança ses jambes, et sa jupe glissa au-dessus de ses genoux. Duffy ne se priva pas de les admirer.

— Vous savez tout, di-elle. Vous avez raison : je suis en effet venue ici chercher quelque chose. Faut-il que je vous raconte tout?

— *Et avec beaucoup de bonne grâce, elle passa des aveux*, dit Duffy en souriant.

Annabel examina ses ongles.

— J'ai été stupide, commença-t-elle. Mais c'est bien naturel d'avoir voulu tout garder pour moi. Vous avez sans doute deviné que j'ai menti en vous racontant que j'écrivais un livre?

— Si vous saviez tout ce que je sais, vous n'en reviendriez pas...

— Cattley me faisait chanter, reprit-elle d'une voix lasse. J'ai payé tant et plus. J'avais fait une bêtise un jour et Cattley se trouvait là. Mon père n'aurait eu aucune chance d'être élu s'il avait parlé, et Cattley le

savait. Il serrait la vis de plus en plus. C'est affreux à dire, mais sa mort m'a été un soulagement.

— En somme, vous me fournissez un excellent mobile.

Annabel se laissa glisser du bord de la table et s'approcha de Duffy :

— Vous savez très bien que je ne l'ai pas tué, dit-elle. Vous me croyez, n'est-ce pas?

— Continuez, répliqua-t-il. Ce que je pense moi, n'intéresse personne; c'est ce que pensera le jury qui compte.

Annabel fit lentement le tour de la pièce, touchant un meuble ici et là du bout des doigts.

— Cattley était une brute, expliqua-t-elle. Il m'obligeait à venir le voir et me faisait appeler chaque fois qu'il en avait envie, c'est pour cela que j'ai sa clef. Je savais qu'il possédait une preuve de ce que j'avais fait, alors dès qu'il a été tué, je suis venue pour tâcher de la trouver. Voilà la vérité : ça au moins, vous le croyez?

— Bien sûr! dit Duffy avec un large sourire. N'importe quel opiomane vous croirait...

Se laissant brusquement tomber dans un fauteuil, Annabel enfouit son visage dans ses mains.

— Je suis si malheureuse, dit-elle d'une voix brisée. Soyez gentil, je vous en supplie.

Duffy s'assit sur le bras de son fauteuil.

— Quand vous êtes allée au petit coin tout à l'heure, dit-il d'un ton nonchalant, vous avez planqué quelque chose dans votre culotte ou ailleurs. Retournez aux waters, ressortez-le et apportez-le-moi.

— Vous n'avez pas le droit de me demander ça, dit-elle, le visage dur. Ça ne vous regarde pas, c'est très personnel.

Duffy passa le bras sur le dossier du fauteuil et lui tapota l'épaule.

— Allez-y, vite...

Elle se leva et fixa sur Duffy un regard rageur. Duffy se dit qu'elle était fort attirante ainsi.

— J'en ai assez! lui lança-t-elle d'une voix précipitée. Je vous ai dit la vérité et je n'ai rien à vous donner. Compris?

Duffy demeura assis sur le bras du fauteuil : arquant les sourcils et pinçant les lèvres, il la toisa d'un regard indolent.

— Vous ne m'avez peut-être pas compris, fit-il posément. Je veux que vous me donniez ce que vous avez trouvé ici et vous allez le faire.

Annabel voulut répondre, mais il l'interrompit d'un geste de la main.

— Du calme. Si vous ne voulez pas le donner, je le prendrai de force. Qu'en dites-vous?

Annabel recula lentement vers la porte : il était visible qu'elle commençait à avoir peur. Duffy la rattrapa au moment où elle posait la main sur la poignée, mais la jeune femme lui donna un brusque coup de poing sur le nez. Duffy frotta délicatement son appendice nasal qui lui faisait très mal et, s'étant assuré qu'il ne saignait pas, il ricana :

— Eh bien! puisque c'est comme ça que vous le prenez...

Et comme elle essayait de le frapper à nouveau, il lui attrapa le poignet en plein vol. Annabel se jeta sur lui. Pendant un moment, Duffy eut toutes les peines du monde à protéger ses yeux contre les ongles de cette beauté en furie : elle mordait, griffait et se débattait comme une tigresse. Il finit, non sans peine, par la faire tourner, il lui croisa les bras sur la poitrine et maintint ses poignets derrière son dos. La prenant à bras-le-corps, il la poussa dans la chambre et la jeta sur le lit, à plat ventre.

— Sacrée petite rouquine! dit-il, un peu essoufflé

par la lutte. Vous allez m'écouter, ou faut-il que je me fâche?

— Je vous déteste! hurla-t-elle, la voix étouffée par l'oreiller.

— Allons, allons...

Annabel demeura quelques minutes silencieuse.

— C'est bon, fit-elle enfin, je vous le donne.

— Promis?

— Oui... oui, espèce de brute!

Duffy la lâcha avec un grognement et Annabel s'assit sur le lit : son visage était pâle et tiré et ses yeux brillants de haine. Il fut surpris de voir à quel point elle pouvait avoir l'air méchant, et sentit brusquement sa bonne humeur l'abandonner :

— Grouillez-vous.

— Sortez. Il faut que je me déshabille.

Il secoua la tête.

— Vous savez très bien que je n'ai pas confiance en vous. Ne faites pas l'enfant.

Sautant à bas du lit, les cheveux en désordre et sa robe de soie verte toute chiffonnée, elle lui jeta un regard de défi :

— Je ne me déshabille pas sous les yeux d'un mufle de votre espèce! lança-t-elle.

Duffy gagna la porte, la ferma à double tour et mit la clef dans sa poche :

— Vous m'étonnez : voilà que vous jouez les oies blanches, maintenant? Si ça peut vous faire plaisir, je vais tourner le dos, mais dépêchez-vous.

Duffy se planta derrière la fenêtre et regarda au-dehors, mais quelques secondes plus tard, un bruit léger l'incita à faire brusquement volte-face. Annabel était presque sur lui, tenant une carafe vide par le goulot : il lut une telle haine dans son regard qu'il en eut le souffle coupé. Il glissa contre le mur pour éviter le coup : le verre explosa tout autour de lui, la carafe

creva le papier et fit dégringoler une pluie de platras sur le plancher.

Annabel était défigurée par la rage : la bouche tordue, l'écume aux lèvres, elle débita à l'adresse de Duffy un chapelet d'ordures.

S'attendant qu'elle pique une crise, Duffy recula : Annabel le suivit lentement, ouvrant et fermant convulsivement ses poings tendus, jusqu'à ce qu'ils en deviennent blancs aux jointures. Et de nouveau, elle se jeta sur lui avec toute la force d'un ressort brusquement détendu. Duffy faillit en perdre l'équilibre et ressentit une cuisante douleur : Annabel lui serrait le cou et enfonçait ses ongles dans sa chair.

Il la frappa alors au coin de la mâchoire, sans y mettre toute sa force, mais sans trop la ménager quand même. Elle chancela, tomba sur les genoux, chercha vainement à se rattraper à son veston et s'étala face contre terre.

Duffy s'écarta, tira son mouchoir de sa poche et essuya soigneusement les paumes :

— Nom de Dieu de nom de Dieu ! fit-il en remettant son mouchoir dans sa poche.

Et, ramassant la jeune femme qui haletait, les yeux fermés, il la déposa toute molle sur le lit, s'assura qu'elle était complètement inconsciente et entreprit de la fouiller. Il trouva l'opération fort désagréable, car il avait l'impression de commettre une lâcheté, mais il n'abandonna pas sa tâche, et trouva enfin ce qu'il cherchait : un petit carnet de cuir rouge dissimulé en haut de la gaine de la jeune femme. Il ne perdit point de temps à l'étudier sur place mais le mit dans sa poche, rabaissa la robe d'Annabel et s'en alla. En attendant l'ascenseur, il prêta l'oreille, à l'affût du moindre mouvement pouvant venir de l'appartement et ce n'est que dans la rue qu'il respira de nouveau librement. Une longue Packard rangée le long du trottoir opposé attira ses regards. Elle était vide. Il traversa pour l'examiner de près et

reconnut la voiture qui avait suivi son taxi : elle appartenait à Annabel English.

— Eh bien! eh bien... se dit-il.

L'histoire commençait à se compliquer. Duffy parcourut quelques centaines de mètres dans la rue, puis héla un taxi en maraude et donna au chauffeur l'adresse de Mc Guire.

Confortablement installé sur le siège de cuir neuf, il tira le carnet de sa poche. Les pages étaient toutes remplies d'une écriture fine et serrée : le tout soigné et fort clair, mais ne comportant strictement que des noms et des adresses et, en regard, une série de chiffres minuscules. Duffy lut toute la liste des noms, sans en omettre un seul, dans l'espoir de trouver un indice quelconque. Au bout de cinq pages, il se rendit brusquement compte qu'il avait sous les yeux une liste de tout le gratin new yorkais. Les noms les plus connus lui sautèrent aux yeux : celui de femmes de banquiers, de courtiers en Bourse, de riches fils à papa, de filles de millionnaires, d'acteurs et d'actrices, occasionnellement d'un juge, bref, une liste assez complète des gens les plus influents ou les plus en vue. Il n'y trouva point, cependant, celui d'Annabel English; se grattant la tête avec le coin du carnet, il pensa que la clef de tout ceci se trouvait peut-être dans les chiffres qui suivaient les noms, mais au fond tout cela le dépassait. Faute de mieux à faire, il les compta : il y en avait plus de trois cents. A la dernière page, il aperçut un nom et une adresse au crayon et déchiffra avec quelque peine : *Olga Shann, Plaza Wonderland Club*. Il remit le carnet dans sa poche et demeura songeur. « Peut-être la même Olga pourra-t-elle me tuyauter », se dit-il.

Le taxi stoppa et Duffy descendit. Il lui sembla avoir déjà vu le chauffeur quelque part et tandis qu'il réfléchissait, celui-ci lança :

— Vous devez être fou de cette poule... La dernière

fois que je vous ai amené il a fallu vous porter et ce coup-ci, ma parole, elle vous a drôlement arrangé la binette!

— Un de ces jours, dit posément Duffy, quelqu'un va vous prendre en grippe.

Le chauffeur sourit de plus belle pendant que Duffy le payait.

— Je m'en tape...

Duffy lui tourna le dos et escalada les marches du perron.

CHAPITRE VII

Après avoir expédié un confortable steak préparé par les mains expertes d'Alice, Sam repoussa sa chaise et lança un regard interrogateur à son ami.

— On se tire?

— On ferait aussi bien.

Sam alluma une cigarette, posa son chapeau sur sa nuque et s'approcha de sa femme.

— On ne rentre pas tard, dit-il avec un coup d'œil à Duffy qui hocha la tête en signe d'assentiment. Réchauffe le lit pour moi, chérie, veux-tu?

Alice lui tendit ses lèvres et il l'embrassa sous le regard approbateur de Duffy.

— Vous deviez être folle le jour où vous avez accepté d'épouser un propre à rien pareil, dit-il à la jeune femme.

— On manquait d'hommes à ce moment-là, dit Sam d'un air moqueur.

Alice brandit son petit pain d'un geste menaçant et il descendit en courant chercher la voiture.

— Vous ferez attention? demanda-t-elle à Duffy d'une petite voix pointue.

Duffy tourna la tête et prit un air faussement étonné :

— Mais bien entendu. On va juste se marrer un peu.

Alice quitta sa chaise et s'approcha de lui.

— Assez de salades, Bill. Je sais très bien que vous allez fourrer votre nez dans cette histoire d'assassinat.

— C'est bien peu de chose, ce soir expliqua-t-il. J'ai l'œil sur la même de Cattley et elle pourrait nous donner quelques renseignements intéressants. Il y a un tas de choses que je ne pige pas dans cette histoire, et ça m'embête : j'ai peut-être eu tort de planquer ce salaud ; je ne sais pas trop. La dénommée Annabel n'est pas une fille recommandable. Elle est même très dangereuse.

— J'aimerais tant que vous ne vous mêliez plus de cette histoire. Sam aussi est inquiet.

— Faut que je la mène à bien, maintenant, dit Duffy en posant son chapeau sur sa tête. Vous en faites pas pour Sam, je ne vais pas lui attirer d'histoires.

— C'est pour vous que j'ai peur.

— N'y pensez plus, tout ça finira très bien.

Alice le suivit jusqu'à la porte.

— Je ne veux pas jouer les enquiquineuses, dit-elle. Mais Duffy lui tapota l'épaule.

— Vous êtes une chic fille. N'ayez crainte, tout s'arrangera.

Il trouva Sam assis au volant d'une torpédo qui avait connu des jours meilleurs.

— Tu sais où ça perche, le Plaza Wonderland ? dit Duffy à son ami en prenant place à côté de lui.

Sam embraya brusquement, la voiture fit un saut de grenouille et le moteur cala. Duffy ne dit rien : il avait l'habitude. Sam recommença l'opération : cette fois la voiture quitta le bord du trottoir dans un bruit de concasseur mal réveillé.

— Le Plaza ? dit Sam. C'est tout près du pont de Manhattan.

— Tu connais la boîte ?

— Tu parles, c'est un bastringue à tout casser. J'y

allais des fois au temps jadis. (Sam parlait toujours de l'époque où il était célibataire comme du « temps jadis ».) Un vache coin. Et il y a de la fesse... Tu vas voir ça.

— Eh! dis-donc, mais ça s'annonce bien, dit Duffy en s'étirant sur le siège.

Sam roula une minute en silence, puis demanda :

— Alors, tu racontes?

Duffy lui tendit une cigarette.

— J'ai fait un tour chez Cattley aujourd'hui et Annabel s'est amenée. Elle cherchait quelque chose, elle l'a trouvé et moi aussi, dit-il avec un sourire, en effleurant ses égratignures du bout du doigt. Elle doit râler comme une furie en ce moment.

Sam braqua pour éviter une grande Cadillac, tira brusquement sur son frein à main et se mit à invectiver le chauffeur :

— Tête de lard! Tu veux des lunettes?

Habitué aux incartades de son ami, Duffy n'y prêta aucune attention.

— T'as trouvé quelque chose là-bas? lui demanda Sam.

— Rien qu'un petit carnet bourré de noms de la haute. Je n'y pige strictement rien.

— Vraiment?

Duffy fronça les sourcils à la vue de son image dans le pare-brise.

— Non, mais je sais qu'il doit avoir de l'importance parce que j'ai dû bousculer un peu Annabel pour la persuader de s'en défaire. Cette poule me fout les jetons : elle n'est pas normale.

— Je croyais que tu les aimais comme ça, dit Sam, en jetant un regard surpris à son compagnon.

— Regarde devant toi, espèce d'andouille! cria vivement Duffy. Si tu la voyais, quand elle se met en rogne : elle a l'écume aux lèvres.

— Sans blague?

— Elle a voulu me buter, tout à l'heure. Je te dis qu'elle est cinglée, il ne peut pas y avoir d'autre explication.

Sam ralentit en passant devant l'hôtel de ville, tourna dans Park Row et appuya de nouveau sur le champignon.

— Pas besoin d'être cinglé pour avoir envie de te supprimer, fit-il sentencieusement. Si on s'arrêtait pour boire un pot?

Duffy jeta un coup d'œil à sa montre : il était à peine neuf heures :

— Tu boiras là-bas.

Le Plaza Wonderland Club était situé au premier étage d'un immeuble, juste au-dessus d'une quincaillerie; on y accédait par une ruelle éclairée au néon. Sam parqua sa voiture et les deux amis pénétrèrent dans le club. Sur le palier, on leur proposa des tickets pour des taxi-girls : Duffy en acheta une demi-douzaine, écarta les tentures et tous deux se trouvèrent dans le club proprement dit.

L'endroit n'avait rien d'original. Plutôt minable, la piste de danse était petite et il fallait descendre une marche pour y accéder. Les tables s'entassaient tout autour et les filles attendaient, assises derrière une balustrade, à l'autre bout. Sam les jugea de loin : Pas mal du tout, les mêmes.

Il y avait peu de monde; tous les regards se tournèrent vers Duffy et son compagnon : ceux-ci se faufilèrent entre les tables, descendirent sur la piste et la traversèrent pour aller s'asseoir à la table qu'avait choisie Duffy, contre le mur en face de l'entrée.

Un orchestre de trois musiciens jouait du swing sans grand enthousiasme : ils s'affairaient mécaniquement, le regard perdu.

— C'est ça que tu appelles une boîte à tout casser? demanda Duffy à son ami.

— Ça doit être la crise.

Duffy fit de grands signes de la main et un garçon s'approcha d'eux en traînant les pieds.

— Si on prenait une bouteille de rhum? suggéra Sam.

— D'accord, fit Duffy que l'idée enchantait. Apportez-nous une bouteille de rhum.

Lorsque le garçon se fut éloigné, Duffy tendit le petit carnet à Sam et le pria de lui dire ce qu'il en pensait. Sam l'examina avec soin et au bout de quelque temps le lui rendit.

— Non, fit-il, j'y entrave que dalle. Il y a des masses de pognon dans cette liste; à première vue, j'estime qu'ils valent bien un million de dollars chacun. Ils sont tous du « gratin » mais à part ça, je ne vois rien d'autre.

Duffy replaça le carnet dans sa poche :

— J'en tirerai peut-être quelque chose plus tard.

Le garçon arriva avec la bouteille de rhum qu'il posa brutalement sur la table. Sam remarqua :

— Cette boîte a changé...

Le garçon lui lança un regard en biais.

— C'est encore trop tôt, mon petit pote, fit-il.

— Tu vois, fit Sam à Duffy. C'est trop tôt.

— Bon, bon, j'ai compris, c'est trop tôt. Allons choisir deux mômes pour leur montrer comment ça se pratique.

La piste était déserte. Sam se versa une lampée de rhum et la but d'un trait.

— Nom d'un chien, je crois bien que j'ai la trouille.

Duffy le regarda fixement.

— Dis tout de suite que t'as envie de te cuire...

Sam se leva, traversa la salle et alla se planter devant les filles : il resta si longtemps immobile à les dévisager

l'une après l'autre, qu'elles commencèrent à avoir le fou rire. Il choisit enfin une blonde qui lui plut et se lança avec frénésie sur la piste. Pendant ce temps, Duffy choisissait sa danseuse de sa place et allait tout droit l'inviter : elle avait des cheveux acajou, un petit nez retroussé et un large sourire plein d'humour. Duffy sentait contre son gilet son petit ventre rond et ferme : elle lui plaisait beaucoup et comme il était bon danseur quand il voulait s'y mettre, il la fit virevolter tout autour de la piste. Elle paraissait flotter dans ses bras ; ils n'échangèrent pas une parole tant que dura le morceau, mais quand la musique cessa, Duffy remarqua :

— Vous dansez bien.

— Vous ne vous en tirez pas trop mal non plus, lui dit-elle avec un sourire éclatant.

Son accent évoquait une pile de boîtes de conserves roulant dans un escalier.

— Venez prendre une cuite, lui dit-il.

Sam avait déjà regagné la table avec sa blonde. Duffy eut l'impression qu'elle sentait fort et s'assit loin d'elle. Sam, par contre, avait l'air enchanté et se montrait très empressé.

— Ces dames aiment le rhum? demanda Duffy.

Mais les dames protestèrent avec vigueur : elles voulaient du champagne. Sam fit non de la tête.

— Ecoutez, mes poulettes. Vous avez déjà bien de la chance de nous avoir, si le rhum ne vous plaît pas, allez vous faire cuire un œuf.

Duffy l'approuva du geste et tout le monde se mit au rhum. La boîte se remplissait peu à peu et les gens se coulaient avec difficulté entre les tables.

Duffy entraîna sa danseuse sur la piste. Ils avaient fait à peine quelques pas quand Duffy demanda à sa partenaire :

— Olga n'est pas là ce soir?

— Olga?

Elle le dévisagea en fronçant les sourcils.

— Mais oui, Olga Shann, je voudrais bien la revoir.

— Elle n'est pas ici ce soir.

— Merde alors, et moi qui avais quelque chose à lui dire!

Ils dansèrent quelques minutes en silence, puis Duffy demanda :

— Vous voulez gagner vingt dollars?

— Ça vous coûtera plus que ça...

— On s'est mal compris, dit Duffy. Je vous propose vingt dollars pour me passer l'adresse d'Olga.

La jeune femme parut déçue;

— Zut alors, dit-elle en faisant la moue. Et moi qui pensais qu'on allait si bien s'entendre tous les deux.

— Je suis venu ici pour affaires, lui expliqua Duffy. Il faut que je parle à Olga. Ils firent le tour de la piste et finalement, elle lui dit : « C'est bon, je vais tâcher de vous l'avoir. » Et elle le quitta sitôt la danse finie.

Duffy jeta un coup d'œil vers Sam qui faisait une cour effrénée à sa blonde, et gagna les toilettes pour se laver les mains. C'était un étroit réduit couvert à mi-hauteur de mosaïques craquelées. Duffy s'essuya les mains et jeta la serviette dans un panier. La porte s'ouvrit et un personnage de haute stature entra. Ce qui frappa le plus Duffy, ce furent ses cheveux, noirs comme le jais, mais coupés d'une large mèche blanche allant du front à l'oreille droite. Cette mèche donnait à son visage un air de distinction, malgré la dureté des traits. Il avait une petite moustache et sa peau était grisâtre.

Duffy le regarda sans le voir et s'apprêta à sortir.

— Un instant dit l'homme.

Duffy s'immobilisa.

— C'est à moi que vous parlez?

L'homme fit un geste rapide et Duffy vit qu'il tenait un 6,35 à la main.

— Ben quoi? Vous venez de l'acheter? demanda-t-il, soudain sur ses gardes.

— Vous avez le carnet sur vous, donnez-le-moi. Il avait une voix bizarre, grave et légèrement ronronnante.

— Je l'avais, vous voulez dire. Je l'ai mis à la poste tout à l'heure.

A ce moment, la porte s'ouvrit et Sam entra. L'homme rengaina son arme, sans avoir l'air de se presser, mais le revolver se volatilisa instantanément.

— Ah, te voilà! dit Sam.

Avant de s'en aller, l'homme eut un regard vers Duffy. Ses yeux délavés étaient menaçants.

— Qui est ce type? demanda Duffy.

— Mystère et boule de gomme. Ma poule te le dira peut-être. — Duffy sortit rapidement des toilettes, suivi de Sam qui paraissait fort perplexe.

— Vous avez vu le type qui sortait de là-bas? demanda-t-il à la blonde.

— Je comprends, répondit-elle. C'est Murray Gleason. N'est-ce pas qu'il est chou?

Duffy s'épongea le visage avec son mouchoir :

— Pourrais pas dire, fit-il. On était un peu intimidés tous les deux.

Sam qui commençait à être passablement saoul, prit la blonde par la taille :

— Epatante, cette boîte.

— Il faut que je me barre, déclara Duffy.

Un petit bonhomme à cheveux blancs traversait justement la salle en direction des toilettes et Sam entraîna sa blonde vers lui :

— Je vous confie cette mignonne, dit-il au petit homme. Faites-lui visiter la maison. Elle est très douée...

Le rhum faisant son effet, la blonde prit le petit homme dans ses bras et fondit en larmes. Son nouveau partenaire la dévisageait d'un air médusé.

Lorsque les deux amis se retrouvèrent sur le palier, Duffy déclara :

— On ne m'y reprendra pas à te traîner dans une virée.

— Ben quoi! s'exclama Sam en levant les bras au ciel, je suis un peu noir et après? — Duffy tourna les talons et revint dans la salle du club. Sam le suivit. Il aperçut sa danseuse qui paraissait le chercher et courut la rejoindre :

— Alors, vous l'avez? demanda-t-il.

Elle fit un signe d'assentiment et lui tendit un papier sur lequel était inscrite une adresse. Duffy lui remit les vingt dollars. Elle en fit un rouleau serré qu'elle glissa dans le haut de son bas. Sam suivait l'opération avec intérêt.

— Je me régale, dit-il.

— Un de ces soirs, je reviendrai et on rigolera un bon coup tous les deux, dit Duffy à la fille.

Elle lui jeta un regard de reproche :

— Je la connais la chanson!

— Vous êtes jeune, déclara Sam, vous n'avez pas fini de l'entendre.

Ils sortirent du club et descendirent dans la rue. Au bout de la ruelle, Duffy s'arrêta :

— Tu rentres, Sam. Tâche d'être prudent.

— Comment, déjà fini de rigoler? demanda celui-ci en écarquillant les yeux.

— Je t'ai déjà dit que tu étais là pour le décor, fit brièvement Duffy. Grâce à moi, t'as même pu te marrer un peu. Maintenant rentre t'occuper de ta femme.

Sam se gratta la tête :

— C'est vrai qu'elle doit s'ennuyer...

— Allez, ouste!

— Tu ne viens pas?

— Non, je vais faire un tour chez la même Shann.

— A trois, c'est un de trop? fit Sam en clignant de l'œil.

— Tout juste, matelot.

Sam tourna les talons et gagna sa voiture : Duffy le suivit un instant des yeux, puis partit à son tour prendre le métro à Frankfort Street. Olga Shann habitait Brooklyn, mais Duffy ne connaissait pas du tout le quartier, aussi héla-t-il un taxi dès qu'il fut sorti du métro, de l'autre côté du pont de Brooklyn.

Il était onze heures et quelques lorsqu'il s'arrêta devant une maison de deux étages, identique en tous points à celles qui bordaient les deux côtés de la rue. Il songea un instant à demander au chauffeur de l'attendre, puis changea d'idée et le renvoya.

Il poussa le portail et suivit une allée de graviers. Seule une fenêtre du deuxième était éclairée. Duffy sonna et attendit, adossé contre le mur, n'ayant pas la moindre idée de ce qu'il allait dire.

Au bout de deux ou trois minutes, le vestibule s'alluma et Duffy entendit qu'on retirait la chaîne, puis la porte s'entrouvrit. Il aperçut une femme dont il ne put distinguer les traits, car elle se tenait très droite, le dos à la lumière.

— Miss Shann? demanda-t-il poliment, en ôtant son chapeau.

— Et alors? fit-elle d'une voix qui rappelait celle de Greta Garbo.

Duffy trouva l'accueil un peu froid, mais ne s'en formalisa point :

— Je sais qu'il est un peu tard pour vous rendre visite, lui dit-il en jouant le grand jeu, j'espère que vous m'en excuserez.

— Qui êtes-vous?

— Bill Duffy, de la *Tribune*, dit-il en lui mettant sa carte de presse sous le nez et en l'escamotant aussitôt. Je voulais vous voir au sujet de Cattley.

Elle parut se raidir et demanda à revoir la carte de presse. Duffy la lui tendit. Elle referma la porte pour aller l'examiner à la lumière, puis revint et, cette fois-ci, ouvrit la porte toute grande :

— Vous feriez mieux d'entrer, dit-elle.

Duffy la suivit dans un petit salon rempli de meubles modernes, mais bon marché. Il put enfin examiner son hôtesse et fut d'abord frappé par la courbe de ses sourcils qui lui donnaient un air continuellement étonné. Le visage était beau, bien qu'un peu dur. Les grands yeux étaient bordés de longs cils et la bouche était écarlate. La lèvre supérieure, très lourde, semblait presque enflée. Elle avait d'épais cheveux châtons, soyeux et bien entretenus, et portait un fourreau de soie brune qui mettait en valeur ses seins fermes et ses hanches plates. Elle plut énormément à Duffy.

— Pourquoi Cattley? s'enquit-elle.

Duffy posa son chapeau sur la table :

— Je vais peut-être vous paraître sans gêne, même pour un journaliste, commença-t-il, mais je crève d'envie de boire un coup.

— Rien à faire, dit-elle d'un ton sans réplique. Dites ce que vous avez à dire et allez-vous-en.

— Oh là, là, ces fillettes deviennent tous les jours plus intraitables.

Olga fit un geste d'impatience.

— Bon, bon, coupa hâtivement Duffy. Je cherche Cattley.

— Comment voulez-vous que je sache où il est?

— Vous n'êtes pas sa petite amie?

Elle fit un geste de dénégation :

— Voilà des mois que je ne l'ai vu.

— Il vous estimait pourtant assez pour inscrire votre nom et votre adresse sur son carnet.

La jeune femme haussa les épaules :

— Beaucoup d'hommes inscrivent des noms de femmes dans leur carnet : ça ne veut rien dire.

Duffy fut obligé d'en convenir ;

— Eh bien, dit-il, je suppose que je suis venu ici pour rien.

Olga s'approcha de la porte du salon et l'ouvrit :

— Je ne veux pas vous retenir...

Au même moment, Duffy entendit une voiture s'arrêter devant la porte :

— Vous avez du monde, remarqua-t-il.

La jeune femme parut surprise, mais dit :

— En ce cas, vous feriez mieux de partir.

Un coup de sonnette brutal les fit sursauter.

— J'aimerais mieux sortir par derrière, lui dit Duffy. J'ai l'impression que je risque d'avoir des ennuis ici.

Elle hésita une seconde, puis prononça soudain d'un ton suppliant :

— Attendez...

Un nouveau coup de sonnette retentit, insistant et prolongé.

— Vous voulez que je reste ?

— Oui... Je ne vois pas qui ça peut être.

Elle sortit du salon, laissant la porte ouverte. Duffy jeta un regard circulaire, repéra une autre porte, courut l'ouvrir et se trouva dans une petite cuisine : il laissa la porte entrebâillée et par la fente, put épier ce qui se passait dans le salon.

Il entendit Olga ouvrir la porte d'entrée et s'exclamer :

— Tiens, bonsoir Max.

— Tu es seule ? demanda une voix rauque. Le ton parut familier à Duffy et le mit immédiatement sur ses gardes. Il crut un instant que c'était la voix de Joe, mais se rendit très vite compte que le timbre n'était pas le même. Où donc l'avait-il entendue ?

— Oui... répondit Olga. Pourquoi ?

Des pas résonnèrent dans le vestibule et la porte d'entrée fut refermée.

— Qu'est-ce que tu veux? demanda Olga d'une voix sourde, craintive.

Un personnage à la carrure massive, un chapeau noir rabattu sur le visage, pénétra dans le salon. Duffy le reconnut immédiatement. *C'était l'homme qui lui avait volé son appareil.*

Duffy serra les poings : justement l'oiseau qu'il cherchait. Olga pénétra dans le salon derrière lui et se tint debout près de la table : elle était blême et sa gorge palpait légèrement.

— Mais voyons... Max...

Les yeux durs de l'homme firent le tour de la pièce d'un air soupçonneux, puis se posèrent sur la jeune femme et la déshabillèrent :

— Ça fait longtemps que je ne t'ai vue, lui dit-il. T'as l'air en pleine forme.

Il parlait sans animation, comme s'il récitait une leçon. Olga voulut sourire, mais ses lèvres étaient pétrifiées. Elle parvint néanmoins à articuler :

— Ça c'est gentil.

L'homme s'assit sur le coin de la table et contempla ses mains :

— Tu sais qu'on a descendu Cattley?

La jeune femme porta la main à sa gorge :

— Non... Non, je ne savais pas...

Max leva légèrement la tête et examina la porte de la cuisine. Duffy se tentait prêt à toute éventualité.

— T'avais le béguin pour lui, dans le temps, hein? reprit Max.

Elle secoua la tête :

— Il ne m'était rien.

— Sans blague!

— On sortait ensemble, mais c'est tout.

— Alors comme ça vous sortiez ensemble?

Il baissa son chapeau sur ses yeux; tout cela sans daigner la regarder.

— Oui... Mais pourquoi... pourquoi me demandes-tu tout ça?

— Simple curiosité, dit-il en se frottant la nuque du plat de la main. Il t'a jamais raconté des choses?

Olga s'affolait visiblement :

— Il ne m'a rien dit... il ne m'a rien dit du tout.

Max quitta la table et s'approcha de la cheminée pour examiner les photos qui s'y trouvaient; il tripota ensuite les petits éléphants d'ivoire. Il avait l'air de s'ennuyer considérablement.

— Je me disais qu'il t'avait peut-être fait des confidences, dit-il en haussant les épaules d'indifférence. Et plongeant la main dans sa poche, il entira un petit cordon de soie rouge foncé qu'il fit balancer au bout de ses doigts.

Olga le regardait, comme un lapin fasciné par un serpent.

— Joli ça, n'est-ce pas? demanda l'homme.

— Qu'est-ce que c'est?

— Ça? Sais pas trop... Je l'ai trouvé. Et il continua à balancer le fil rouge au bout de ses doigts.

— Ah oui? dit-elle.

— Je ferais aussi bien de me tirer, dit-il en s'approchant lentement de la porte.

— Mais... mais, ne veux-tu pas...

— Je me débine, dit-il en s'arrêtant sur le seuil. J'avais pensé que ça t'intéressait de savoir que Cattley s'est fait descendre. Mais je vois que non.

Olga parut soulagée :

— Mais si, fit-elle. J'en suis désolée. C'est que je ne l'avais pas vu depuis si longtemps.

— C'est bon. Enfin, ça m'a fait plaisir de te voir...

Tout le temps, l'homme avait parlé d'une voix sans timbre : on aurait cru assister à une pièce mal jouée.

Il s'effaça pour permettre à la jeune femme d'aller ouvrir la porte d'entrée. Mais au moment où Olga passait devant lui, il bondit, rapide comme un serpent qui frappe, lança le cordon autour de son cou, la fit tomber d'un coup de genoux dans le creux du dos et tira de toutes ses forces.

Silencieux comme une ombre, Duffy s'élança hors de la cuisine et d'un swing magistral, écrasa l'oreille de Max. Ce dernier, qui se tenait sur une seule jambe, s'effondra comme un arbre abattu tandis qu'Olga, tombée sur les genoux, laissait échapper des sons rauques du fond de sa gorge.

Max roula deux fois sur lui-même avant de buter contre un mur, puis il chercha fébrilement son revolver dans la poche de son veston. Duffy s'empara d'une chaise et frappa de toutes ses forces, mais le mur atténua le choc et le dossier de la chaise vola en éclats. Max se mit à ruer avec furie et son pied atteignit Duffy au tibia : le visage tordu de douleur, Duffy tomba sur un genou. Max le frappa sur le coin de la figure : le coup manquait de force, car Max était couché sur le côté, mais Duffy perdit néanmoins l'équilibre et tomba à la renverse.

Max réussit cette fois à sortir son revolver, mais au même moment Duffy lui assenait un furieux coup de pied sur le menton : le revolver partit tout seul avec un bruit épouvantable et la balle alla se loger dans le plafond, déclenchant une pluie de plâtre. Max lâcha le revolver et s'effondra face contre terre.

Jurant comme un charretier, Duffy saisit l'arme et se remit péniblement debout. Puis, à reculons, il s'éloigna de Max, mais le gorille semblait avoir son compte. Prudemment, Duffy courut vers Olga qui bleuissait, arracha le cordon de soie et l'aida à se relever. Le souffle de la jeune femme était rauque et saccadé; Duffy la soutint et la guida dans le salon :

— Ça va, mon petit, c'est fini, lui dit-il, en la laissant choir dans un fauteuil.

Au même moment, un juron lui échappa : il venait d'entendre claquer la porte d'entrée. Il se précipita dans le vestibule, mais Max avait disparu. Presque en même temps, il entendit un bruit de moteur : il se précipita dehors, mais eut juste le temps de voir un feu arrière disparaître au tournant de la rue. Il claqua rageusement la porte et retourna au salon. Olga s'était redressée, les mains sur la gorge et pleurait à petits sanglots.

— Est-ce qu'il y a à boire, ici? demanda-t-il.

D'un geste, elle lui montra la cuisine.

— Dans le garde-manger, fit-elle d'une voix étouffée.

Après un rapide examen, Duffy découvrit un grand cruchon d'eau-de-vie de pomme et revint au salon avec deux verres qu'il remplit à ras bord.

— Tapez-vous ça, dit-il à Olga, en lui tendant un des verres, vous en avez besoin.

Duffy vida le sien d'un trait. L'alcool descendit dans sa gorge et, arrivé dans son estomac, sembla faire explosion : il en eut la respiration coupée et dut se retenir à la table, car la tête lui tournait. L'espace d'un instant il crut sa dernière heure venue, puis brusquement, il se sentit tout à fait d'attaque.

— Parlez d'un jus de fruit!... dit-il en regardant la bouteille d'un air ébahi. Il remplit son verre de nouveau, mais cette fois se montra plus prudent et le but en trois gorgées. Puis il se retourna vers Olga en louchant un peu :

— Frangine, vous allez venir chez moi. Cette maison va devenir malsaine.

L'eau-de-vie agissait également sur la jeune femme qui commençait à reprendre quelques couleurs. Elle porta de nouveau ses mains à son cou :

— C'est impossible, dit-elle.

Duffy s'approcha d'elle :

— Faites votre valise et grouillez-vous. Cet oiseau-là est fichu de revenir.

Ses yeux s'agrandirent de peur et elle se leva précipitamment, mais ses genoux s'entrechoquèrent et Duffy dut l'aider à marcher jusqu'à la porte. Dès qu'elle eut récupéré suffisamment pour se tenir debout, il la laissa monter à sa chambre et revint au salon pour se servir une nouvelle rasade d'eau-de-vie.

Quand elle redescendit, il était plus qu'à moitié parti et l'accueillit en brandissant la bouteille :

— Y a longtemps qu'j'avais pas bu un pareil saute-barrière, fit-il.

Olga se tenait indécise sur la dernière marche de l'escalier :

— Trouvez-moi un taxi, supplia-t-elle, et j'irai à l'hôtel.

Mais Duffy lui prit sa valise des mains :

— Ne discutez pas, nom de nom, vous venez avec moi!

Il sortit dans la rue et chercha des yeux un taxi, mais la rue était déserte.

— Allons à pied jusqu'au coin, dit-il à Olga, on en trouvera un là.

La jeune femme éteignit la lumière du vestibule et claqua la porte derrière elle. Duffy avait les genoux en flanelle. Ils marchèrent côte à côte sans mot dire jusqu'au croisement, puis Olga murmura d'une voix émue :

— Je vous remercie.

Duffy héla un taxi, l'aida à y monter, donna au chauffeur l'adresse de Mc Guire et grimpa à côté d'elle, tenant d'une main sa bouteille d'eau-de-vie, de l'autre la valise d'Olga.

— T'en fais pas, mignonne, c'était rien du tout. J'avais une telle trouille que je n'ai pas même pensé à toi.

Il déboucha la bouteille et but longuement, à la régalade, puis il se tourna vers sa compagne et lui demanda d'un air soupçonneux :

— Cette saloperie ne va pas me flanquer le delirium tremens, au moins?

Pour toute réponse, la jeune femme détourna la tête et se mit à pleurer.

Duffy s'endormit.

CHAPITRE VII.

Lorsque Sam ouvrit la porte et les vit tous les deux, les yeux lui en sortirent de la tête.

Duffy l'écarta et pénétra dans le vestibule. Olga hésita une seconde, puis se décida. Sam referma la porte et resta debout dans son pyjama vert et son peignoir jaune, à se gratter la tête d'un air perplexe.

— Z'en faites pas, dit Duffy à Olga, il est pas aussi cornichon qu'il en a l'air. — La jeune femme lança à Sam un regard inquiet, mais ne dit mot.

— Espèce d'ignoble poivrot! explosa Sam, tu me présentes?

— Miss Shann, je vous présente Mc Guire.

Olga demeura silencieuse.

Alice sortit à son tour de la chambre à coucher, serrant autour d'elle sa robe de chambre. Duffy courut à elle :

— ... Présente Olga Shann, fit-il. Elle vient d'avoir quelques petits ennuis, alors je vous l'ai amenée.

— Vous avez bien fait, dit Alice en posant la main sur le bras d'Olga. Bill couchera sur le sofa du salon et vous aurez sa chambre, lui dit-elle.

— Mais... ne vous... dit Olga.

Duffy posa la bouteille d'eau-de-vie sur la table :

— Minute, dit-il, vous avez besoin de roupiller un

bon coup, mais avant, j'ai une question à vous poser.
Olga se retourna vers lui.

— Qui était ce type qui vous cherchait des histoires?

— Max Weidmer. Il travaillait avec Cattley, autrefois.

Duffy fit un signe de tête :

— O.K. Mettez-la au lit, Alice, et dorlottez-la un peu.

Olga suivit Alice et ils l'entendirent demander :

— Mais sa figure? Comment a-t-il pu se faire abîmer comme ça?

— T'entends? dit Sam, elle parle de toi!

— Tu sais où perche le dénommé Weidmer? coupa Duffy.

— Tu recommences! s'exclama Sam en fronçant les sourcils.

— Allez, allez! dit Duffy d'un ton sans réplique.

Sam prit le téléphone et demanda un numéro pendant que Duffy allait se laver les mains et la figure dans la salle de bains. Sam le rejoignit un instant plus tard.

— Il a une chambre à l'hôtel Lexington.

— Merci, dit Duffy, puis il retourna au salon. Sam l'y suivit, l'air désemparé.

— Qu'est-ce qui arrive encore?

— Prête-moi ton feu.

— Hé! Tu ne vas pas faire le zouave avec un rigolo, maintenant?

— Ta gueule. Je passe à l'action. Allons, donne-moi ton flingue, je n'ai pas de temps à perdre.

Sam soupira et commença à retirer son peignoir :

— Bon, mais je t'accompagne.

Duffy l'arrêta d'un geste :

— Rien à faire! Ton boulot, c'est de rester ici et d'ouvrir l'œil.

Les yeux de Sam se rétrécirent :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

— Weidmer a voulu étrangler la petite. Il pense

qu'elle en sait trop long. Il n'est pas dit qu'il n'essaiera pas de la rattraper ici. C'est pourquoi tu dois rester.

Sam écarquilla les yeux :

— Tu veux mon revolver? Et moi alors?

— Grouille-toi, dit Duffy qui commençait à s'impatienter. Passe-moi ta mécanique avant le retour d'Alice. Si tu te tapes une bonne lampée de ce saute-barrière, t'auras pas besoin de revolver.

Sam ouvrit le tiroir de la table du vestibule et en tira un Colt. Duffy le prit et en vérifia le chargeur, puis le glissa dans la ceinture de son pantalon et boutonna son veston par-dessus afin de dissimuler la crosse.

— C'est peut-être déjà trop tard, dit-il.

Alice revint au moment où il passait le seuil et le vit disparaître dans l'escalier.

— Où va-t-il maintenant, cette espèce de toqué? demanda-t-elle.

Sam reposa hâtivement la bouteille d'eau-de-vie sur la table.

— Il va chercher une autre poule, répondit-il à tout hasard. Il va en remplir cette sacrée baraque!

— Allons viens, dit Alice en le prenant par le bras. Toi, mon ami, tu as besoin d'une bonne nuit de sommeil.

Mais elle ne vit pas son air inquiet lorsqu'il la suivit dans la chambre.

Dehors, Duffy héla un taxi. Il donna ses instructions au chauffeur et se jeta sur les coussins en songeant qu'il passait sa vie dans des taxis.

Ils roulèrent longtemps et il était un peu plus de minuit lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin devant un immeuble miteux. Duffy renvoya le chauffeur et gravit les marches du perron : l'endroit tenait plutôt de la pension de famille que de l'hôtel. Il s'arrêta devant une rangée de boîtes aux lettres et trouva sur la quatrième le nom qu'il cherchait. Il appuya sur la sonnette de la boîte

la plus éloignée de celle de Weidmer et entendit, un instant plus tard, le déclic de la porte d'entrée qui s'ouvrait. Il pénétra dans un vestibule éclairé par une petite lampe à gaz et trouva avec peine les marches de l'escalier.

Au deuxième étage, il découvrit la porte de l'appartement de Weidmer, posa la main sur la crosse de son revolver et tourna la poignée. A sa grande surprise, la porte s'ouvrit. Duffy jeta un bref coup d'œil dans le couloir, tira son revolver et entra sans bruit. Un instant, il demeura immobile dans l'obscurité, l'oreille aux aguets : en dehors du tic-tac de la pendule, quelque part dans la nuit, il ne perçut pas le moindre bruit. Il attendit quelque temps en retenant sa respiration, puis convaincu que la chambre était vide, gratta une allumette et alluma le gaz.

Il était dans une grande pièce encombrée de meubles vétustes. Un lit se dressait au fond. Duffy braqua brusquement son revolver : un homme y était étendu, la face contre les draps. C'était Weidmer.

Duffy traversa la chambre, le doigt sur la gâchette. Mais Weidmer était mort. Duffy l'avait compris avant de l'avoir touché. Il le retourna et ce qu'il vit lui coupa le souffle : l'homme avait une énorme plaie béante à la base de la gorge. Quelqu'un avait fait du beau travail, songea Duffy. Il lâcha le cadavre qui retomba mollement sur le lit et resta un moment à se torturer la cervelle. Puis il entreprit de fouiller systématiquement la pièce, sans grande conviction d'ailleurs. Il ne trouva pas l'appareil, mais, ouvrant un tiroir, il demeura soudain bouche bée à la vue d'une grande photo qu'il avait d'abord prise pour celle d'une actrice de cinéma.

— Mazette! s'exclama-t-il.

Au beau milieu de la photo, d'une large écriture grasse, il lut : *A mon Max chéri, Annabel.* Duffy glissa

le portrait dans sa poche, remit le revolver dans sa ceinture et se coucha sans bruit hors de la pièce.

Il se retrouva une fois de plus dans la rue, héla un nouveau taxi et donna au chauffeur l'adresse d'Annabel. Pris de lassitude, il ferma les yeux, mais sa mâchoire était serrée et son visage tendu. Ce coup-ci, il allait savoir de quoi il retournait.

Muni de la clef que lui avait donnée Morgan, il ouvrit la porte qui menait à la petite loggia et grimpa sans bruit l'escalier en colimaçon. Arrivé sur l'estrade, il vit que le salon, bien qu'apparemment désert, était brillamment illuminé. Silencieusement, il enjamba la balustrade et se laissa tomber dans la pièce.

Un robinet coulait quelque part. « Elle est peut-être en train de prendre un bain », se dit Duffy. A pas feutrés, il fit le tour de la pièce, ouvrant et fermant tous les tiroirs; arrivé devant le cabinet à liqueurs, il dut s'agenouiller pour en examiner les rayonnages, et là, au fond d'une étagère, caché par une rangée de bouteilles de sherry, il trouva son appareil. Il constata au même instant que le film avait été enlevé. Il empocha la caméra et referma les portes du cabinet.

L'eau avait cessé de couler; un lourd silence pesait sur l'appartement. Duffy gagna la salle de bains, tourna doucement la poignée et entra.

Les yeux fermés, une cigarette aux lèvres, Annabel se prélassait dans son bain. Duffy se dit qu'elle était rudement chouette; il referma la porte et s'adossa au chambranle.

Elle ouvrit les yeux et le vit. Seule, la cigarette qui glissa de ses lèvres trahit sa surprise. Elle toucha l'eau avec un sifflement rageur, flotta à la dérive et fit escale sur son genou, dessinant sur sa peau une sorte de fraise bizarre. Duffy la contemplait, très intéressé.

La jeune femme bougea son pied et l'eau fut parcourue de petites rides.

— Vous auriez mieux fait de prendre un bain de mousse, ce soir, hein? railla Duffy en s'installant sur un petit tabouret à côté de la baignoire.

Il distinguait le bleu qu'il lui avait fait tout à l'heure.

— Fichez-moi le camp! dit-elle dans un souffle.

— On va d'abord faire un brin de causette, tous les deux.

Il tira de sa poche son appareil qu'il venait de récupérer. Puis il lui montra la photo. Annabel ne broncha pas, mais, ses yeux luisaient de haine.

— Je connais le meurtrier de Cattley, maintenant, continua-t-il, Je savais que le possesseur de l'appareil était l'auteur du meurtre; il ne me restait plus qu'à le retrouver. Vous avez mal goupillé votre affaire, hein?

— Sortez d'ici, espèce d'enfant de salaud! siffla-t-elle.

Duffy eut un sourire féroce.

— Je sortirai quand la police sera là pour me relayer...

Elle se redressa brusquement et fit gicler l'eau par-dessus le bord :

— Il n'y a aucune charge contre moi! cria-t-elle. Essayez d'abord de retrouver le corps de Cattley...

Duffy ouvrit des yeux ronds.

— Ça alors! Vous l'avez déménagé?

La main d'Annabel cherchait à atteindre une bouteille posée sur un rayon près de sa tête. Duffy vit qu'elle contenait de l'ammoniaque. Tirant son revolver, il le brandit sous le nez de la jeune femme.

— L'envie me démange de vous gratifier d'un deuxième nombril, dit-il avec douceur. Poursuivez votre petite idée, et je vous transforme en sifflet à roulette.

Annabel laissa retomber sa main dans l'eau. Duffy se leva :

— Allons, sortez de là, dit-il. On a encore à causer.

Elle sortit du bain et passa hâtivement un peignoir; ses yeux n'étaient plus que des dards.

— Je vous donne cinq minutes pour vous mettre quelque chose sur le dos. Et pas d'entourloupettes. Je laisse la porte ouverte...

Il sortait à reculons de la salle de bains lorsqu'une voix lui dit soudain :

— Lâche ton feu.

Duffy s'arrêta net et la voix reprit :

— Allons, pose ton flingue par terre et te retourne pas avant que ce soit fait.

Duffy posa délicatement le revolver à ses pieds et se retourna : Murray Gleason était à deux pas de lui, un Luger à la main. Son visage pâle et dur avait une expression glaciale.

— Il en sait trop, déclara Annabel.

— C'est bien mon avis, dit Gleason en hochant la tête, dépêche-toi de te nipper, j'ai besoin de ton aide pour lui régler son compte, à cet oiseau.

Duffy ne bougeait pas, les mains levées à la hauteur des épaules, furieux de son imprudence. Il avait l'impression que le carnet, à travers la poche, brûlait sa peau. Dans quel guêpier avait-il été se fourrer ?

— Eloigne-toi du revolver, ordonna Gleason.

Sans se presser, Duffy fit demi-tour et se dirigea vers un fauteuil.

— Ça vous fait rien que je m'asseye ? J'ai comme une idée que je vais avoir besoin de repos.

— Tiens-toi peinard, fit Gleason qui ne le lâchait pas des yeux.

Duffy prit une cigarette dans la boîte qui se trouvait sur la table à côté de lui et l'alluma avec un briquet de table. Puis il mit les mains sur les bras du fauteuil et ne bougea plus. Il constata que Gleason paraissait inquiet et que les coins de sa bouche étaient agités d'un tic nerveux.

— C'est pas la première fois que tu me colles un pétard sous le nez, remarqua Duffy.

— On a été dérangés, l'autre fois, c'était pas de veine.

Il s'assit sur le coin de la table et se mit à balancer son pied long et étroit.

Annabel sortit de la salle de bains, le visage durci, les yeux inquiets.

— Et alors? demanda Duffy.

— Je veux le carnet, déclara Gleason.

— Je comprends ça, dit Duffy en hochant la tête, mais je t'ai déjà dit que je l'avais mis à la boîte aux lettres.

— Il ment! siffla Annabel.

Duffy haussa les épaules.

— Tu crois vraiment? Qu'est-ce que tu ferais à ma place, toi? Je savais bien qu'il était important, ton carnet, c'est pourquoi je l'ai mis dans une enveloppe et je l'ai envoyé à des amis au Canada. Le jour où j'en aurai besoin, je n'aurai qu'à leur écrire.

— On pourrait peut-être te persuader de leur écrire, remarqua Gleason en plissant méchamment les yeux.

— Ce qui veut dire?... demanda Duffy en écrasant sa cigarette dans le cendrier.

— C'est pas les moyens qui manquent...

— Allons! allons! ne fais pas l'enfant: tu ne t'imagines pas me faire peur, non? Tu ne crois tout de même pas que je vais le lâcher comme ça, ce carnet? Non, si tu y tiens, parlons affaires.

Gleason abaissa légèrement le canon de son revolver.

— Combien?

— Tu es fou? cria Annabel.

— Je sais ce que je fais, lui dit Gleason en fronçant les sourcils.

Duffy examinait ses ongles.

— A combien l'estimes-tu? demanda-t-il enfin.

Un léger sourire flotta sur les lèvres de l'homme.

— Je t'en donne cinq cents dollars, dit-il, d'un ton détaché.

Duffy se leva avec lenteur.

— Si c'est tout ce qu'il vaut pour toi, à quoi bon faire tant d'histoires?

Gleason releva son revolver.

— Assis! ordonna-t-il, d'une voix subitement rauque. Mais Duffy le regarda en face.

— Réveille-toi, espèce d'andouille. Tu me fais rigoler avec ta pétoire. Tu ne peux plus rien contre moi, maintenant.

— Tire dans le ventre! siffla Annabel.

Duffy lui jeta un bref coup d'œil :

— Quand je pense qu'il y a encore pas longtemps, ça me chavirait de vous regarder, sale petite garce...

Gleason se leva, mais demeura hésitant, le visage presque hébété.

— Je me barre, déclara calmement Duffy. Quand vous voudrez le carnet passez-moi un coup de fil, mon nom est dans l'annuaire.

— Attendez... fit Gleason.

Duffy secoua la tête et s'avança vers la porte :

— Vous n'arriverez à rien en me collant une balle dans la peau parce que vous ne trouverez jamais le carnet sans moi.

Gleason laissa retomber son bras et dit avec effort :

— Disons... cinq sacs.

Duffy secoua de nouveau la tête et ouvrit la porte.

— Y a pas de presse, prenez votre temps et réfléchissez. J'attendrai.

Il referma la porte, et gagna l'ascenseur. D'un seul coup il éprouva une pesante lassitude; son cerveau était de plomb. Arrivé dans la rue, il prit un taxi et, quelques instants plus tard, il gravissait une fois de plus les marches menant à l'appartement de Sam.

Avec sa clef, il ouvrit la porte. La pendule de la

cheminée marquait deux heures moins le quart. Duffy jeta son chapeau sur le sofa et piqua droit vers la bouteille restée sur la table. Elle était devenue légère : il fit la grimace et la vida d'un trait.

Le souffle coupé, il attendit un moment, puis il respira doucement en gonflant les joues : c'était de la bonne camelote.

Il prêta l'oreille, mais n'entendit aucun bruit, à part le léger ronflement venant de la chambre de Sam. Il alluma une cigarette et lança l'allumette dans la cheminée puis, se souvenant des remontrances d'Alice, la ramassa et la déposa délicatement dans un cendrier. Il lui semblait que ses jambes étaient en caoutchouc. Il se dirigea vers la chambre d'amis et ouvrit doucement la porte : la pièce était plongée dans l'obscurité et le silence était à peine troublé par la respiration régulière d'Olga endormie.

S'approchant d'elle à tâtons, Duffy alluma la petite lampe de chevet et s'assit sur le bord du lit. Olga se réveilla en sursaut et se mit brusquement sur son séant, les poings crispés et prête à hurler. Duffy lui posa gentiment la main sur la bouche :

— Ça va, dit-il, ne vous en faites pas.

Olga le reconnut et se laissa retomber sur l'oreiller.

— Vous m'avez fichu une frousse épouvantable, soupira-t-elle.

— Ne faites pas de bruit, je ne veux pas réveiller les autres. Le regard d'Olga passa de Duffy au réveil, puis revint à Duffy.

— Il est si tard... Que se passe-t-il?

— Il se passe des tas de choses et je dois vous en parler. Vous l'ignorez peut-être, mais vous êtes dans de sales draps. Max vient d'être supprimé : quelqu'un est venu le voir et lui a tranché la gorge.

Les pupilles de la jeune femme s'agrandirent.

— Vous voulez dire...?

— Je vais commencer par le commencement et vous boucherez les trous, dit Duffy en s'appuyant sur un coude.

Son visage encore tout meurtri était tiré par la fatigue et Olga se prit soudain de pitié pour lui.

— Otez vos souliers et venez vous allonger près de moi, lui dit-elle.

Duffy secoua la tête.

— Non merci, je risque de m'endormir. Ecoutez : il y a une rouquine nommée Annabel qui est la fille d'Edwin English, le politicien : c'est une tordue — et dangereuse, avec ça. Weidmer était un de ses petits amis. Elle trafiquait aussi avec Cattley et un jour qu'il est allé la voir, elle l'a balancé dans la cage de l'ascenseur. Mais avant de continuer, dites-moi tout ce que vous savez sur Cattley.

— Cattley était mêlé à un formidable trafic de stupéfiants, lui expliqua Olga à voix basse. Il a commencé très modestement en colportant la drogue et en touchant des pourcentages : c'est à ce moment-là que j'ai fait sa connaissance. Depuis, il a pris de l'importance et a commencé à faire du fric. Weidmer était son patron, mais c'est Gleason le caïd. Cattley en a eu marre de recevoir des ordres, et un beau jour il a volé la liste des clients...

— Assez! dit Duffy et sa voix claqua comme un ressort métallique.

Il tira le petit carnet de sa poche et le posa sur le couvre-pieds devant elle :

— C'est ça, la liste?

Sa surprise suffit à le renseigner.

— Je vois, je vois... fit-il en feuilletant les pages. Evidemment, ces margoulins ne peuvent rien faire sans cette liste... Les amateurs de came doivent devenir complètement dingues...

Duffy ferma les yeux pour réfléchir plus à son aise.

— Co... comment vous l'êtes-vous procurée? bégayait-elle.

Duffy ouvrit les yeux :

— Je l'ai trouvée chez Cattley. Annabel était venue la chercher et moi je la lui ai enlevée. Tout s'éclaire maintenant. Fichtre! Ces gars-là opèrent sur une échelle monstre... Regardez-moi ces noms, bon Dieu!

Olga posa la main sur son bras.

— Ils vous la prendront, dit-elle (La crainte envahit ses yeux.) Cette liste leur rapporte des millions.

Duffy se tourna et scruta de ses yeux las le visage de la jeune femme.

— Vous savez quoi? fit-il. Il y a des années, je rêvais de me trouver dans une situation comme celle-ci. Avoir la possibilité de calotter un million de dollars à une bande de pieds-nickelés. Eh ben! l'occasion est là : je vais faire se bagarrer les loups entre eux en utilisant tous mes atouts.

— Que voulez-vous dire?

— S'ils apprennent que vous avez mouchardé, ils chercheront à vous buter mais moi je vous aime bien, mon petit. Alors, voulez-vous qu'on fasse équipe?

Les yeux de la jeune femme eurent un éclair rusé :

— Comment ça?

— Le dénommé Morgan. Je ne vous ai pas encore parlé de lui. Je ne vois pas encore très bien où il intervient, à part que c'est un type qui cherche à se sucrer sans se fatiguer.

Elle eut l'air de tomber des nues :

— Morgan?

Duffy lui raconta brièvement son entrevue avec Morgan et son aventure avec les trois hommes de main.

— Ils voulaient faire chanter Annabel. Il suffisait de publier une photo d'elle et de Cattley pour mettre le vieux English en mauvaise posture. J'ai cru tout d'abord qu'il y avait autre chose et j'ai accordé à

Annabel le bénéficie du doute en supposant que c'était eux qui avaient tué Cattley pour lui coller le meurtre sur le dos. Malheur! J'ai été assez con pour l'aider à planquer le cadavre, alors que c'était elle la meurtrière! En tout cas, c'est tant pis pour ses pieds. Je vends le carnet au plus offrant.

Olga s'enfonça dans son oreiller et demeura songeuse.

— J'ai l'impression qu'en effet, vous tenez quelque chose, dit-elle enfin.

Duffy rempocha le carnet.

— Et comment! Pourquoi est-ce que je me gênerais? Pourquoi est-ce que je ne ferais pas un peu de pèze sur le dos de cette bande de toquards? Pourquoi n'en feriez-vous pas, vous aussi?

— Combien ça rapporterait? demanda-t-elle, en enfonçant les doigts dans son épaisse chevelure.

Duffy se dit que c'était vraiment une belle fille.

— Cinquante mille, cent mille est-ce qu'on sait!

— On pourrait faire un tas de choses avec cet argent, vous ne croyez pas? dit-elle d'une voix excitée.

Duffy lui tapota la main :

— Ça oui!

Il consulta sa montre, et se mit péniblement debout.

— Maintenant je vais roupiller un peu; demain on passera à l'action.

Olga posa la main sur son bras :

— Vous avez l'air si fatigué, dit-elle.

Il fit un effort pour sourire :

— Vous pouvez le dire, frangine.

Olga le dévisageait, les yeux brillants et la poitrine soudain haletante sous le drap tendu.

— Je pourrais vous réconforter. Vous ne voulez pas venir?

Duffy se laissa retomber sur le bord du lit.

— Vous êtes gentille, dit-il, mais pas ce soir. Demain on déménagera.

Il se tut un instant, puis désignant du menton la pièce voisine :

— Ce sont des gens épatants, et ce ne serait pas chouette vis-à-vis d'eux. Demain.

Posant la main sur la joue d'Olga, il reprit :

— Vous ne trouvez pas qu'Alice est une chic fille? Je préfère qu'ils ne sachent rien de cette histoire. Il faut que ça reste entre nous.

Olga le regarda partir, puis éteignit la lumière. Elle resta longtemps songeuse dans le noir, avant de s'endormir.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE IX

Gros et grand, le visage luisant et molasse, Ross sortait du petit bureau à l'autre bout de son garage, lorsqu'il vit arriver Duffy. Il alla à sa rencontre en traînant les pieds sur le ciment couvert de taches d'huile.

— Me dis rien, laisse-moi deviner! beugla-t-il en secouant un bras court et gras.

Duffy esquissa un sourire sans joie qui découvrit ses dents :

— Ça fait des années que je n't'ai vu...

— Je parie qu'il t'arrive une tuile?

Mais Duffy secoua la tête.

— Tu te trompes, jamais de la vie! Je viens simplement dépenser du pognon chez toi.

Ross posa sa grosse patte sur le bras de Duffy et l'attira vers son bureau :

— J'ai une petite bouteille là-dedans dont tu me diras des nouvelles.

Duffy se laissa tomber sur une chaise et inspecta du regard la petite pièce carrée. Ross la remplissait presque à lui seul.

— Il commence à en faire un plat, hein? dit-il en tirant une bouteille noire d'un petit placard dans son

bureau. Il en essuya le goulot sur la manche de sa chemise et la tendit à Duffy.

— Vas-y doucement, conseilla-t-il. C'est de la sueur de panthère de tout premier choix.

Duffy en but une gorgée et la fit tourner autour de sa langue avant de l'avaler, puis émit un grognement :

— Ouais, fit-il. Ça mord.

Ross lui prit la bouteille des mains et la porta à ses lèvres. Duffy vit saillir la pomme d'Adam sur son gros cou. Il reposa enfin la bouteille, s'essuya la bouche du revers de la main et avança sa chaise.

— Bon et maintenant, dis-moi ce qui t'amène.

Duffy alluma une cigarette et en fit rouler une à travers la table pour Ross.

— T'as toujours ta vieille Buick?

Les petits yeux de Ross s'ouvrirent :

— Tu veux dire la Buick blindée?

— C'est ça.

— Tu parles que je l'ai toujours!

— Elle marche?

Ross lui fit un large sourire :

— Si elle marche! Toutes mes bagnoles marchent, tu entends? Cette chignole-là, elle est comme neuve.

— Je veux la louer pendant quelque temps.

Ross haussa les épaules.

— D'accord, fit-il simplement, mais pourquoi pas la Packard? Celle-là, c'est du velours.

Duffy hocha la tête et se leva :

— Non, je veux la Buick. Il se peut que j'aie besoin de protection, ces jours-ci, et j'y serai plus tranquille.

— Je le savais que t'étais dans le pétrin.

— Montre-moi le tacot, veux-tu?

Ross le précéda dans le garage :

— Le voilà, dit-il.

La Buick était une voiture des plus ordinaires dont la carrosserie ne paraissait plus très neuve, bien qu'elle

eût été lavée depuis peu. Duffy l'examina en connaisseur.

— Vends-la-moi, dit-il enfin.

Ross lui jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule et se rapprocha, toujours en traînant la patte.

— C'est du soigné, tu ne trouves pas? demanda-t-il en ouvrant la portière. Tiens, essaye.

Duffy dut faire un effort pour la refermer.

— C'est de l'acier, expliqua Ross, et c'est épais comme camelote.

Continuant sa démonstration, il grimpa à l'intérieur tandis que Duffy s'appuyait à la portière ouverte et penchait la tête pour mieux voir.

— Le mec qui a fabriqué c't'engin connaissait son métier, continua Ross en enfonçant son derrière dans le siège rembourré. Le toit est blindé. Et regarde les vitres. (Il en abaissa une.) On le dirait pas du dehors, mais vise-moi cette épaisseur...

Le verre avait en effet près de deux centimètres.

— Ça fera rebondir un pruneau de 45 droit dans la gueule du mec qui te l'a envoyé!

Ross fit ensuite jouer un ressort sur le tableau de bord: un petit volet s'ouvrit, découvrant un casier contenant deux Colts.

— Je les enlève, tu n'en auras pas besoin.

— Laisse-les; je les prends avec la bagnole, dit calmement Duffy.

Ross le regarda, plissa ses grosses lèvres et haussa les épaules.

— Tu trouveras des munitions sous le siège, dit-il en remettant les Colts en place. Quatre cents balles.

— Eh ben! mon colon, s'exclama Duffy.

— J'ai pas eu le temps de sortir tout ça, dit Ross en souriant. Ça fait déjà longtemps que c'est là.

— Parfait, parfait. Rien d'autre?

Ross descendit de la voiture.

— La grille du radiateur est à l'épreuve des balles, le moteur est protégé par une plaque de blindage et la vitre arrière peut se baisser si on veut faire le coup de feu. Les pneus sont remplis d'une solution spéciale qui bouche automatiquement le trou dès qu'un pruneau vient s'y fourrer. Elle est conditionnée pour la bagarre, cette bagnole.

Duffy repoussa son chapeau sur la nuque.

— Ouais, c'est juste ce qu'il me faut. Qu'est-ce que tu en veux, Ross?

Ross gratta son crâne chauve.

— Tu m'as rendu des services, dans le temps...

— Je t'en donne trente dollars par semaine.

Mais Ross hocha la tête :

— C'est trop, j'en prends vingt.

Duffy tira quarante dollars de son portefeuille et les tendit à Ross.

— Je la prends pour une quinzaine. Fais le plein, veux-tu?

— Elle est prête à rouler, dit Ross en enfouissant l'argent dans sa poche.

— A bientôt, p'tite tête, dit Duffy en grimant dans la Buick.

— Fais pas de conneries avec les « 75 », supplia Ross en passant sa grosse figure inquiète par la vitre. Ils sont pas déclarés, mais vas-y mollo quand même.

Duffy fit un signe d'assentiment, débraya et partit. Il se rendit d'abord à la banque où il toucha un chèque de mille dollars et demanda le montant de son compte : il lui restait trois mille dollars. Avec un sac sur lui et trois en banque, il se dit qu'il tiendrait le coup quelque temps.

Olga l'attendait au Stud Parlour, un petit bar tranquille à deux pas de la Cinquante-quatrième Rue Est. Elle sortit en courant dès qu'elle l'eut aperçu : Duffy lui ouvrit la portière, elle sauta sur le siège à côté de

lui. Duffy fut obligé de se pencher au-dessus d'elle pour claquer la portière.

— Ce qu'elle peut être dure! dit-elle.

— C'est de l'acier, expliqua Duffy avec le sourire, tout en embrayant. Ç'a été monté à Chicago et ils s'y connaissent, là-bas.

Olga demeura silencieuse un moment.

— Vous craignez des histoires? demanda-t-elle enfin.

— Ça va barder tôt ou tard dans une combine de ce genre, et j'aime mieux être paré.

La Buick dépassa un gros camion.

— Vous n'allez pas avoir peur, au moins?

Olga secoua la tête.

— Soyez tranquille, je tiens le coup, répondit-elle en portant une main finement gantée à son cou.

Duffy s'aperçut alors qu'elle portait une blouse à col montant.

— Vos amis sont épatants, reprit-elle, comme si elle venait d'y penser à l'instant.

Duffy fit un signe d'assentiment.

— Et moi je suis un beau salaud : j'ai raconté à Alice que je vous mettais dans le train qui vous emmenait chez vos parents...

— Vous ne pouviez pas leur dire la vérité, évidemment?

Duffy hocha la tête :

— Non. Eux ils sont deux et ils se foutent de la question pognon. Et pourquoi voulez-vous qu'ils s'en préoccupent? Ce sont les cloches dans notre genre, qui n'ont pas d'attaches, qui s'imaginent que l'argent, c'est tout.

— Vous n'êtes pas déçu au moins? hasarda Olga en lui lançant un coup d'œil rapide.

— Non, je ne suis pas déçu : j'ai commencé cette affaire et je la finirai. Si je ne m'en tire pas, tant pis

Si je m'en tire, je dépenserai tout mon pognon en m'imaginant que je m'amuse.

— Et moi? demanda Olga à voix basse.

Duffy posa la main sur son genou.

— Vous êtes chouette comme tout, mon petit. Vous aurez ce que vous voudrez.

Il arrêta la voiture devant l'immeuble où il habitait.

— Venez, et dites-moi si votre nouvelle demeure vous plaît, ajouta-t-il.

Ils montèrent l'escalier côte à côte. Il ouvrit la porte et fit entrer Olga dans l'appartement : leurs regards se croisèrent, mais Olga se détourna très vite et s'approcha de la fenêtre.

— Ça me plaît beaucoup, déclara-t-elle.

Duffy lança son chapeau sur une chaise et alla chercher une bouteille de rhum.

— Vous aimez le bacardi?

— Oui, mais c'est un peu tôt, non?

Duffy prit deux verres, les remplit et lui en mit un dans la main :

— A nous et au pognon!

Le bacardi leur laissa une chaleur agréable au ventre.

— Enlevez votre chapeau, mon loup, vous êtes chez vous.

— C'est la chambre à coucher? demanda Olga en désignant une porte.

— Oui, allez voir.

Duffy s'aperçut avec surprise que ses mains tremblaient. Il suivit la jeune femme du regard : ses longues jambes et ses hanches plates se mouvaient avec nonchalance, mais une sorte de magnétisme émanait de sa personne. Il gagna à son tour la chambre et vint se planter derrière elle pendant qu'elle se regardait dans la glace. Elle leva les yeux, scruta son visage et fit brusquement demi-tour.

Duffy la prit par les hanches et l'attira à lui :

— Vous êtes épatante, vous savez. Il n'y a pas vingt-quatre heures que je vous ai vue pour la première fois, mais il me semble que je vous connais depuis toujours. Vous n'êtes sûrement pas une petite fille et je ne suis sûrement pas le premier, mais ça m'est égal.

— Et encore, vous ne savez pas tout, dit-elle en lui prenant les mains.

Elles les tint quelques instants dans les siennes, puis le repoussa et alla s'asseoir sur le lit.

Duffy vint s'accouder au-dessus d'elle.

— Il faut qu'on se mette ensemble, nous deux. Parlez-moi de vous.

Olga tourna la tête et le regarda en face.

— Vous croyez vraiment que c'est sage?

Duffy hocha la tête.

— Je veux tout savoir.

— Bon, eh bien! je suis née dans une petite ville du Montana, commença Olga d'une voix neutre et monocorde. Vivre là-bas, c'est vivre dans une morgue : il ne s'y passe jamais rien. Le soleil se lève le matin, la poussière s'amoncelle sur les routes toujours sèches, les charrettes vont et viennent, bref, il n'arrive jamais rien. Alors je lisais des magazines pleins d'histoires sur la vie des stars d'Hollywood. Des millions de filles font la même chose... Je me disais que si j'allais à Hollywood, j'aurais sûrement ma chance. Je rêvais Hollywood, je vivais Hollywood, je devais même dormir Hollywood. Et un beau jour, j'ai risqué le coup : j'ai attendu que mon père soit parti aux champs, j'ai pris tout ce qu'il avait comme argent — pas grand-chose, d'ailleurs — et j'ai mis les voiles. Naturellement, je ne suis jamais arrivée à Hollywood : j'étais à sec à Oakland. J'ai réussi à me placer comme entraîneuse dans un dancing.

Duffy vint s'asseoir sur le lit, tout près d'elle.

— Il fallait être gentille avec les hommes, continuait-elle. Je devais leur parler, les amadouer, tout ça pour qu'ils boivent. Je touchais une commission sur les additions, mais tout ça n'a pas duré. Un soir le patron est venu me voir et une fois qu'il m'est passé dessus, je n'avais plus rien à défendre. Et vous connaissez la chanson : quand on est sur la pente...

— Ça remonte à quand?

— A huit ans à peu près. J'avais dix-sept ans, à l'époque. J'ai rencontré un type du nom de Vernor : ce qu'il a pu me faire marcher! Il m'a complètement embobinée! Il m'a expliqué la façon de me faire du fric si vite que j'en aurais le tournis — rien qu'en montant trois ou quatre fois par nuit. J'aurais tout ce que je voulais : de belles robes, des autos, des bijoux et tout le reste. Je m'y suis laissé prendre. Quelle importance, du moment que je pouvais mettre assez de pognon de côté pour me retirer des affaires un an plus tard?

« Il m'a fait entrer dans une maison à Watsonville une ville au nord de la Californie. Une fois là, je me suis rendu compte à quel point j'avais été jobarde : il n'y avait tout simplement pas moyen de m'en sortir. On ne m'a jamais donné d'argent, on m'a enlevé tous mes vêtements, on me menaçait de la police, bref, j'étais possédée.

— La belle vie, quoi! grogna Duffy.

Olga se tut quelque temps, puis reprit :

— Durant trois ans, je n'ai pas vu un seul Blanc. Des Philippins, des Indiens, des Chinetoques, mais pas un Blanc.

Duffy s'agita : ça ne lui plaisait guère.

— Au moment où je perdais tout espoir, voilà Cattley qui s'amène. Vous vous rendez compte : un type entre dans ma chambre et au lieu d'un de ces ouistitis déchaînés que je m'attendais à voir, je me trouve devant

Cattley... Il a tout de suite eu le béguin pour moi et je me suis attachée à lui. Il s'est dit que je pouvais lui être utile et il m'a sortie de cette boîte pour m'installer dans la petite maison que vous connaissez.

— Mais en quoi pouviez-vous être utile à un type comme Cattley? demanda Duffy.

Le visage d'Olga s'altéra :

— En somme, je vide mon sac?

— Bien sûr, dit Duffy en s'appuyant sur son coude, et c'est pas très joli.

Olga haussa les épaules avec lassitude et reprit :

— Pour ça non. Cattley avait besoin d'une femme pour ses affaires : je recevais chez moi les andouilles avec qui il traitait, je lui obtenais des introductions dans le beau monde. C'est grâce à moi qu'il a pu se faire autant d'oseille. D'ailleurs il était régulier avec moi, il m'en donnait beaucoup.

Elle soupira et se tordit les mains.

— Et maintenant il est mort, le pauvre imbécile.

La sonnerie du téléphone retentit dans la pièce à côté, mais Duffy ne broncha pas.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Olga. Tu ne vas pas répondre?

— Laisse... dit-il, sans la quitter des yeux.

La sonnerie s'arrêta.

Olga resta immobile quelques secondes, puis murmura :

— Oui... oui... oui..,

Duffy tendit les bras et l'attira violemment contre lui :

— Je suis fou de toi, dit-il, en écrasant ses lèvres contre sa gorge.

Le téléphone recommença de sonner. Il sonna longtemps, puis s'arrêta. Une mouche voletait d'une pièce à l'autre en se cognant aux fenêtres avec un petit bruit mat.

Affalé sur le lit, les yeux mi-clos, Duffy avait l'impression que ses muscles se liquéfiaient. Olga s'était endormie. Duffy la regarda : il avait perdu toute notion du temps et était heureux de la contempler. Elle avait un beau corps, une chair blanche et ferme; décidément c'était une belle fille.

Duffy tendit la main et lui effleura légèrement les cheveux. Olga tressaillit, ouvrit les yeux et le regarda.

— Je t'ai dans la peau, lui dit-il, et tu me tiens bien. La jeune femme posa la main sur son bras.

— Je veux partir avec toi, je veux quitter tout ça. Tu ne me laisseras pas tomber, maintenant?

Elle dit « maintenant » d'une voix pressante.

Duffy hocha la tête :

— Tout ira bien, tu verras.

Le téléphone recommença à sonner avec insistance. Olga se dressa sur son séant, parcourue d'un frisson.

— Non, n'y va pas. Laisse-le sonner.

Duffy hésita, puis se leva. Il la regarda un instant, sourit et gagna la pièce voisine. Il prit le récepteur.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il sèchement.

— Gleason à l'appareil, lui dit une voix vibrante et dure à l'autre bout du fil.

Les yeux et la bouche de Duffy se durcirent, il attrapa une chaise et s'assit :

— Bon, mais je ne t'attendais pas si tôt.

— Ça fait un moment que j'essaye de te joindre.

Duffy décela une pointe de nervosité dans la voix de Gleason.

— Eh bien! c'est fait.

— Je t'achète le machin pour quinze sacs, dit Gleason avec précipitation.

Duffy sourit dans le téléphone.

— Je dois devenir sourd : j'ai cru entendre : quinze sacs...

Gleason se tut un instant et reprit :

— Je ne peux pas monter au-dessus.

— Qu'est-ce qui m'a foutu une cloche pareille? Tu crèves pourtant d'envie de le récupérer, ton carnet! Moi, j'en obtiendrais autant de la police, si je lui proposais cette liste!

— Ecoute-moi, cria l'autre.

Duffy l'imaginait, cramponné à son récepteur. « Je peux pas réunir une somme plus importante. Je vais te faire une offre régulière : quinze sacs plus cinq pour cent sur mon chiffre d'affaires.

— Dis donc, t'es tombé sur la tête? demanda Duffy en se poussant sur sa chaise. Tu me prends pour un cave? Qu'est-ce que tu veux qu'un macchab, il foute de tes cinq pour cent! Je n'ai pas confiance en toi, Gleason. Si je te donnais cette liste, tu n'aurais rien de plus pressé que de me supprimer. Non, tu paies comptant ou tu te mets la ceinture.

— Espèce de fumier... dit Gleason.

— Pas de baratin! Tu vois pas clair dans le jeu : il y a un autre acheteur sur le marché. Tu vas lâcher le paquet ou c'est l'autre client qu'aura le carnet.

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil. Duffy alluma calmement une cigarette : il n'était pas pressé. Gleason dit enfin :

— Alors c'est comme ça?

— Tu l'as dit. Je tiens le bon bout. Et j'ai tout le temps pour voir venir, alors tu ferais mieux de renverser la vapeur.

— Tu vas avoir des emmerdements, je t'avertis, répondit Gleason d'une voix soudain très calme. (Toute excitation semblait l'avoir quitté.) Si j'étais toi, Duffy, je serais correct... sinon...

— Tu me fais pas peur, espèce d'enfoiré. J'suis le plus fort. Je veux bien fixer la mise à prix à quinze sacs, mais je te préviens que les enchères vont monter jusqu'au plafond.

Duffy reposa le récepteur du téléphone, et s'appuya au dossier de sa chaise.

Olga sortit de la chambre à coucher. Elle était toujours nue.

— T'es sûr de bien manœuvrer?

Duffy s'approcha d'elle et lui mit les mains autour de la taille :

— C'est le seul moyen de réussir. Ça prendra du temps, mais on tirera le maximum de fric.

Olga leva son visage vers lui.

— On ne peut vraiment pas avoir confiance en lui?

— Non, dit Duffy en secouant la tête. Evidemment, ça ne va pas être facile de leur soutirer le paquet, mais tu verras, on les aura!

Olga se serra contre lui.

— Je me foutais de tout, dans le temps, mais plus maintenant. Je ne veux pas qu'il t'arrive un coup dur!

Duffy la reconduisit à la chambre à coucher.

— Mets-toi quelque chose sur le dos, je ne peux pas réfléchir quand t'es comme ça.

Olga ouvrit la petite valise qu'elle avait apportée et en tira un peignoir qu'il l'aida à enfiler. Puis ils retournèrent au salon. Olga alluma une cigarette, aspira une bouffée de fumée et l'avala.

— Tu mijotes quelque chose. Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle.

Duffy tira le petit carnet de sa poche intérieure et le posa sur la table. Puis il en tira un second, identique au premier. Olga les examina attentivement et souffla la fumée par le nez.

— Tu vas les faire tourner en bourrique?

— Tu l'as dit, fit Duffy en s'asseyant sur une chaise. Je vais te montrer comment on fait du fric.

Il sortit un stylo, et se mit à copier sur le second carnet la liste des noms. Olga s'assit sur le bord de la table pour le regarder faire.

— T'es sûr de te faire des ennemis avec ça, dit-elle enfin. Duffy ne leva pas les yeux. Il continua d'écrire, en murmurant :

— On ne sera plus là pour le savoir...

Son travail fini il rouvrit le carnet à la première page et étudia les chiffres :

— A quoi correspondent les numéros en face des noms? Regarde : Max Hughson, 5. Johnny Alvis, 7. Trudie Irvine, 4.

Olga se pencha par-dessus son épaule.

— C'est le montant des paiements. Hughson lui donnait cinq mille dollars par mois pour sa coco et sa discrétion, expliqua-t-elle.

— C'est une somme. Mais qu'est-ce que t'entends par « discrétion »?

Olga balança ses longues jambes :

— C'est ça, la méthode de Gleason : ces clients-là ne sont pas vraiment drogués. C'est juste des amateurs. Gleason leur fournissait la neige, puis un beau jour, il leur faisait croire que quelqu'un avait eu vent de la chose et que pour étouffer le scandale il lui faudrait telle somme. Alors, en serrant un peu la vis, en leur flanquant une trouille noire et en leur démontrant qu'il pouvait leur éviter tous les ennuis, il obtenait facilement une pension régulière.

Duffy fit quelques additions, puis releva la tête :

— Ce petit carnet vaut une somme rondelette qui peut varier entre cinq cents sacs et le million. A condition, évidemment, que tout le monde paie.

Olga fit un signe d'assentiment.

— Quand je travaillais avec Cattley et qu'il s'occupait de l'exploitation lui-même, tout le monde payait.

— C'est facile de se faire du pognon, si on sait s'y prendre, ricana Duffy en se levant. Et maintenant, on va aller cuisiner Morgan.

Olga se laissa glisser au bas de la table.

— Qu'est-ce que tu comptes faire avec les carnets? demanda-t-elle.

— T'en prendras un et moi l'autre, répondit Duffy en lui tendant un des carnets. Mais ne le perds pas.

Olga garda le carnet un instant dans sa main, le regard plongé dans celui de Duffy, puis elle sourit et le lui rendit.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— J'espérais que tu me le donnerais. Je voulais voir si tu avais confiance en moi. Mais ce serait trop idiot de se le faire piquer. Reprends-le.

— Eh bien! Tu m'en diras tant, s'exclama-t-il.

Mais elle avait l'air si content qu'il reprit le carnet et le mit avec l'autre dans sa poche.

— Tu ne vas pas aller seul chez Morgan, reprit-elle. J'y vais avec toi.

— D'accord, dit Duffy après avoir réfléchi un instant. Mais tu n'entreras pas. D'abord il faut s'arrêter à la banque pour y déposer les carnets.

Olga courut à la chambre pour s'habiller et Duffy lui cria :

— Je vais passer un coup de fil à la *Tribune* pour savoir où habite Morgan : ils ont sûrement son adresse.

Pendant qu'il téléphonait, il entendait Olga s'affairer dans le cabinet de toilette. Il obtint l'adresse de Morgan par un des reporters, puis entra à son tour dans la salle de bains. Olga prenait une douche froide, la tête levée, présentant son visage au picotement de l'eau : ses yeux étaient fermés et elle soulevait ses seins dans le creux de ses mains.

Duffy se pencha et tourna le robinet à fond : l'eau froide la fouetta sauvagement et elle se retira précipitamment, le souffle coupé. Duffy saisit une serviette et la jeta sur ses épaules.

— Grouille-toi, dit-il. On n'a pas de temps à perdre.

Olga se tamponna le visage avec la serviette et sortit de la baignoire :

— Pourquoi t'en fais pas autant? demanda-t-elle. C'est épatant!

Mais Duffy secoua la tête :

— Une autre fois. Pour le moment je suis sur le sentier de la guerre et du fric.

La jeune femme arracha le bonnet de caoutchouc qui lui protégeait les cheveux et le lui lança à la figure. Duffy fut tout éclaboussé : il fit mine de lui envoyer une gifle, puis se ravisa et l'attira brusquement à lui. Ils s'embrassèrent.

« On se conduit comme des gosses », songeait Duffy.

Olga leva les yeux vers lui :

— Tu seras toujours gentil avec moi?

Duffy lui prit brusquement les bras et la serra jusqu'à lui faire mal!

— Partons. On a du boulot.

Il la planta là; elle resta immobile, la serviette autour des hanches, le regard étonné.

CHAPITRE X

Duffy rangea la Buick le long du trottoir et gravit les marches basses du perron. La maison de Morgan l'impressionnait. Certes, il s'était attendu à trouver une belle résidence, mais celle-ci était vraiment somptueuse.

La porte d'entrée était un grand machin de fer forgé et de glace, et le cordon de sonnette était accroché si haut qu'il fallait tendre le bras et le tirer comme la chaîne d'une chasse d'eau.

— Mince de baraque! cria Duffy à Olga, restée dans la voiture.

D'un geste délibéré il tira violemment sur le cordon. Ce fut Clive qui ouvrit la porte.

— Va dire à ta lopaille que je veux le voir, ordonna Duffy.

Clive leva les bras au ciel et fit un pas en arrière.

— Tire-toi! cria-t-il d'une voix pointue.

Duffy poussa la porte, mais resta sur le seuil.

— Grouille-toi, ou je t'assomme, dit-il d'un ton calme.

Clive glissait déjà une main sous son veston, mais Duffy, plus rapide, s'avança et lui administra une gifle.

Le « Petit », debout au sommet de l'escalier, prononça :

— Laisse-le tranquille, il fera pas d'histoires.

Clive baissa le bras et recula vers le fond du vestibule, tandis qu'une plainte aiguë s'échappait de ses lèvres.

— Tu ne veux pas siffler ton corniaud? demanda Duffy.

Le « Petit » descendit l'escalier. Il portait son chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles; Duffy ne pouvait pas l'imaginer sans couvre-chef.

— Où est Morgan? lui demanda-t-il.

Le « Petit » restait à distance respectueuse de Duffy.

— T'as fait peur à Clive, dit-il en souriant.

— Ça va. Je veux voir Morgan.

Le « Petit » se tourna vers Clive.

— T'as entendu? Paraît qu'il veut voir Morgan!

Duffy saisit le « Petit » par le revers de son veston. Ses yeux étaient devenus durs comme du granit.

— Assez de baratin, t'as compris?

Le « Petit » enfonça un revolver dans les côtes de Duffy.

— Fais pas le méchant, lui dit-il.

Duffy lâcha prise et fit un pas en arrière.

— Rentre ta mécanique et sois un peu raisonnable.

— Va avertir Morgan, dit le « Petit » à Clive.

Duffy resta immobile et regarda le « Petit » d'un air songeur.

— Tu vas pas t'énerver des fois? lui demanda celui-ci, plein d'espoir.

Mais Duffy secoua la tête.

— Cette chochette a voulu jouer du pétard; à ta place, j'y mettrais bon ordre.

Le « Petit » éclata de rire.

— Je suis sûr qu'il te plairait, Clive, si tu le connaissais mieux.

Duffy, toujours immobile lui demanda d'une voix calme :

— Et si tu rangeais ton rigolo, toi? C'est pas le moment de déclencher des feux d'artifice.

Le « Petit » rangea aussitôt son revolver dans l'étui qu'il portait sous son aisselle.

— Faut pas m'en vouloir, il m'arrive d'être nerveux, fit-il avec un grand geste d'excuse.

Une porte s'ouvrit au fond du vestibule et Morgan fit son apparition.

— Venez par ici! cria-t-il à Duffy.

Celui-ci traversa lentement le vestibule et pénétra dans le bureau. Morgan l'attendait près de la porte. A l'autre bout de la pièce, Joe, le dos appuyé au mur, se curait les dents avec un bout de bois. Duffy fit un signe de tête à Morgan.

— Ma parole, s'exclama Joe, voilà notre joli cœur! D'un geste de la main, Morgan le fit taire.

— Alors, monsieur Duffy, vous vous décidez enfin à m'apporter les photos?

— Faites donc sortir vos tueurs, dit Duffy. J'ai à vous parler!

— Je pourrais le caresser un peu? proposa Joe. Il adore ça et qu'est-ce qu'il encaisse!

— Va m'attendre dehors, répondit Morgan.

Joe haussa les épaules et s'en alla vers la porte, mais il s'arrêta devant Duffy et approcha sa figure plate de la sienne.

— Tâche d'être sage, hein? ricana-t-il.

Duffy ne broncha pas.

— T'as mauvaise haleine, dit-il.

Joe sortit et ferma la porte. Duffy alla s'asseoir dans un profond fauteuil, sans ôter son chapeau. Morgan s'appuya à la cheminée et attendit.

— On a pas mal de choses à se dire, tous les deux, déclara Duffy.

Morgan tira de sa poche un étui à cigares, choisit un havane long et mince, en coupa l'extrémité d'un coup

de dent et cracha le bout dans l'âtre vide. Puis il remit l'étui dans sa poche.

— Moi aussi je fume, dit Duffy.

Morgan le dévisagea : son regard, à demi caché derrière ses lourdes paupières, était hostile.

— Pas mes cigares, en tout cas. Vous êtes ici pour vous expliquer.

Duffy haussa les épaules et alluma une de ses propres cigarettes.

— Si c'est comme ça...

Le visage de Morgan disparut derrière un écran de fumée.

— Vous avez encore cinq cents dollars qui m'appartiennent.

— C'est exact, répondit Duffy.

Il tira son portefeuille, compta cinq billets de cent dollars et les jeta sur la table :

— Je les avais mis de côté pour vous les rendre.

Le visage de Morgan demeura impénétrable. Son regard se posa sur les cinq coupures, puis il mit ses mains derrière le dos et se haussa légèrement sur ses orteils.

— C'est pour le moins inattendu, déclara-t-il. Je croyais que vous alliez me raconter des bobards.

— C'est du fric pas propre : vous offrirez un petit cadeau à la tapette de service.

Morgan se raidit.

— Faites attention à ce que vous dites, fit-il d'une voix épaisse.

— Assez de salades, passons aux choses sérieuses. Ça fait un moment que je veux vous parler. Depuis le coup monté des photos, je n'ai eu que des ennuis et ça a l'air de devoir continuer. Mais il se trouve que je commence à y prendre goût, d'autant plus que je vois pas mal de fric au bout. Si vous êtes régulier avec moi, je vous passe un tuyau qui vous laissera

comme deux ronds de flan. Mais avant tout, il faut mettre les choses au clair : vous vouliez coincer Edwin English en vous servant de sa fille, c'est bien ça ?

Morgan toisa Duffy pendant quelques minutes, d'un regard vide de toute expression.

— Peut-être. Et puis après ?

— Si je vous avais remis les photos de Cattley et de la fille, vous aviez English dans la poche. Vous l'auriez définitivement neutralisé et obligé d'abandonner sa campagne contre vous...

En silence, Morgan se laissa tomber dans un fauteuil.

— Vous connaissez Murray Gleason ? lui demanda Duffy.

Un éclair de surprise passa sur le visage de Morgan.

— Oui, je le connais.

— Et que savez-vous de lui ?

— Où voulez-vous en venir ? demanda Morgan, brusquement impatient.

— Je vais vous le dire. Gleason est à la tête d'un formidable trafic de drogue et recrute sa clientèle parmi les personnalités de la haute société. Il les a si bien en main, qu'ils n'osent pas piper. Savez-vous qu'il leur soutire une petite rente de près d'un million ?

Morgan secoua la tête et retroussa ses lèvres épaisses.

— C'est pas vrai, dit-il. Ce n'est qu'un vulgaire margoulin — il l'était, du moins, la dernière fois que je l'ai vu.

— Oh ! mais vous retardez, répliqua Duffy en riant. Gleason est devenu un caïd, seulement il est assez ficelle pour ne pas le gueuler sur les toits. Il ne veut pas courir le risque de se faire scier par un quelconque politicien.

Il y eut un silence, puis Morgan déclara :

— Il ne m'intéresse pas, ce Gleason.

— Bien sûr, dit Duffy en secouant la tête. Mais si

vous aviez le moyen de lui soulever son petit racket, ça ne vous déplairait pas, hein?

— Quand je voudrai lui prendre son racket, je le prendrai, fit l'autre en déposant un long cylindre de cendre dans le cendrier.

Duffy s'appuya au dossier de son fauteuil et fit mine d'examiner le plafond.

— Gleason avait une liste de ses clients, avec, en regard, les sommes qu'il leur soutirait.

Morgan le regarda d'un œil fixe :

— Vous dites « avait »?

Duffy ne quittait pas le plafond des yeux.

— C'est bien ce que j'ai dit. C'est moi qui l'ai maintenant.

Morgan demeura songeur, puis remarqua :

— Je vois...

— En ce moment, la liste est mise en vente.

Morgan s'efforça de prendre un air parfaitement indifférent qui divertit beaucoup Duffy.

— Evidemment, dit-il, elle pourrait être utile.

— Vous n'y êtes pas, reprit Duffy en détachant les syllabes comme s'il parlait à un enfant. La fille English est dans le coup avec Gleason : c'est une cinglée, mûre pour le cabanon. A eux deux, ils font marcher les affaires et en tirent un fric fou. Si vous aviez cette liste, vous pourriez à la fois démolir leur racket, neutraliser le père English et encaisser le pognon de trois cents gros bonnets, trop heureux de ne pas être mêlés au scandale.

Morgan mâchonnait son cigare :

— Présentée comme ça, l'affaire paraît intéressante.

— Elle l'est. C'est bien pour ça que je vous l'offre.

— Pourquoi vous adressez-vous à moi?

— Parce que vous avez le pognon.

— Combien?

— Cinquante sacs, dit Duffy. Et quand je dis cin-

quante je ne veux pas dire trente ou quarante. Cinquante sacs, dernier prix.

Morgan haussa légèrement les épaules.

— Allons donc, vous ne trouverez jamais preneur à ce prix-là.

— C'est bon, dit Duffy en se levant. Vos concurrents ne demanderont pas mieux que de payer. J'ai pas à me casser la tête.

— Un instant : pas si vite, dit Morgan, l'air rusé. Vous venez de me refiler quelques tuyaux de première, je le reconnais volontiers. Mais vous n'espérez quand même pas palper une somme pareille? Vous avez sans doute oublié que j'ai ici trois petits gars qui se rongent les poings en attendant un job. Je n'ai pas l'intention de payer une fortune pour un truc comme ça. Savez-vous ce que j'aurais fait si j'avais cette liste entre les mains?

— Quoi donc?

Morgan sourit. Son regard était cruel comme celui d'un loup.

— La même chose que vous : j'aurais recopié la liste et je l'aurais vendue aux deux clients à la fois.

Le visage de Duffy demeura impénétrable.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée, admit-il.

Mais Morgan secoua la tête.

— L'idée était excellente, mais elle ne l'est plus maintenant. Quand vous aurez vendu la liste à Gleason, je la lui prendrai.

— Vous ne doutez de rien, à ce que je vois, remarqua Duffy, un sourire sardonique aux lèvres.

Morgan haussa de nouveau ses puissantes épaules :

— Je vous dirai même ceci : quand Gleason aura craché, je vous enverrai Joe et il me ramènera les cinquante sacs. Je crois que je me suis bien fait comprendre?

Duffy s'avança vers la porte.

— J'ai idée qu'on ne s'entendra plus très bien dans l'avenir, dit-il en affectant un air triste. Vous m'en voyez désolé.

— Il y a de quoi! fit Morgan, d'une voix très douce. Duffy ouvrit la porte et se cogna à Joe.

— On n'a plus rien à se dire? demanda-t-il à Morgan par-dessus son épaule.

Celui-ci hocha d'abord la tête, puis changea d'idée et prononça :

— Attendez.

Duffy se retourna à moitié, gardant un œil sur Joe :

— Oui?

Morgan ramassa les cinq billets posés sur la table :

— Si vous repreniez ceci et que vous me donniez cette liste?

— Pourquoi faire? demanda Duffy surpris.

— T'es pas de force. T'es qu'un petit dégonflé, éclata Morgan. Qu'est-ce que tu peux faire contre une équipe comme la mienne? Tu t'es pas regardé, ma parole, petit morveux! Où tu trouveras le pèse pour t'acheter des complices? Je ne vois personne qui voudra gratter pour un tireur de portraits en chômage: t'es sonné de venir me déranger avec une offre pareille! Allons, file-moi cette liste, et empoche ces cinq cents dollars: tu ne vaux pas plus et tu t'éviteras bien des emmerdements.

L'expression de Duffy n'avait pas changé, mais son regard était glacé.

— T'as dit « dégonflé », c'est bien ça?

Morgan haussa les épaules.

— J'ai déjà perdu assez de temps. Fous-moi le camp, je ferai le boulot moi-même.

Il mit les cinq coupures dans sa poche, puis leva brusquement la tête :

— Je veux cette liste ce soir, dit-il posément. N'es-

saye pas de te défilier. Tu me remettras la liste ou je lâche Joe sur toi.

Duffy lui fit un signe de tête, passa avec circonspection devant Joe qui lui sourit et sortit de la maison. Olga le vit venir et soupira :

— Alors, ça n'a pas gazé?

Duffy mit le moteur en marche et parcourut la longueur de plusieurs blocks en silence. Puis il se mit à jurer tout bas, sans remuer les lèvres. Olga entoura son genou de ses mains, les yeux fixés droit devant elle. Duffy vira dans la Septième Avenue, traversa la place Longacre et s'engagea dans Central Park. Arrivé au lac, il stoppa et coupa le contact.

— Te mets pas en colère, dit Olga.

Pendant quelques secondes, Duffy demeura silencieux, puis il ôta son chapeau, le lança à l'arrière de la voiture et déclara :

— Ces vaches m'ont fait tourner en bourrique.

Un petit sourire amer se dessina sur ses lèvres : Olga l'aimait mieux ainsi.

— Dis-moi tout, demanda-t-elle.

Duffy se tourna vers Olga et prit ses mains gantées dans les siennes.

— Ça va barder. Tu ferais mieux de te tirer avant l'ouverture des hostilités.

Les yeux d'Olga se rétrécirent.

— Fais pas de mélodrame et dis-moi ce qui se passe.

— Morgan veut la liste. Je dois la lui remettre ce soir, sinon...

— Il est pas question de fric?

— Pas question, répondit Duffy en hochant la tête.

Olga se tut un instant.

— Et ensuite? demanda-t-elle.

— Morgan a une haute idée de lui-même : il se prend pour le grand caïd. Il m'a fait comprendre qu'il

ne fallait pas compter sur la galette et il a ajouté quelques compliments de son cru.

Olga dégagea ses mains et commença à retirer ses gants.

— Je m'y attendais. Pas toi? Tu y tiens tant que ça à cette galette?

— Qu'est-ce que tu entends par « tant que ça »? demanda Duffy.

— Des truands de haut vol comme Morgan ne peuvent pas te prendre au sérieux. Faut avoir une réputation de terreur pour appuyer une offre comme celle-là.

— Nom de Dieu! s'écria Duffy. Qu'est-ce que je vais faire?

Olga se pencha, fit jouer le ressort sur le tableau de bord et tira un des Colts.

— Ça ne sera jamais qu'une crapule de moins, dit-elle. Descends-le, sans ça, c'est lui qui te descendra.

Duffy regarda le revolver avec dégoût et secoua la tête.

— Non. Je n'irais pas jusque-là...

Olga demeura quelque temps immobile, puis elle articula d'une voix très calme :

— Il a raison. T'es un mou et un lâche.

Duffy lui arracha le revolver et le remit dans son casier.

— Un meurtre est toujours trop cher payé, dit-il en examinant le pli de son pantalon. Si on fait équipe, tous les deux, faut d'abord qu'on se mette d'accord.

Olga posa la main sur son bras.

— Je suis une garce.

— Mais non, dit-il, t'es une fille épatante.

— Te laisse pas abattre. Prends les devants...

— On va essayer d'avoir Gleason au bluff. Si on réussit à lui soutirer du fric, on ira faire un tour sur la côte. Ça te plairait? Un joli coin avec plein de

soleil et de sable jaune, un ciel tout bleu, et rien que nous deux?

— Ça serait épatant, soupira-t-elle en s'adossant au coussin.

— En tout cas, ce serait mieux que d'avoir les flics sur le dos et de recevoir un pruneau dans ton joli derrière. Allons, mon chou, on va relancer Gleason.

Duffy remit la voiture en marche, quitta le Central Park et prit la Deuxième Avenue.

— Longe la rivière, lui dit Olga, c'est joli par là.

Il prit la première rue à gauche, passa devant l'hôpital Bellevue et continua jusqu'au pont Williamsburg. Arrivé là, il vira à angle droit et se dirigea vers le quartier est de la ville.

Ils s'arrêtèrent devant l'immeuble juste comme le soleil disparaissait derrière les toits des maisons en projetant des ombres maigres et gigantesques. Duffy rangea la Buick au bord du trottoir et gravit l'escalier suivi d'Olga.

— Ça fait un moment que je n'ai pas bu le coup, lui dit-il.

— Et si tu te mettais sur ton trente et un et que tu me sortais ce soir? suggéra-t-elle à brûle-pourpoint.

Duffy pressa la main contre le dos d'Olga pour l'aider à monter :

— Cet escalier est impossible!... T'en fais pas, on ira faire la bombe, mais je veux parler à Gleason d'abord.

Duffy ouvrit la porte de son appartement. Tous deux demeurèrent figés sur le seuil.

— Ça alors! s'exclama Duffy.

La pièce était sens dessus dessous : meubles renversés, tiroirs empilés les uns sur les autres, leur contenu éparpillé sur le tapis. Les fauteuils rembourrés avaient été éventrés et la laine traînait en tas sur le plancher, les tableaux décrochés des murs avaient été jetés face

contre terre, le cadre arraché. On aurait dit qu'un ouragan s'était abattu sur la pièce.

— C'est Gleason qui cherche à économiser du pognon, dit enfin Duffy d'une voix douce.

Olga fit le tour de la pièce en enjambant les débris.

— T'as été rudement bien inspiré de déposer les carnets à la banque.

Duffy acquiesça d'un signe de tête, le visage soudain froid et dur :

— Il ne l'emportera pas au paradis, cet enfant de salaud.

— T'as le temps de lui régler son compte. En attendant tu ferais mieux de t'installer chez moi.

— Après tout, ce n'est pas grave, répondit-il en regardant autour de lui. On fout le camp demain, alors qu'est-ce que ça peut faire?

Il passa dans la chambre à coucher et fit la grimace. Comme le salon, la pièce avait été fouillée de fond en comble, mais le désordre y était plus grand encore, car le matelas et les oreillers avaient été éventrés.

Olga passa le nez dans l'entrebâillement de la porte.

— Il ne reste plus rien du lit de nos amours.

— Ça, je m'en fous. Mais ils ont sifflé mon whisky!

Il plongea sous le lit et tira deux vieilles valises culottées et couvertes de plumes :

— Alors, qu'est-ce que t'attends? dit-il à Olga en désignant les valises. Travaille un peu pour changer...

La sonnerie du téléphone retentit au même moment et Duffy alla répondre, laissant la jeune femme trier ses chemises et le reste de ses affaires éparpillées sur le plancher.

C'était Sam.

— Allô! Sam! s'exclama Duffy. Je suis content que tu m'appelles.

— Dis-moi, espèce de cave, fit Sam d'une voix exci-

tée, viens pas me raconter que t'as laissé un morceau pareil retourner chez sa mère?

— Elle est dans la pièce à côté, répondit Duffy à voix basse.

Sam émit un grognement :

— Cette poupée va t'amener des emmerdements. Ecoute-moi, Bill, pour l'amour du Ciel, laisse tomber! J'ai entendu dire que le *Post* allait t'offrir un job — c'est pas loin de chez toi et ils ont un matériel au poil.

— Merci, mon pote, mais je suis sur le point de décrocher le paquet. S'agit plus de menue monnaie — c'est la grosse galette. Demain je fous le camp : je vais sur la côte et je ne reviendrai que quand j'aurai tout dépensé. Olga et moi, on s'entend drôlement bien.

— Alice me tuera si je ne te ramène pas ce soir. Elle m'a dit de te traîner par les cheveux, si c'est nécessaire.

— Si c'est comme ça qu'elle parle, tu ferais bien de la plaquer, dit Duffy en riant. Non, je veux aller jusqu'au bout. Quand on sera pleins aux as, vous viendrez nous rejoindre...

— C'est une combine propre au moins? demanda Sam inquiet.

— La très grosse galette, c'est jamais propre. Te casse pas la tête pour moi, je sais me défendre.

— Qu'est-ce qu'elle va me passer ce soir, Alice!...

— Explique-lui qu'il y a Olga : dis-lui que c'est une fille épatante. Elle comprendra pourquoi je ne viens pas.

— Elle est vraiment comme tu dis? demanda Sam intéressé.

— Comment?

— Epatante?

— Ah! mon petit pote, je ne te dis que ça... Elle est formidable... (Il s'interrompt, car Olga venait d'ap-

paraître sur le seuil.) Eh bien! mon vieux Sam, je te verrai un de ces jours. Soyez sages!...

Et Duffy raccrocha.

Olga lui souriait.

— J'ai entendu... Je suis heureuse!

— T'as emballé mes affaires?

— J'ai fini à l'instant: il y a un de ces fourbis...

— Laisse tomber, on ne revient plus ici, n'importe comment, dit-il en enlaçant la jeune femme. Je t'aime beaucoup tu sais...

Olga attira le visage de Duffy près du sien et murmura tout bas :

— Je t'ai rendu heureux?

— Ouais...

Elle appuya ses lèvres sensuelles sur son cou et le mordilla :

— C'était plus beau qu'avec les autres?

Duffy la serra contre lui :

— Oui, dit-il.

Longtemps, ils restèrent ainsi enlacés : Duffy aimait le contact de ses cheveux contre sa joue. Enfin il repoussa doucement Olga et la regarda.

— C'était peut-être une folie de se mettre à dos une

Longtemps, ils restèrent ainsi enlacés : Duffy aimait bande comme celle de Morgan? On me propose du boulot, à prendre tout de suite, nous serions peignards...

— On fait cracher Gleason et on se tire, répondit Olga.

Duffy traversa la pièce, ferma ses valises, boucla les courroies :

— Eh oui! tout le monde ne peut pas être comme Alice!...

Olga prit un air étonné :

Duffy sourit à Olga, mais sa pensée était ailleurs.

— Oh! rien, c'est une empotée : l'argent ne l'intéresse pas. Avec elle, on vit d'amour et d'eau fraîche.

— C'est une race de filles qui se perd, répondit Olga en haussant les épaules avec un léger mépris, mais il existe encore quelques spécimens.

Une valise dans chaque main, Duffy contemplait pour la dernière fois son appartement. Il demeura si longtemps immobile qu'Olga finit par le tirer par le bras.

— Allons, petite tête, on se taille.

— C'est bon, dit-il en se dirigeant vers la porte. (Mais il s'arrêta de nouveau.) C'est que je ne la verrai plus jamais, cette taule!

Olga franchit vivement le seuil et commença à descendre l'escalier.

— Et puis après?

Duffy la suivit des yeux, posa des valises à terre, ferma la porte, reprit sa valise et rejoignit la jeune femme.

CHAPITRE XI

A peine arrivé chez Olga, Duffy composa le numéro d'Annabel. Pendant qu'il attendait sa communication. Olga monta faire ses valises. Il l'entendait marcher dans la chambre à coucher du premier, chantonnant un petit air d'une voix un peu rauque, mais pleine de rythme. Il y eut un déclic dans l'appareil.

— Allô? dit Duffy.

La voix essoufflée d'Annabel lui parvint.

— Qui est-ce?

— C'est ton copain Duffy.

— Toi, tu vas avoir un coup dur avant longtemps, lui dit-elle d'une voix rageuse, et moi je me marrerai bien quand tu te casseras la gueule.

— J'ai pas le temps de discuter avec toi, paillasson. Passe-moi Gleason.

— Des mecs comme toi, on les fourre dans un bain plein d'essence et on y fiche une allumette, fit-elle, soudain calmée.

Gleason dut sans doute lui arracher l'appareil, car Duffy l'entendit prononcer : « Ta gueule! »

— Gleason? demanda Duffy.

— Oui. Alors, t'es disposé à jouer franco?

— Evidemment, je suis disposé à vendre. Les enchères n'étaient pas très animées : on m'a offert quarante

sacs, pas un sou de plus. Pour cinquante, le carnet est à toi.

Gleason éclata :

— Nom de Dieu! Comment veux-tu que je trouve cinquante sacs?

Duffy esquissa un sourire sans gaieté :

— Je mets les voiles demain matin. Je me fous de l'acheteur, mais je veux le pognon ce soir. Cinquante sacs, c'est rien pour une organisation comme la tienne!

— Tu me le paieras, fumier.

— Faut d'abord que je touche le pèse et que toi, tu récupères le carnet. Ensuite, j'ouvrirai l'œil.

Après un silence, Gleason reprit :

— Je peux pas te les donner en espèces, t'auras un chèque.

— En espèces, dit Duffy d'une voix dure. Je bouffe au Ruban Rouge ce soir, vers huit heures. Si je te vois pas au dessert, l'affaire te passe sous le nez. Et n'oublie pas : je veux le fric en espèces!

Il raccrocha et monta au premier.

Il trouva Olga agenouillée devant une malle-cabine dans la pièce jonchée de vêtements.

— Nom de Dieu!... s'exclama-t-il.

Olga se retourna et lui sourit :

— Viens me donner un coup de main.

Sans quitter le seuil, Duffy consulta la pendule sur la cheminée : ses fines aiguilles marquaient six heures trente. Il prit alors Olga sous les coudes et la souleva.

— Ecoute, poupée, expliqua-t-il patiemment, on va faire un voyage éclair. Laisse tout ce bric-à-brac, prends juste une petite valise. Je t'achèterai tout ce que tu veux quand on s'en sera tirés.

Elle fit une petite moue et contempla ses affaires avec regret :

— Y en a qui sont si jolies...

— Allez, insista-t-il, le temps presse.

Il l'aida à remplir deux gros sacs de voyage et descendit à la cuisine. Il y dénicha une bouteille de scotch pleine et remonta avec deux verres.

— On va boire un coup, déclara-t-il en posant son butin sur la table de nuit.

Olga déchira le papier de soie qui enveloppait la bouteille, dévissa le bouchon métallique et versa quatre doigts de whisky dans chaque verre.

— A nous, fit Duffy.

Ils burent tous les deux.

— On bouffe au Ruban Rouge, ce soir, reprit-il.

— Et ensuite? demanda Olga, qui ajoutait de la bière de gingembre à son whisky.

— Gleason va peut-être ramener le fric. J'ai l'impression qu'il viendra. Si ça marche, on monte dans la Buick et on se tire en vitesse.

— Et les carnets?

— J'y pense. Faut que j'aïlle les chercher tout de suite. J'en ai pour une demi-heure : pendant ce temps-là, change-toi et mets quelque chose de pratique pour le voyage.

Olga s'approcha de lui, glissa les bras autour de son cou et se serra contre lui.

— Qu'est-ce qui te prend? demanda Duffy.

Elle se haussa sur la pointe des pieds, et lui chuchota quelques mots pressants à l'oreille. Duffy regarda la pendule et secoua la tête :

— Pas maintenant, dit-il doucement.

Elle resserra encore l'étreinte de ses bras frais, l'obligeant à baisser la tête :

— Je t'en prie, murmura-t-elle tout bas..., maintenant!

Duffy posa doucement ses lèvres sur les siennes et la serra contre lui, mais son esprit était ailleurs. Il pensait à Gleason, à Morgan, à son pognon et à son prochain départ. Olga le déconcertait : le moment était

bien mal choisi pour une chose pareille. Il dénoua ses bras, se libéra de son étreinte et, sans la lâcher, lui dit avec fermeté :

— Ce soir. Regarde l'heure : il faut que j'aille à la banque.

Le visage de la jeune femme se colora légèrement et elle détourna les yeux.

— La banque est déjà fermée, n'est-ce pas? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Oui, mais j'ai tout prévu; il y a une réunion du conseil d'administration ce soir et tous les employés sortiront tard. J'ai un copain qui est caissier. Je lui ai dit que j'aurais peut-être besoin des carnets en fin d'après-midi.

Il s'approcha d'elle, et la prit dans ses bras.

— Tu n'es pas fâchée?

Olga tourna vers lui son visage encore rougissant :

— Non, je ne suis pas fâchée.

Puis elle s'emporta :

— Si seulement c'était fini! On serait loin d'ici, peignards, avec le fric en poche.

— T'énerve pas. Ça va marcher, tu verras.

— Tu ne peux pas comprendre, dit-elle, la poitrine soulevée d'émotion. Tu ne peux pas comprendre. J'en ai vu tant et tant... et maintenant que je t'ai trouvé, j'ai peur qu'il n'arrive quelque chose.

— Voyons, gronda Duffy, ne te mets pas dans des états pareils. Je te dis qu'on va enlever le morceau : tout ira très bien et on sera pleins aux as, tous les deux. On aura tellement de fric qu'on pourra faire du feu avec, tu verras.

— J'ai l'impression qu'il va nous arriver quelque chose d'horrible, dit Olga dans un murmure.

— Voyons, mon chou, c'est le scotch qui te monte à la tête.

Il l'embrassa et, une fois de plus, se dégagea doucement de son étreinte, puis il gagna la porte.

— J'en ai pas pour longtemps, lança-t-il par-dessus son épaule.

Et il referma la porte sur lui.

Olga demeura immobile à l'endroit où il l'avait laissée, puis soudain, elle articula d'une voix étranglée :

— Reviens, j'ai peur... Bill, reviens!

Mais Duffy était déjà dans la rue et allumait une cigarette. Il jeta son allumette loin de lui, grimpa dans la Buick et mit le moteur en marche. A ce moment précis, son rétroviseur lui renvoya l'image d'une grosse Packard qui venait de s'engager dans la rue et qui roulait lentement dans la même direction que lui. L'esprit tout occupé à ses projets d'avenir, Duffy n'y prit point garde et démarra.

A la banque, les choses ne marchèrent pas aussi vite qu'il l'avait espéré. Il eut d'abord quelque peine à convaincre le concierge que le caissier l'attendait. C'était un grand Irlandais taillé en armoire à glace, avec une grosse face bovine et une cervelle d'oiseau. Duffy dut lui répéter deux fois ses explications.

— Mais oui, mais oui, fit l'autre, mais comme vous voyez, la boîte est fermée.

Il prononça les derniers mots avec une sorte de joie triomphante.

— Espèce de tordu, dit Duffy froidement. Va dire à Anscombe que je suis là. Et que ça saute, sinon je te fais licencier.

Le concierge écarquilla les yeux, mais ayant sans doute pensé que ça ne lui coûtait rien de se renseigner, il s'en alla en grommelant et Duffy resta sur le trottoir. Après une attente exaspérante, le concierge revint et ouvrit la porte blindée :

— Entrez, fit-il avec une mauvaise grâce. Tout ça, c'est pas régulier.

Duffy entra et attendit encore. Un employé affairé apparut enfin.

— Je voudrais le carnet que j'ai laissé en dépôt ici, lui dit Duffy sans ambages.

— Parfaitement. M. Anscombe est allé vous le chercher.

A son tour Anscombe surgit de son bureau, à l'autre bout du couloir. Il fit à Duffy un geste amical et le rejoignit d'un pas élastique, le carnet à la main.

— C'est bien ce que vous vouliez, n'est-ce pas? Je suis allé le chercher dès que le concierge vous a annoncé. Prenez-le et donnez-moi un reçu. C'est un passe-droit, car la maison est fermée depuis un moment.

Duffy jeta un coup d'œil sur le carnet, l'empocha et griffonna son nom sur la fiche que lui tendait Anscombe.

— Je vous remercie infiniment, lui dit-il. J'en avais besoin d'urgence : il a beaucoup de valeur.

Anscombe semblait pressé de se débarrasser de Duffy et l'accompagna jusqu'à la porte. Dehors, il faisait très lourd.

— C'est un orage qui se prépare, fit Duffy en contemplant le ciel.

Anscombe opina de la tête, lui dit bonsoir et referma la porte. Duffy sourit pour lui-même, s'aperçut brusquement qu'il était en sueur et s'épongea le front avec son mouchoir. Il monta ensuite dans la Buick, appuya sur le ressort du casier aux colts, en tira un, vérifia le cran de sûreté et l'enfonça dans sa ceinture. Puis il sortit le carnet de sa poche et l'enferma dans le casier. « Là au moins, se dit-il, la liste sera en sûreté. »

La montre sur le tableau marquait sept heures trente lorsqu'il s'arrêta devant la maison d'Olga. La lumière brillait toujours dans la chambre de la jeune femme.

— Je parie qu'elle est encore dans ses robes, se dit-il.

Il remonta la petite allée qui menait au perron, sentant les graviers à travers ses fines semelles, ouvrit la porte avec la clef qu'Olga lui avait donnée et la referma sur lui.

— T'es prête? cria-t-il. Et sans attendre sa réponse, il entra dans le salon pour prendre des cigarettes. Mais à peine le seuil franchi, il s'arrêta net, et un frisson glacial le parcourut :

— Tonnerre de Dieu!... dit-il enfin.

La pièce était bouleversée, tout comme l'avait été son appartement quelques heures plus tôt. Il quitta le salon en hâte et se précipita dans l'escalier : ses jambes le portaient à peine. Arrivé sur le palier, il hésita et appela :

— Chérie?

Le son de sa propre voix le fit sursauter : elle était rauque et tremblante.

« Si ces salauds lui ont fait du mal... » pensa Duffy, « ils le regretteront. »

Il fit un pas en avant et s'arrêta de nouveau.

— Chérie, cria-t-il, tu es là?

Le silence de la maison semblait le défier. Il tira son revolver, et avança à pas de loup sur le tapis : arrivé devant la chambre, il tourna doucement la poignée de la porte et entra, le revolver braqué.

Olga gisait sur le plancher, un couteau plongé dans le sein gauche. L'arme était si profondément enfoncée qu'elle avait scellé la blessure : la jeune femme n'avait pas perdu une goutte de sang. Le peignoir qu'elle avait enfilé juste avant le départ de Duffy avait été arraché et lancé à l'autre bout de la pièce. Ses grands yeux n'avaient plus de regard et ses lèvres entrouvertes découvraient ses petites dents blanches : elle ne semblait pas effrayée, simplement surprise.

Duffy resta longtemps à la regarder. Le silence de

la pièce n'était troublé que par le tic-tac précis et affairé de la pendule. Duffy n'avait pas besoin de toucher le corps pour savoir qu'Olga était morte.

D'abord, il ne put penser qu'à une chose : elle s'était offerte à lui, une heure auparavant, et il l'avait repoussée...

Une goutte de sueur glissa sous son chapeau et roula le long de son nez jusqu'au menton. Il ne pouvait détacher ses yeux de la jeune femme. La sonnerie du téléphone déchira soudain le silence. Elle était agressive, insistante; Duffy s'arracha à sa contemplation pour prêter l'oreille, puis il descendit au salon et saisit l'appareil.

— Oui? dit-il.

La voix sèche et cassante du « Petit » lui parvint :

— On attend cette liste, tu entends? L'heure H, c'est onze heures. Ensuite on vient la chercher.

— Va te faire voir, siffla Duffy entre ses dents.

Il reposa le récepteur.

Il remonta dans la chambre à coucher, ramassa le peignoir d'Olga et recouvrit son corps. Sa main trembla au contact de sa chair.

— Pardon, chérie, murmura-t-il tout bas, comme s'il espérait être entendu.

Il la souleva et l'étendit sur le lit. Tendrement, il posa la main sur ses cheveux et la laissa glisser le long de sa joue :

— T'as eu que des coups durs, dit-il en se penchant sur elle pour déposer un baiser sur les lèvres pleines.

Elles étaient déjà froides contre les siennes. Il se releva, s'assura qu'il n'y avait aucune trace de sang sur ses vêtements et s'en alla vers la porte.

— Tiens-toi tranquille, petite tête, dit une voix dure.

Duffy leva les yeux. Il ne ressentit aucun choc. Un flic, revolver au poing, se tenait sur le pas de la porte.

Derrière lui, Duffy apercevait la casquette d'un autre agent.

— Vous arrivez à point, dit-il. On vient de tuer mon amie.

— Bouge pas tes mains, dit le flic, pendant que son copain s'approchait prudemment de Duffy.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Duffy.

— Fouille-le, reprit le premier flic, il a sûrement un rigolo.

— Vous vous gourez complètement, cria Duffy qui s'était débarrassé de son Colt pour porter Olga sur le lit.

L'arme était sur le divan, à moitié cachée sous un coussin.

Le deuxième flic contourna Duffy avec méfiance, comme s'il était une bête sauvage et méchante. Il se planta derrière lui, palpa ses vêtements, tapota ses poches, puis se redressa :

— Il en a pas sur lui.

— Vous perdez votre temps, fit Duffy.

— Un instant, dit le premier flic. Vous êtes bien Duffy, n'est-ce pas?

— Mais oui.

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil comme s'ils étaient surpris qu'il l'admette. Le deuxième flic s'approcha du lit, rejeta le peignoir qui recouvrait le corps et regarda Olga avec curiosité.

— Recouvrez-la, espèce de sagouin, cria Duffy avec colère.

Le flic se retourna d'une pièce :

— Ta gueule, vermine, gronda-t-il. Si tu l'ouvres, t'auras mon poing dans la figure.

— Elle est morte? demanda le premier flic, les yeux fixés sur Olga.

— Tu parles : il l'a tuée d'un coup de couteau, ce salaud.

— Mais... Je viens d'entrer et je l'ai trouvée morte, dit Duffy.

— T'entends ça? Il l'a trouvée morte en rentrant, ricana le premier flic. Tu vas nous suivre, et plus vite que ça!

Duffy n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous n'allez pas m'accuser de meurtre?

— Fais pas l'andouille, on a été rencardés, répliqua le flic, qui semblait aimer le son de sa propre voix.

Duffy eut l'impression qu'un cercle d'acier lui enserrait soudain la poitrine.

— Je ne pige pas, dit-il lentement.

— Cette souris avait planqué un rouleau de billets dans sa turne et toi, t'as été affranchi. Tu lui as fait du baratin, mais elle n'a pas lâché son paquet. Alors tu l'as butée, t'as retourné la taule et t'as caché le fric sur toi, pas vrai, Gus?

Le deuxième flic hocha la tête, s'approcha de Duffy, plongeant la main dans la poche intérieure de son veston et en retira une liasse de billets.

— Un coup monté, hein? demanda Duffy d'une voix égale.

Gus le regarda d'un air goguenard.

— Comme tu dis, mon pote. T'as misé sur le mauvais cheval, couillon.

— Elle tient pas debout, votre histoire.

— T'as encore rien vu, ricana le premier flic en haussant les épaules. Pour commencer, tu vas venir faire un tour avec nous.

Duffy parcourut la pièce du regard :

— Y a une bouteille de scotch, quelque part. Si ça vous fait rien, je vais me donner du cœur au ventre.

— Nous aussi, on va s'en donner, fit Gus en passant son gros doigt à l'intérieur de son col.

Duffy traversa la pièce, parfaitement conscient du regard froid et pénétrant du flic au revolver. Son cer-

veau avait une lucidité inaccoutumée. Si ces hommes avaient accepté de participer à ce coup monté en employant des moyens aussi primaires que le tour des billets glissés dans sa poche, c'est qu'ils devaient se préparer à le descendre en prétextant une tentative de rébellion.

Il prit la bouteille de whisky et emplit à moitié les deux verres dans lesquels Olga et lui avaient bu quelques heures plus tôt; en se retournant, il surprit le coup d'œil furtif qu'échangeaient les deux flics. Il en eut froid dans le dos : ses soupçons se confirmaient. Il tendit un des verres à Gus, puis s'approcha de son collègue :

— Moi je boirai à la bouteille, dit-il d'un ton dégagé.

Le revolver braqué sur lui semblait aussi gros qu'un canon d'artillerie, mais il tendit néanmoins le verre d'une main ferme. Il était à un mètre cinquante du flic, lorsqu'il passa brusquement à l'action. Rapide comme l'éclair, il fit un bond de côté et lança le whisky à la figure du flic.

Celui-ci poussa un hurlement, porta la main à ses yeux, fit un écart en arrière et tira à l'aveuglette. La détonation éclata. Duffy bondit sur le policier et arracha son revolver. Il y eut alors un bruit de verre cassé. Le flic, affolé, cherchait à s'essuyer le whisky qui l'aveuglait. Sans perdre une seconde, Duffy le frappa entre les yeux avec la crosse du revolver, puis fit rapidement volte-face, pour affronter Gus.

Mais Gus se tenait le ventre et regardait fixement ses chaussures cirées. Le sang giclait entre ses doigts. Il tomba sur les genoux, vacilla un instant, puis s'étala de tout son long, face contre terre.

— C'est ça que tu cherchais? lui lança Duffy. Il se précipita vers les bagages empilés par terre, retira une longue courroie d'un des sacs de voyage et ligota soli-

dement les bras du premier flic. Puis il ramassa le peignoir d'Olga et en recouvrit le corps.

Il agissait vite et sans bruit, tout en réfléchissant à sa situation critique. Il revint au premier flic qui reprenait connaissance et le hissa sur le sofa, puis, après avoir retiré son colt de sous le coussin pour le glisser dans sa ceinture, il flanqua deux gifles retentissantes au policier.

Celui-ci ouvrit les yeux, grogna et tenta de s'asseoir.

— Qui c'est qu'a organisé le coup monté? lui demanda Duffy.

Le flic le regarda fixement, mais ne répondit pas. Duffy sortit son revolver et le lui mit sous le nez. Ses yeux étaient froids comme des glaçons.

— Je suis pressé. Allez, accouche, sinon je t'arrache les yeux avec le viseur.

Le flic s'affala et son visage se couvrit de sueur. Il marmonna :

— C'est miss English qui nous a rencardés. Elle nous a même filé une bonne gratification pour qu'on vous descende au cours d'une tentative d'évasion. On a déjà travaillé pour elle.

— Son père est dans le coup?

— Non, il ne sait rien.

Duffy s'approcha alors de Gus, le retourna du pied, fouilla ses poches et découvrit la liasse de billets de banque qu'il compta soigneusement.

— Ça fait dix mille dollars : c'était votre part?

Le flic hocha la tête :

— C'était pour vous coincer. Elle vous en veut, la souris, faut dire ce qui est...

Au même moment, Duffy entendit un bruit de freins dans la rue : il se précipita à la fenêtre à temps pour apercevoir quatre agents en uniforme qui descendaient d'une voiture. En deux bonds il fut à la porte, descendit l'escalier quatre à quatre et atteignait la cuisine

comme la porte principale s'ouvrait. Il fila sans bruit par la porte de service. Au premier étage, le flic ligoté hurlait à tue-tête.

Duffy résolut de récupérer sa Buick coûte que coûte. Il fit en courant le tour du petit jardin et s'arrêta à l'angle de la maison pour se rendre compte de la situation : la Buick était rangée derrière la voiture de la police, et il s'élança vers elle sans hésiter. Il courut à toutes jambes sans chercher à étouffer le bruit de ses pas. Au moment où il atteignait la voiture et ouvrait la lourde porte, quelqu'un lança un appel, mais Duffy ne se retourna pas : il se mit au volant, en dévidant à voix basse un chapelet de jurons. Une sueur froide coulait le long de ses tempes : il croyait déjà sentir la douleur cuisante d'une balle de revolver. Comme il claquait la porte, un coup de feu partit de la fenêtre de la chambre à coucher.

Duffy mit le moteur en marche et démarra brutalement. Il y eut encore trois chocs sourds à l'arrière de la Buick, puis la voiture s'engagea en trombe dans la première rue latérale.

— Je vais finir en apothéose ! dit Duffy. Son visage s'était figé en un masque implacable, tandis qu'il lançait dans le virage la Buick vibrante.

CHAPITRE XII

Ross était en train de casser la croûte quand Duffy arriva. Il sortit de son bureau en se dandinant et adressa en silence un signe de tête à Duffy, car il avait la bouche pleine. Il avala enfin et parvint à articuler :

— Qu'est-ce qu'il y a de cassé?

Car Ross était toujours préparé au pire. Duffy descendit de voiture.

— La bagnole est repérée, donne-moi d'autres plaques.

Ross s'exécuta avec une rapidité étonnante pour un homme de sa corpulence : il se précipita dans son bureau et en ressortit aussitôt, avec deux plaques neuves. Duffy l'aïda à les fixer à la place des anciennes.

— T'as eu un coup dur? demanda Ross.

— Ecoute, mon vieux, ne demande rien et n'écoute rien. Je vais t'acheter cette bagnole. On ne se reverra peut-être plus.

Ross leva les sourcils et posa les mains sur ses reins rebondis.

— D'accord, tu peux l'avoir. Je te dois bien ça.

Duffy tira la liasse de billets de sa poche, en détacha quelques-uns et les glissa dans la ceinture du garagiste :

— Paie-toi un yacht avec ça, lança-t-il en remontant dans la Buick.

Ross passa la tête par la portière.

— Si t'as besoin d'une bonne planque, va au Bronx, à Maddiston et dis à Gilroy que c'est moi qui t'envoie.

— Au Bronx, à Maddiston, répéta Duffy.

Ross s'éloigna pour jeter un coup d'œil dans la rue :

— La route est libre, tu peux y aller. Ça m'embête que t'aies des emmerdements.

Duffy ricana :

— A qui le dis-tu! Mais bientôt, y en aura d'autres qui partageront mes ennuis...

Duffy fit de la main un signe d'adieu et s'engagea dans la rue : il roula lentement le long de la rue La Fayette, rejoignit Washington Square en coupant par Broadway, et prit le chemin de Greenwich Village. Il stoppa devant un drugstore et entra dans la salle.

Quelques clients déjeunaient devant le bar et Duffy se hissa, lui aussi, sur un tabouret. Il commanda un sandwich au poulet, but trois gorgées de whisky au flacon qu'il avait pris dans la voiture. L'alcool lui parut fort, mais stimulant. Il acheva son sandwich, s'enferma dans une cabine téléphonique, appela la *Tribune* et demanda à parler à Sam.

— C'est toi, Sam? demanda-t-il. Quoi de neuf?

— Je dois absolument te voir, répondit celui-ci à mi-voix.

— En ce cas, va m'attendre chez Dinty's. Je te rejoins tout de suite.

— D'accord, fit Sam, et il raccrocha.

Duffy sortit du café, scruta la rue avant de traverser la chaussée et monta dans sa Buick. Il fila tout droit chez Dinty's, rangea la voiture dans le garage souterrain du restaurant et prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage. Là, il demanda un cabinet privé.

— Vous attendez une dame? lui demanda le garçon.

Duffy secoua la tête :

— Mettez le couvert, apportez du rhum, de l'absinthe, avec les ingrédients nécessaires. Et des sandwiches « club ». Je descends attendre un ami...

Sam entra dans le hall quelques minutes plus tard. Les deux amis prirent l'ascenseur sans échanger une parole, mais, à tout instant, Sam tirait un grand mouchoir pour s'essuyer les mains et la figure. Ils pénétrèrent dans le cabinet privé et Duffy referma la porte.

— T'es devenu cinglé? fit Sam.

Duffy s'approcha de la table et se mit à mélanger les cocktails.

— C'est déjà paru?

— C'est sous presse en ce moment même. J'assurais la permanence quand l'information est arrivée.

Sam faisait de son mieux pour paraître calme, mais il tremblait comme sous l'effet d'une drogue.

Sans un mot, Duffy vida le contenu du shaker dans les verres et poussa un cocktail vers son ami.

— T'es drôlement mal parti, reprit Sam.

— C'est Annabel qui a tout manigancé, dit Duffy avec colère. C'est elle qui tire toutes les ficelles dans les coulisses.

— Mais, enfin, qu'est-ce qui s'est passé?

Duffy vida son verre et le remplit aussitôt.

— On était tout prêts à se tirer, Olga et moi. Je vais à la banque chercher le carnet, et quand je rentre je trouve la taule sens dessus dessous et Olga morte. Un salaud lui avait enfoncé un couteau dans le cœur. J'ai dû perdre la boule à ce moment-là: au lieu de téléphoner immédiatement à la police, j'ai tourné en rond. Et voilà deux flics qui se ramènent: ah! le coup avait été organisé au quart de poil! J'étais accusé d'avoir tué Olga pour son pognon. Ils ont même trouvé la liasse sur moi... Un des flics la dissimulait dans sa manche. Il l'a glissée dans ma poche et a trouvé moyen de paraître surpris en la découvrant là...

Sam le dévisagea :

— Mais pourquoi ce coup monté? Ils te tenaient, n'importe comment?

Duffy haussa les épaules :

— Un peu! Et le plus beau, c'est qu'ils avaient l'intention de me descendre. Je l'ai compris tout de suite. Motif: tentative de rébellion, alors que je me trouvais en état d'arrestation. Là-dessus, on classe l'affaire, on me rend responsable de tout — les morts ont bon dos! — et on fait faire des économies à l'Etat. Tout ça, c'était parfaitement mis au point, mais ils ont manqué de réflexe. Résultat: un des flics a descendu l'autre et moi, je me suis taillé au moment où le car de police arrivait à la rescousse.

Sam jouait avec son verre.

— T'es fait... articula-t-il.

— C'est Annabel qui l'a butée, dit Duffy en s'asseyant sur le bord de la table et en penchant son verre pour faire tomber les gouttes de liquide sur le tapis. Elle a cru pouvoir récupérer le carnet sans bourse délier. C'est là l'erreur. Elle va le regretter.

— Vaudrait mieux que tu te tailles pendant qu'il en est encore temps. Tu peux pas lutter contre ces gens: ils sont trop forts pour toi.

— Je veux en finir une fois pour toutes, avec cette affaire, répliqua Duffy d'une voix égale. Ils ont assez rigolé. Olga m'a bien dit que sans flingue, fallait pas espérer avoir le dernier mot avec ces ignobles. Et, ma parole, elle avait raison.

— Tu l'aimais bien, cette fillette, pas vrai?

Les lèvres de Duffy s'amincirent. Ses yeux étaient obstinément fixés sur le plancher :

— Je commençais à m'habituer à elle, dit-il enfin. Elle avait eu la poisse toute sa vie.

— Je te répète: tire-toi! reprit Sam, têtue. T'es pas

de taille à lutter contre les flics on contre Morgan ; ils sont trop forts.

— T'occupe pas, Sam. Je vais au Bronx, à Maddis-ton : Ross m'a indiqué cette planque. Si les choses tournent mal, c'est là que tu me trouveras. J'attendrai que les esprits soient un peu calmés et ensuite je verrai ce que j'ai à faire.

— Faut que je me barre, dit Sam. Je vais au domicile d'Olga : tous les confrères y sont.

Duffy le rattrapa.

— Dis à Alice de ne pas se faire de bile. Ça devait arriver un jour : je ne suis pas fait pour vivre peinar-d.

— Si t'as besoin de fric, je peux t'en filer, dit Sam, sur le seuil de la porte.

— Si tu savais la somme que je compte palper, tu serais épaté.

Les deux amis ne se serrèrent pas la main. Ils se contentèrent d'échanger un long regard et un sourire. Le sourire de Sam était soucieux, angoissé même, mais c'était un sourire quand même. Duffy lui fit un signe de tête :

— T'auras de mes nouvelles bientôt.

Sam parti, il se versa encore un cocktail, alluma une cigarette, puis quitta le restaurant à son tour et monta dans la Buick.

De grosses gouttes de pluie commençaient à tomber ; Duffy releva ses vitres et sortit du garage. Comme il atteignait le milieu de la chaussée, la pluie se mit à tambouriner avec violence sur le toit de la Buick. En deux secondes, la rue fut inondée et les gouttes rejail-lirent jusqu'aux genoux des passants.

Duffy conduisait prudemment et le trajet jusqu'au Bronx lui parut assez long. Le Bronx était un club, au sous-sol d'un immeuble, situé fort opportunément en face d'un garage. Duffy laissa la Buick dans le garage et descendit les marches qui menaient au club.

— Je veux parler à Gilroy! dit-il.

L'homme maigre qui lui avait ouvert la porte le dévisagea d'un air soupçonneux.

— Qui le demande? fit-il.

— Dites-lui que c'est un ami de Ross.

La porte s'ouvrit.

— Entrez, lui dit l'homme maigre.

Quand Duffy pénétra dans le vestibule mal éclairé, l'homme entreprit de palper ses vêtements de haut en bas. Puis il s'écarta.

— On n'entre pas avec un rigolo.

— Appelle Gilroy et ferme ta gueule, dit Duffy d'une voix sèche.

L'homme maigre le regarda, parut hésiter, mais finit par s'en aller. Il disparut derrière une porte matelassée de feutre vert au fond du vestibule. Duffy s'adossa au mur et attendit. Son attente ne fut pas longue, la porte s'ouvrit de nouveau pour donner passage à un nègre à la peau très claire : il était grand et mince et ses cheveux noirs et lustrés étaient laborieusement ondulés. Il jeta à Duffy un regard dur.

— Vous voulez me voir?

Gilroy passa une longue main fine dans ses cheveux.

— Bon. Ça fera cent dollars par jour.

Duffy vint tout près de lui.

— N'en parlons plus. Je ne suis pas un pigeon à plumer.

Les lèvres épaisses de Gilroy se détendirent en un sourire :

— J'ai eu tort, dit-il. Ross est un bon copain : mettons vingt-cinq.

Duffy tira sa liasse de billets, en détacha dix billets de cinq dollars et les lui tendit.

— Voilà qui devra vous suffire pour quelques jours.

Gilroy s'approcha de la lumière, compta les billets et les enfouit dans sa poche en souriant de plus belle :

— Cette planque, c'est du sérieux?

— Quand vous lirez les journaux, vous comprendrez. En attendant, je veux un téléphone, de quoi bouffer et surtout de quoi boire.

Gilroy ouvrit la porte matelassée, descendit trois marches souleva une tenture pour laisser passer Duffy, le guida le long d'un corridor mal éclairé, et poussa une autre porte. La chambre très petite était meublée d'un lit, d'une table, de deux fauteuils. Il y avait également un petit poste de radio.

— Je vais tout de suite vous chercher à bouffer.

— Elle est vraiment sûre, cette taule?

— Vous parlez, avec tout ce que je débourse pour ma protection... Vous en faites pas, les flics viendront pas vous emmerder ici.

Il laissa Duffy seul et ferma la porte. Le téléphone était posé sur une petite table dans un coin de la pièce : Duffy le regarda d'un air songeur, l'amena à lui et composa un numéro. La voix de Gleason répondit.

— T'as buté ma môme, mais t'as pas trouvé la liste — c'est pas de veine! dit Duffy, en détachant les syllabes.

Gleason respira avec bruit :

— Espèce de salaud, cria-t-il, qu'est-ce qui te prend? Je reviens à l'instant du Ruban Rouge : j'ai amené la galette et tu m'as posé un lapin.

— Assez charrié : je sais que t'as tué Olga et que t'as cherché à m'épingler. Je t'avertis, mon coco, tu vas me le payer...

— Mais, qu'est-ce que tu racontes? Qui c'est, Olga, d'abord?

Duffy regardait le mur. Il laissa une minute s'écouler, puis déclara :

— C'est bon, j'arrive. T'as encore le fric?

— Mais oui.

Duffy raccrocha.

Gilroy entra sur ces entrefaites, portant une bouteille de whisky, trois canettes de bière de gingembre et un verre.

— La croûte arrive tout de suite, dit-il.

Duffy lui prit des mains la bouteille de whisky, s'en versa une rasade, dédaigna la bière de gingembre et vida son verre d'un trait. On frappa à la porte : l'homme maigre qui lui avait ouvert entra, portant un plateau qu'il posa sur la table. Il jeta un coup d'œil furtif vers Duffy avant de sortir.

Duffy s'assit et se mit à manger. Gilroy piétinait autour de lui, tripotant les boutons de la radio, et dit enfin :

— Je la connaissais, cette môme.

Duffy leva les yeux et sa fourchette resta en l'air :

— Hein?

— Je ne veux pas de toi ici, reprit l'autre.

— Qu'est-ce qui te prend, bon Dieu?

— Olga Shann... je la connaissais.

Duffy abaissa sa fourchette :

— C'était une chic fille, dit-il, c'est pas moi qui l'ai tuée, si c'est ça qui te travaille.

Gilroy s'agita et des gouttes de sueur perlèrent sur sa lèvre supérieure.

— Ç'en a pourtant tout l'air, fit-il d'un ton hostile.

Duffy n'interrompit pas son repas

— C'est une salope nommée Annabel English qui l'a poignardée. Et ils ont goupillé un coup monté pour me mettre dans le bain.

Gilroy tira son mouchoir et s'essuya soigneusement la bouche, puis il s'immobilisa, les yeux fixés sur ses chaussures jaune clair. Duffy acheva son dîner en silence, vida un deuxième verre de whisky et s'appuya

au dossier de sa chaise. Il alluma une cigarette et souffla la fumée par le nez.

— Si t'aimais cette même autant que moi, dit-il enfin, je sais exactement ce que t'éprouves.

Gilroy se détendit un peu et s'approcha de la table.

— Ross ne m'a jamais envoyé de faux frères, dit-il. Je suis désolé...

— Ça fait rien, dit Duffy.

— Cette affaire me touche personnellement, reprit Gilroy en examinant ses ongles rosés. Si t'as besoin d'un coup de main, j'ai une équipe au poil.

Duffy sourit.

— Faut que je me débrouille par mes propres moyens.

— Bon, bon... Mais tu peux pas toujours passer au travers...

Duffy se leva.

— En tout cas, je n'oublie pas ton offre. Au besoin, je ferai appel à toi.

Duffy gagna la porte et demanda par-dessus son épaule :

— La nouvelle est dans les journaux?

Gilroy fit un signe de tête.

— Tu parles. Ça barde.

— Pour le moment, je reste sur l'expectative, dit Duffy, avec un sourire dur.

Il prit la Buick au garage et se rendit chez Annabel. Après avoir parké la voiture dans une rue latérale, il se dirigea vers l'entrée privée de la loge. Mais avant d'y arriver, il s'arrêta net : un flic était posté au coin de la rue, sous un réverbère. Duffy fit demi-tour et alla se rasseoir dans la Buick d'où il put surveiller tout à son aise les mouvements de l'agent. Il ne pleuvait plus, mais le trottoir était encore mouillé et brillait à la lumière des réverbères. Le flic s'en alla enfin et Duffy descendit de voiture. Il monta sans bruit l'escalier

qui menait à la loge; il avait gardé, en effet, la clé que lui avait donnée Morgan.

De son perchoir il découvrit Gleason, assis dans un fauteuil et jouant avec son Colt. Duffy s'agenouilla pour ne pas être vu et observa le personnage pendant quelque temps. Il prononça enfin d'une voix brève :

— Pose ton pétard par terre, sinon je te descends.

Gleason sursauta, posa en toute hâte son revolver à ses pieds et leva la tête. Duffy se redressa et se pencha par-dessus la balustrade, le revolver braqué.

— Où est Annabel?

— Sortie, répliqua Gleason d'une voix étranglée.

— Je descends; tiens-toi peinard, parce que j'ai drôlement envie de te buter.

Duffy prit appui sur une main et sauta prestement dans le salon. Gleason avait le visage décomposé, mais il resta immobile, les mains croisées sur les genoux.

Sans lâcher son Colt. Duffy s'assit sur le coin de la table et, d'un coup de pied, envoya rouler le revolver de Gleason sous une chaise.

— Faut qu'on discute tous les deux, fit-il.

Gleason, les lèvres légèrement tremblantes, le regarda en silence.

— T'as commencé par me jouer un tour de vache. Ensuite t'as voulu me rouler en fouillant dans mon appartement d'abord, et ensuite dans celui d'Olga. Pour finir, t'as essayé de me coller un meurtre sur le dos. Bref, tu t'es bien amusé. Maintenant c'est mon tour.

— Je ne comprends rien à ce que tu me racontes, fit Gleason d'une voix mal assurée.

Il semblait si désarmé que Duffy se tut et l'observa avec étonnement.

— Alors comme ça, tu ne sais rien de ces événements? Qu'est-ce que tu sais?

Je t'assure que je suis correct. Je veux récupérer

le carnet, c'est toi qui l'as et je suis acheteur; j'ai été au Ruban Rouge avec le père, mais je t'ai pas trouvé. Je suis revenu ici, t'as téléphoné et c'est tout.

Duffy se frotta la nuque du plat de la main.

— Qui a tué Weidmer? demanda-t-il.

Gleason détourna la tête.

— T'as pas besoin de le savoir.

— C'est là que tu te trompes. Je veux savoir qui l'a tué... Allons, parle... Si tu me files le tuyau, t'as une chance de t'en tirer.

— Mais j'en sais rien, fit l'autre.

Duffy releva le canon de son Colt.

— Ce sera la première fois que je descendrai quelqu'un, déclara-t-il d'une voix rauque. (Son visage avait pris une teinte de coquille d'huître et deux rides étaient apparues aux commissures de ses lèvres.) J'espère que je saurai m'y prendre.

Gleason blêmit et ses yeux s'agrandirent de terreur.

— C'est cette sacrée petite putain, bredouilla-t-il précipitamment.

Duffy repoussa son chapeau sur sa nuque; son visage était luisant dans la lumière diffuse.

— Espèce de larve, un peu plus je te butais.

Gleason se recroquevilla dans son fauteuil. Il était livide.

— Qu'est-ce que t'as à voir au juste avec cette poule?

— C'est ma femme. (Gleason tenta de dissimuler le tremblement de ses mains en serrant les revers de son veston.) Et je donnerais cher pour ne l'avoir jamais rencontrée.

— Ah! je vois, dit Duffy. Elle a supprimé, à elle toute seule, Cattley, Weidmer et Olga!

Gleason s'agita dans son fauteuil.

— Qui est cette Olga dont tu parles tout le temps?

— T'occupes pas, dit Duffy en se levant. Tu ferais mieux de tenir cette poule à l'œil; elle est malfaisante.

Gleason voulut croiser les jambes, mais n'y parvint pas. Ses yeux restèrent rivés sur le tapis.

— Elle est folle à lier. Je pense pas pouvoir m'en débarrasser, elle est fichue de me filer un coup de couteau dans le dos.

— Qu'est-ce que t'as comme fric?

Gleason se redressa brusquement.

— T'as dit cinquante sacs. J'en ai vingt-cinq sur moi...

Il tira de sa poche une longue enveloppe cachetée et la posa sur la table.

— Ouvre-la.

Mais les mains de Gleason tremblaient tellement qu'il dût s'y reprendre à deux fois. Impatienté, Duffy posa son revolver sur la table et la lui prit des mains : il la vida, compta soigneusement les billets qu'elle contenait et les mit dans sa poche. Puis il tira le carnet et le lança sur les genoux de Gleason.

Celui-ci l'examina d'un air abasourdi.

— Tu t'attendais à un coup en vache, pas vrai? lui dit Duffy en hochant la tête. J'ai idée que tu ne le garderas pas longtemps.

Gleason feuilletait le carnet, les yeux médusés, Duffy en profita pour ramasser le revolver sous la chaise. Il en retira le chargeur et le relança à terre. Puis il glissa son propre Colt dans sa ceinture et ajusta son veston. Gleason avait maintenant les yeux fixés sur lui.

— C'est la première fois qu'on est régulier avec moi.

Duffy le dévisageait d'un regard dur.

— T'as pas fini d'en voir. Tu ne vas pas la garder longtemps, ta liste : Morgan est après.

Gleason tressaillit et se redressa d'un bond.

— Morgan? Nom de Dieu, comment a-t-il su?

— J'ai été trop bavard, faut croire, répondit Duffy en haussant les épaules. En tout cas, c'est plus mes

oignons. (Il s'avança vers la porte.) Encore un ou deux détails à régler et je me barre.

Gleason restait figé au milieu de la pièce, le carnet à la main, les yeux baissés. Duffy lui jeta un dernier regard, haussa les épaules et ouvrit la porte. Annabel était devant lui et braquait un Colt sur son ventre.

D'un geste rapide, Duffy porta les mains à sa ceinture.

— Allons, plus haut, charogne... Tu peux y aller, jusqu'au plafond!

Gleason accourut pour désarmer Duffy.

— Ecarte-toi, lui ordonna-t-il à mi-voix.

Duffy obéit et Annabel pénétra dans la pièce brillamment éclairée. Son visage était très pâle et semblait plus émacié qu'à l'ordinaire : on lui aurait donné cent ans, tant son regard haineux la vieillissait. Gleason empocha le revolver de Duffy et lui prit la liasse de billets.

— Désolé, fit-il avec un sourire ironique.

Duffy ne quittait pas Annabel des yeux.

— Allons, lui dit-il, dépêche-toi de me buter, sinon c'est moi que te descendrai à la première occasion.

— Assieds-toi, ordonna-t-elle.

Duffy s'assit, non qu'il fût pressé de lui obéir, mais il tenait à prendre ses aises.

— Va brancher la radio, ordonna Annabel à Gleason.

Celui-ci la regarda avec surprise, puis, sans un mot, s'approcha du poste qui se trouvait derrière Duffy, un peu à sa droite. A peine avait-il tourné le dos que Duffy vit Annabel se raidir; ses yeux se voilèrent et ses lèvres se retroussèrent, découvrant ses dents. Duffy l'observait sans comprendre, puis en un éclair, il devina ses intentions. Il poussa un cri, mais, au même instant, deux détonations claquèrent : Annabel venait de tirer sur Gleason. Celui-ci pivota sur ses talons, le visage tordu, le regard égaré, sans comprendre ce qui lui

arrivait, puis il s'abattit, entraînant le poste dans sa chute.

— Toi, ne bouge pas, lança Annabel en braquant son revolver sur Duffy.

Duffy ne broncha pas.

— Pauvre diable, dit-il enfin, les lèvres serrées.

— Ça fait un moment que j'attends l'occasion de me débarrasser de ce macaque, dit Annabel en crachant ses mots au visage de Duffy.

— Tu passeras à la chaise, lui dit froidement ce dernier.

— Tu crois vraiment? (Elle éclata de rire.) T'es bouché, ma parole! C'est toi qui seras épinglé pour ça!

Elle se baissa pour ramasser le revolver de Gleason, resté par terre et s'écarta de Duffy.

— J'ai une envie folle de te descendre... Alors, si t'en as marre de la vie, t'as qu'à faire le mariole!

Elle essuya soigneusement son Colt sur sa jupe et le lança à côté de Gleason.

— Ça, c'est ton feu, tu comprends, déclara-t-elle à Duffy en pointant sur lui le revolver de Gleason.

Duffy ricana :

— Et après?

— Tu ne piges toujours pas? Je vais te buter tout à l'heure. La police te trouvera, mais je lui expliquerai que j'étais en état de légitime défense et que tu venais de descendre Gleason. J'ai de l'idée, n'est-ce pas?

Duffy se leva tranquillement.

— T'es siphonnée, lui dit-il en marchant droit sur elle.

Annabel attendit qu'il fût à deux mètres et appuya sur la gâchette; un rictus découvrait ses dents et une mousse blanche apparut au coin de ses lèvres. Le revolver fit : clic, clic, clic. Duffy saisit l'arme par le canon et la lui arracha.

— J'avais enlevé le chargeur avant ton arrivée, lui expliqua-t-il posément.

Puis il prit son élan et la gifla à la volée. Annabel alla heurter le mur, glissa et s'affala sur le côté. Elle se mit à pousser des cris stridents, insupportables.

De la loge, une voix sèche s'éleva soudain :

— Ta gueule. Il t'a pas fait mal, c'était juste une baffe.

CHAPITRE XIII

— Comment on fait pour descendre de ce bon Dieu de perchoir? demanda le « Petit ».

Le regard de Duffy se posa tour à tour sur le « Petit », sur Clive et sur Joe. Les deux derniers avaient à la main leurs revolvers qu'ils balançaient négligemment.

— On saute, déclara Duffy, en s'approchant du buffet pour se verser à boire.

Annabel s'assit sur son séant, s'adossa au mur et observa les trois hommes dans la loge. Le « Petit » passa ses courtes jambes par-dessus la balustrade et se laissa tomber; il atterrit sur les épaules avec un bruit mat et se redressa lentement en jurant.

— Clive, tu vas descendre, ordonna-t-il, et toi, Joe, tu vas surveiller ces oiseaux. S'ils sont pas gentils, tu les descendras. T'as compris? Hein, Joe? S'ils sont pas sages, tu tires dans le tas!

— Ça va, dit Joe, en s'accoudant à la balustrade, avec indolence, c'est compris. Je les ai à l'œil.

Clive enjamba à son tour la balustrade éraflant le mur de la pointe de ses chaussures.

Duffy but un peu de scotch et se sentit tout ragailardi.

— Tu ne les connais pas encore, ces deux-là? de-

manda-t-il au « Petit ». Le macchab là-bas, c'était Murray Gleason, et la rouquine qu'est assise par terre et qui fait étalage de ses charmes, c'est Annabel.

Le « Petit » ricana :

— Ma parole, tu connais du beau monde...

— Tu l'as dit. Et maintenant que nous voilà réunis, je voudrais connaître la suite du programme.

Clive retourna le corps de Gleason pour le fouiller. Il trouva le carnet et la liasse de billets et les apporta au « Petit ». Tous deux examinèrent attentivement le carnet.

Duffy se détourna du groupe et s'approcha d'Annabel.

— Tu t'es foutue dans un drôle d'engrenage, quand t'as buté Olga, dit-il posément. Je te jure que je t'aurai au tournant, même s'il me faut attendre cent ans.

Annabel retroussa les lèvres et cracha dans sa direction. Duffy leva la main et regarda la femme. Puis il se ravisa et s'écarta d'elle.

— Il est temps que tu crèves, dit-il.

Le « Petit » tendit le carnet à Clive.

— Tiens! garde-le-moi, tu veux? demanda-t-il.

— D'accord, dit Clive.

— Donne-lui donc un cerceau, tant qu'à faire! dit Duffy.

Le « Petit » le toisa d'un air de reproche.

— Je t'ai déjà dit de ne pas te fout' de lui.

Clive trépigait.

— Je vais le crever, cette espèce d'ordure.

Le « Petit » se gratta la tête et se tourna vers Joe.

— T'as entendu?

— Et alors? ricana Joe. Ça fait un moment qu'il n'a pas descendu quelqu'un.

— C'est pourtant vrai, fit le « Petit ». Ça fait longtemps... Eh bien! d'accord, bute-le.

Clive se tourna lentement vers Duffy qui s'était

appuyé au mur. Le visage de Duffy se crispa, il avança un peu le menton et les muscles de son cou se tendirent.

— Visez bas! cria soudain Annabel de son coin.

Surpris, Clive et le « Petit » tournèrent la tête. Mais déjà, rapide comme l'éclair, Duffy tournait le commutateur. Il se jeta à genoux, puis fila vers la gauche. Il avait repéré les fils électriques qui aboutissaient aux lampes. Il tâtonna, ne trouva rien d'abord, tâtonna encore, les sentit sous ses doigts et les arracha d'une saccade.

— Que personne ne tire, cria le « Petit » d'une voix aiguë. Je veux pas amener les flics. Clive, reste près de la porte, je vais allumer.

Duffy sourit et demeura immobile, à l'affût du moindre bruit, car il était aveuglé par l'obscurité soudaine.

— Je descends, cria Joe.

— Attends, je t'appellerai, ordonna le « Petit ».

Sans bruit, Duffy s'avança vers lui; quand il jugea qu'il était assez près, il s'arrêta. A deux pas de lui, il entendit le craquement d'une boîte d'allumettes; au moment précis où l'allumette s'enflammait, il lança son poing dans la figure du « Petit ». L'allumette tomba sur le tapis et s'éteignit.

En trois bonds, Duffy s'éloigna du « Petit », qui était tombé à terre, mais heurta une chaise. Joe fit feu une fois et manqua sa cible de peu, car la balle frôla la manche de Duffy. Celui-ci allait atteindre la porte lorsqu'il se cogna à Clive qui poussa un cri aigu. Duffy tendit ses bras en avant et toucha la tête de l'adversaire. De toutes ses forces il frappa son crâne contre le mur. Clive s'effondra.

— Vite, Joe, il a coincé Clive, cria le « Petit », d'une voix soudain affolée.

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, sacré bon Dieu? gueula celui-ci. On n'y voit goutte.

Duffy saisit Clive par le devant de sa chemise, ouvrit la porte et le traîna dans le vestibule obscur. Il lâcha un instant son prisonnier pour fermer à clé la porte du salon, gratta une allumette et tourna le commutateur.

A moitié assommé, Clive s'était affalé sur le plancher; il leva vers Duffy un regard vide de toute expression. Duffy le fouilla, lui enleva le petit carnet et l'argent de Gleason, empocha le tout et se releva.

— On a un petit compte à régler, nous deux, dit-il à Clive à mi-voix.

Il posa son talon sur sa figure, pesa de tout son poids et tourna lentement le pied.

Clive se mit à hurler et se cramponna des deux mains à la chaussure de Duffy.

— Voilà, chochette, ricana celui-ci. Il y a longtemps que ça te pendait au nez...

Il pressa plus fort et pivota sur son talon; il y eut un craquement et Duffy sentit les os céder sous son pied. Clive s'était tu. Duffy s'écarta et essuya à deux reprises sa semelle sur le tapis épais, laissant chaque fois une longue traînée rouge. Puis il ouvrit la porte d'entrée et descendit l'escalier en courant sans attendre l'ascenseur. Dans le hall d'entrée, il distingua encore un bruit sourd, c'était Joe qui cognait contre la porte fermée.

Une fois dans la rue. Duffy constata qu'il s'était remis à pleuvoir. La nuit était chaude et lourde. Duffy s'engouffra dans la Buick et démarra aussitôt. Les rues étaient moins encombrées et le trajet jusqu'au Bronx fut court. Il laissa la voiture au garage, descendit l'escalier qui menait au sous-sol et frappa.

Ce fut Gilroy qui vint l'ouvrir. Un sourire découvrait ses grandes dents blanches.

— Alors, ça va? lui demanda-t-il.

Duffy fit un signe de tête affirmatif.

— Viens boire un coup, dit-il.

Les deux hommes suivirent le long couloir et en-

trèrent dans la petite chambre. Duffy s'assit sur le bord du lit et repoussa son chapeau sur sa nuque. Gilroy servit le whisky; il tendit un verre à Duffy et attendit. Son visage étroit était bouffi de sommeil, mais attenif.

Duffy le regardait en se grattant la joue d'un air songeur.

— J'ai quelque chose pour toi, qui peut te faire plaisir...

Gilroy haussa les épaules.

— Peut-être. Tout m'est égal maintenant.

— Gleason a été descendu ce soir, dit Duffy en faisant tourner le whisky dans son verre. J'étais présent, ainsi que la bande à Morgan et la femme à Gleason. Elle l'a buté et ensuite elle a fait de son mieux pour me compromettre.

Gilroy roula des yeux ronds.

— Décidément, ils t'en veulent!

— Tu parles! Ils savent ce qu'ils font, d'ailleurs: je suis en train de bloquer un racket qui vaut un million de dollars...

Duffy sortit le carnet de sa poche et le jeta sur la table. Gilroy le prit et l'examina avec curiosité, mais, de toute évidence, il n'y comprit rien.

Duffy lui donna des explications.

Gilroy l'écouta attentivement, les yeux mi-clos et les lèvres serrées :

— Il faut que tu fasses gaffe, dit-il lorsque Duffy eut terminé.

— Je sais, dit Duffy en se levant. (Il se mit à marcher de long en large dans la petite pièce.) Si Olga était encore en vie, je me serais tiré avec elle. Mais où veux-tu que j'aille maintenant?

— N'importe comment tu n'irais pas loin, remarqua Gilroy en feuilletant le carnet.

Duffy haussa les épaules.

— On ne sait jamais...

— T'as vraiment l'intention de mener le jeu jusqu'au bout?

Duffy s'arrêta, les yeux fixés sur Gilroy.

— Ça dépend beaucoup de toi.

— Qu'est-ce que t'attends de moi?

— Tu m'as dit tout à l'heure que je pourrais disposer de ton équipe. Je crois que ton offre m'intéresse.

Gilroy passa la main sur ses cheveux crépus et demanda :

— Ce qui veut dire?

Et il semblait être sur ses gardes.

— Je veux chasser Morgan de la ville, dit Duffy.

Il se pencha et tapota la table de son index. Gilroy émit un petit sifflement.

— T'es tombé sur la tête? Il faut un tas de fric pour une opération pareille.

Pour toute réponse. Duffy tira d'abord de sa poche une liasse de billets et la posa sur la table, puis il prit dans sa poche intérieure les dix mille dollars de Gus et les ajouta aux autres. Gilroy suivait ses mouvements d'un œil fasciné.

— Trente-cinq sacs, ça suffit?

Gilroy glissa un doigt mince et noir sous son col.

— C'est un commencement, mais où t'as dégotté tout ce fric, bon Dieu?

— Il m'est tombé du ciel, dit Duffy en rempochant les liasses. Alors? Qu'est-ce que t'en dis? C'est d'accord?

Gilroy s'assit, remplit les deux verres et alluma une cigarette.

— Discutons le coup. Quel est ton plan?

Duffy revint vers la table et s'assit à son tour.

— Je ne sais pas encore. Je veux simplement démolir cette crapule de Morgan et sa bande.

— Pourquoi? demanda Gilroy en écarquillant les yeux.

La bouche de Duffy prit un pli amer.

— Il s'imagine que je ne peux rien contre lui: il me l'a dit. Eh bien! je vais montrer à cet enfoiré qu'il s'est foutu dedans.

— C'est donc ça? fit Gilroy.

— Oui c'est ça.

— T'iras pas loin avec tous les bourres à tes trouses.

— T'en fais pas, j'y ai pensé. Demain, dès la première heure, je vais m'occuper de me trouver une couverture.

— Une couverture? Et où c'est que tu vas la dénicher?

— English..., fit simplement Duffy en s'enfonçant dans son fauteuil et en avalant une longue rasade de whisky. Je vais lui exposer l'affaire dans ses moindres détails et c'est sûr qu'il me couvrira!

— En effet, c'est pas bête.

— Tu parles! Quand j'aurai un répondant, je serai fort. Avec English derrière moi et une équipe comme la tienne pour donner un coup de main, Morgan n'aura plus qu'à bien se tenir.

— Y a moi, y a Shep et y a Schultz, dit Gilroy.

— Bon. Veux-tu qu'on discute le coup ensemble après mon entrevue avec English?

Gilroy fit un signe d'assentiment et se leva.

— Mes gars seront ici vers une heure demain. Si ça te convient, on se retrouvera au début de l'après-midi.

Il gagna la porte et remarqua :

— Ça n'ira peut-être pas tout seul...

— T'y es pas du tout. On y arrivera, dans un fauteuil! protesta Duffy.

Gilroy hocha la tête et quitta la pièce.

Duffy commençait à retirer son veston lorsqu'on

frappa à la porte. L'homme maigre passa la tête par l'entrebâillement.

— Y a une poule qui veut te voir.

— Tiens? fit Duffy agacé. Je parie que tu lui as dit que j'étais là!

— Je lui ai dit que j'avais jamais entendu parler de toi. Mais elle refuse de bouger. « Dites-lui que c'est Alice », qu'elle me fait. Alors je suis venu te le dire.

— Nom de Dieu, s'exclama Duffy en remettant son veston. Amène-la ici, dépêche-toi!

L'homme maigre disparut en haussant les épaules et revint quelques instants plus tard, suivi d'Alice. Duffy 'ui prit les mains.

— Eh bien! mon petit...

Puis il s'arrêta.

— C'est Sam qui m'a dit... fit-elle toute essoufflée. Il fallait que je vous voie. Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça, Bill? D'après les articles des journaux vous avez tué une femme : c'est en première page!

Duffy lui tapota le bras.

— C'est gentil d'être venue...

Il désigna le lit.

— Asseyez-vous, mon petit, et mettez-vous à l'aise.

— Qu'est-ce que vous allez faire? reprit-elle. Sam ne veut rien me dire.

— Il vous en a déjà trop dit, fit Duffy en souriant. En tout cas, ce n'est pas moi qui ai tué Olga : c'était un coup monté. Tenez, regardez, je suis plein aux as!...

Il tira une liasse de billets de sa poche et la jeta sur les genoux d'Alice.

Alice tressaillit et mit les mains derrière son dos, sans détacher son regard de l'argent.

— Enlevez ça, dit-elle précipitamment.

— Mais regardez-donc, insista Duffy. Ça fait trente-cinq sacs. Vous n'avez jamais vu tant d'oseille à la fois.

— Enlevez ça, cria-t-elle d'une voix soudain plus aiguë.

Duffy ramassa l'argent d'un air maussade.

— Bon, si ça vous gêne à ce point...

Alice posa la main sur son bras.

— Vous allez avoir des ennuis, Bill. Vous ne comprenez donc pas? Je vous en supplie, renoncez à vos projets. C'est pour votre bien que je vous le demande...

— Voyons... commença Duffy en remettant lentement l'argent dans sa poche.

Mais Alice l'interrompit.

— L'argent n'est pas tout, vous le savez bien! Je vous en prie, Bill, allez vous expliquer avec la police... Ça s'arrangera très bien, vous verrez. On trouvera un avocat... et ensuite, vous pourrez reprendre votre travail comme autrefois.

Duffy l'arrêta d'un geste. Alice surprit l'éclair dur de son regard, s'écarta de lui et se mit à pleurer.

— J'irai jusqu'au bout, dit Duffy. Pendant des années j'ai été un pauvre type. On me disait à tout bout de champ : « Viens ici, couillon », « Fais ça. ballot », « Prends ça, andouille! » Eh bien! c'est fini maintenant. Je m'en vais démolir une bande de truands qui sont considérés comme des terreurs : Eh oui! Mais moi j'aurai une équipe deux fois plus costaud. Vous m'entendez? Deux fois plus costaud! Avec ça, je liquiderai Morgan et je deviendrai à mon tour un caïd. Qu'est-ce que vous en dites?

Alice se leva et murmura d'une voix tremblante :

— Pour l'amour de Dieu, n'allez pas mettre Sam dans le coup.

— Pardonnez-moi, mon petit, dit Duffy, soudain attendri... Tout ça c'est du baratin... Je me monte la tête, je ne suis qu'un pauvre couillon en chômage... N'y pensez plus, voulez-vous?

Alice le regarda en silence pendant quelques instants.

— Vous irez jusqu'au bout, je le sais, dit-elle enfin. Vous allez faire du tort aux gens et vous allez en subir les conséquences. Et tout cela pourquoi? Pour satisfaire votre misérable petit orgueil. Je ne peux pas vous en empêcher. Quand vous serez fatigué de ce jeu, venez nous voir. Mais tant que vous aurez ces idées-là, ne venez pas. Je vous ai beaucoup aimé autrefois, ne m'obligez pas à vous détester, je vous en supplie.

Elle caressa un instant la main de Duffy et sortit. Duffy demeura immobile devant la porte fermée. Puis il ôta son veston, se débarrassa de ses chaussures, s'enferma à double tour, s'étendit sur son lit et éteignit la lumière.

Il réfléchit un long moment dans le noir et murmura enfin :

« Un joli coin avec beaucoup de soleil et de sable jaune... un ciel d'un bleu intense. Et rien que nous deux. »

Il tendit machinalement la main et effleura la toile fraîche de l'oreiller. Et brusquement, la chambre lui parut froide et vide.

CHAPITRE XIV

Edwin English était un personnage de haute taille et de forte carrure. Sa figure était ronde et flasque, ses cheveux blancs avaient des reflets bleus et ses yeux étaient froids comme ceux d'un poisson. Assis derrière un vaste bureau, il fixait sur Duffy un regard impénétrable, en laissant se consumer le cigare qu'il tenait entre ses doigts courts et blancs.

Pendant près de vingt minutes, il avait écouté Duffy sans mot dire. Il avait examiné sans intérêt apparent le carnet que Duffy avait lancé sur son bureau. Puis il avait porté son cigare à ses lèvres et, les yeux mi-clos, avait examiné le mur, au-delà de la tête de Duffy.

Duffy avait pourtant l'impression d'avoir parlé avec concision et clarté. Il était content de lui.

English ôta le cigare de sa bouche et tapota le bureau de son ongle bien manucuré.

— Je pourrai vous faire arrêter pour meurtre, dit-il en guise de commentaire.

Duffy lui adressa un sourire sans gaieté.

— Vous m'avez l'air de prendre la chose par le mauvais bout, dit-il. Il ne faut pas vous en prendre à moi. Vous feriez mieux de vous occuper de votre fille...

— Ma fille est pour moi un constant sujet de préoccupation, dit English.

— C'est entendu. Mais l'affaire se corse... Voyons, si je prenais l'affaire en main, qu'est-ce que vous en diriez?

— Vous vous feriez cueillir par la police. Non, je ne vois vraiment pas comment je pourrais vous utiliser.

Duffy se leva. Il avait toujours le même sourire désabusé.

— Eh bien, dit-il, c'était à prévoir... Mais ne vous faites pas d'illusions, je n'ai pas l'intention de trinquer à la place de votre fille. Je vais de ce pas au quartier général de la police et je vais manger le morceau... Ça fera du bruit, je vous le promets!

— Vous n'avez aucune preuve.

— C'est ce que vous croyez, dit Duffy en haussant les épaules. J'ai assez d'arguments pour faire coffrer cette petite garce, et plutôt trois fois qu'une.

English l'interrompt d'un geste.

— Attendez. Nous pouvons peut-être nous entendre.

Duffy revint vers le bureau, se pencha sur English et le regarda droit dans les yeux.

— Vous faites fausse route, English. Vous ne comprenez donc pas? Vos ennemis seront trop heureux de voir Annabel inculpée de meurtre! Ils guettent une occasion de vous scier, English, et vous le savez bien. Une fausse manœuvre et vous êtes cuit. Votre réforme sociale n'est pas populaire, je ne l'aime pas moi-même. Mais si on apprenait les exploits de votre fille, on qualifierait votre programme politique d'ignoble.

English se leva. Pendant une seconde ses yeux de poisson se voilèrent d'inquiétude, puis son regard redevint impénétrable. Duffy comprit qu'il avait touché un point sensible et s'en félicita.

— Qu'est-ce que vous proposez? demanda English.

— Avant tout, il faut arrêter l'action de la police.

Vous êtes assez influent pour ça. Quand je n'aurai plus rien à redouter des flics, je m'attaquerai à Morgan et je le démolirai. Ensuite je pourrai m'occuper d'Annabel et la faire interner dans une maison de fous... C'est ce qui peut lui arriver de mieux...

English réfléchit un instant.

— Il ne suffit pas de neutraliser la police; il vous faut aussi des appuis et de l'argent.

— Je peux compter sur la bande à Gilroy.

— Gilroy? Ah! oui, je le connais. Il est bien, mais il n'a pas assez d'envergure.

— Si je prends l'affaire en main, ça ira, dit Duffy en s'asseyant sur le bureau.

— Et l'argent?

— Vous pourriez nous donner un coup de main, peut-être? Ça vaut le coup, si on arrive à débrouiller cette salade...

English s'avança vers la porte.

— On verra. En attendant venez avec moi à la police. Vous vous expliquerez avec une personnalité influente.

Duffy lui lança un regard perçant.

— C'est à vous de le faire. Je tiens trop à ma peau et je ne veux pas courir le risque d'être doublé. J'aurai bonne mine si vous vous dégonflez au dernier moment.

— Vous avez une curieuse façon de vous exprimer, dit English en haussant les épaules. Mais ce sera comme vous voulez, je vous téléphonerai.

Duffy consulta la pendulette posée sur le bureau; il était onze heures et quelques minutes.

— C'est moi qui vous appellerai vers une heure et, dès que j'aurai votre réponse, je passerai à l'action.

English fit un signe d'assentiment.

— Où est Annabel en ce moment? demanda-t-il soudain.

— La dernière fois que je l'ai vue, elle conseillait

à une petite tantouse de tirer dans mes boyaux. Ah! elle est chouette, votre fille!

Duffy prit congé d'English, remonta dans la Buick et retourna lentement vers le Bronx. Il laissa la voiture au garage et gagna sa chambre. Il sonna l'homme maigre pour lui demander de lui chercher les journaux. En attendant son retour il se versa un verre de scotch, alluma une cigarette et chercha à se détendre, mais sa pensée revenait invariablement à Olga. Il ne pouvait effacer de son esprit l'image de la jeune femme, étendue par terre, nue, un poignard dans le sein. Il avait beau essayer de chasser ce souvenir, il revenait toujours.

L'arrivée de l'homme maigre fut un soulagement pour Duffy; il lui donna un pourboire et se plongea immédiatement dans la lecture des journaux. Après les avoir tous parcourus, il se renversa dans son fauteuil et alluma une cigarette. Aucun ne parlait du meurtre de Gleason. Duffy se leva, saisit le récepteur du téléphone et composa le numéro d'Annabel. Il écouta la sonnerie pendant quelques minutes et raccrocha. De toute évidence, la fille s'était envolée.

Il se mit à marcher de long en large en réfléchissant. Morgan avait-il supprimé la jeune femme et fait disparaître les deux corps? C'était possible, mais pour le moment il n'y avait aucun moyen de le vérifier.

Peu avant une heure, Gilroy fit son entrée, suivi de ses deux acolytes.

— Je te présente Shep, dit-il à Duffy.

Duffy se tourna vers Shep et le salua d'un signe de tête. Le personnage lui parut curieux... Il avait une toute petite tête perchée au bout d'un long cou, mais son corps était énorme. « On dirait, songea Duffy, qu'on lui a collé au hasard une tête désassortie, faute d'en trouver une à sa taille. » Schultz était un grand échalas, dont les épais cheveux noirs se dressaient en

touffe sur son crâne, comme les poils d'une brosse métallique.

— Asseyez-vous, les gars, et servez-vous à boire, dit Duffy.

Ils s'intallèrent d'un air gêné et regardèrent d'abord Duffy, puis la table vide. A ce moment, l'homme maigre passa sa tête par la porte.

— Apporte-nous du scotch, lui cria Duffy.

Gilroy, cependant, était resté debout près de la fenêtre.

— Je leur ai expliqué l'affaire en gros, dit-il. Ils vont marcher, t'en fais pas.

— C'est toi le mec que les poulets recherchent? demanda Shep d'une voix grinçante.

Duffy lança un coup d'œil à Gilroy qui lui répondit par un signe de tête.

— En effet, répondit-il, mais pas pour longtemps.

Il se leva, alla décrocher le téléphone et composa un numéro. Pendant qu'il attendait la communication, l'homme maigre apporta le whisky; Schultz saisit la bouteille de sa main osseuse et remplit les verres.

— English? demanda Duffy. Alors c'est arrangé?

— Ça n'a pas été facile, répondit English, mais vous êtes dédouané. A vous maintenant de trouver un coupable, mais il faut laisser qui vous savez en dehors.

— Ça va, ricana Duffy. Il ne me faut plus que deux ou trois macchabs, on leur fouta tout sur le dos.

— Mais les macchabs en question, il faut les trouver, grommela English.

— Si vous voyiez mon équipe, vous ne vous feriez pas de bile... Au fait, et mon pognon?

— Si vous liquidez Morgan et si vous me débarrassez d'Annabel, vous allez toucher gros.

— Rien à faire : je veux être payé cash.

English garda un moment le silence, puis reprit :

— Je vais ouvrir un compte à votre nom à la Natio-

nale : vous pouvez y puiser à concurrence de cinq mille dollars.

— Ça va, dit Duffy.

Et il raccrocha.

Gilroy quitta la fenêtre et prit le verre que lui tendait Schultz.

— Allons-y, dit-il.

— English me couvre, dit Duffy en s'asseyant, il a réussi à freiner pour un moment l'action de la police. Il est même d'accord pour lâcher du pognon si on fait du bon boulot, alors je crois qu'on ferait bien de se mettre tout de suite sur le tas.

— Qu'est-ce que je touche? demanda Schultz.

Duffy fit un rapide calcul mental.

— Cinq sacs chacun.

— Moi, ça me va, dit Shep.

— Votre premier boulot est de dégouter Annabel English, commença Duffy en se croisant les bras et en s'accoudant à la table. Cette poule est un danger public. Il s'agit de la mettre hors d'état de nuire.

— Faut la descendre? demanda Gilroy d'un air désapprobateur.

Duffy secoua la tête.

— Pas question. Je m'occuperai d'elle. Elle est complètement dingue.

— On la dégouttera bien, dit Shep, mais les détraqués, c'est pas notre rayon.

— Trouvez-la, dit Duffy, je me charge du reste.

— Par quel bout on commence?

— La dernière fois que je l'ai vue, elle était avec la bande à Morgan. Les équipiers de Morgan doivent savoir ce qu'elle est devenue.

Shep se leva.

— Laissez-moi faire, je la connais bien, cette bande.

Il sortit de son pas traînant et Duffy se tourna vers Gilroy.

— Qu'est-ce que tu sais sur Morgan?

— Il est patron de trois clubs et il a des bureaux d'affaires dans l'avenue Transverse, près du fleuve. C'est de là qu'il dirige son biseness.

— Quelle sorte de biseness?

— Il fait plein de trafics et il camoufle le tout sous la raison sociale : « Compagnie de navigation Morgan ». C'est là que se tient son quartier général et c'est de là qu'il contrôle ses bordels, la traite des Cubaines, la contrebande et tout ce qui s'ensuit.

Duffy prit l'annuaire du téléphone et chercha « Compagnie de navigation Morgan ». Il composa le numéro et attendit.

— M. Morgan est là? demanda-t-il enfin.

Une voix effrontée lui répondit :

— De quoi s'agit-il?

— Je dirai à Morgan de vous en faire part, si ça lui chante, dit Duffy d'un ton sec.

Avant de brancher sa ligne, la standardiste remarqua :

— Fais gaffe, tu vas te couper la langue!

Duffy sourit. La voix de Morgan lui parvint :

— Oui?

— Dites donc, Morgan, elle n'est pas à la hauteur, votre équipe...

— Cette fois, vous êtes passé au travers, Duffy, mais vous ferez bien de vous méfier, répliqua calmement Morgan.

Duffy, le regard vide, contemplait le mur en face de lui.

— Gleason n'est plus là pour surenchérir, mais cette petite liste vous coûtera cinquante sacs.

Morgan respira avec bruit, mais reprit aussitôt :

— Mes gars vont la récupérer sans bourse délier. Vous êtes averti : ils vont vous rendre visite, et vous trouverez à qui parler.

— Toute réflexion faite, dit Duffy, je vais aller en faire cadeau à la police.

— A votre place, je n'en ferais rien, dit Morgan un peu trop vite.

Sa voix manquait de conviction.

— Je le ferai quand même, et on va voir ce qu'on va voir. J'ai déjà soutiré vingt-cinq sacs à Gleason, alors je ne me casse pas la tête.

— Un instant, dit Morgan en haussant le ton. Je vous donne cinq sacs.

— Multipliez-les par cinq, et la liste est à vous.

— D'accord, dit Morgan d'une voix douce. Apportez-moi le carnet et vous aurez l'argent.

— Non, sans blagues!... Je ne suis pas tombé de la dernière pluie! La chose se passera dans un lieu public. Je serai dans le hall du Belmont Plaza à six heures ce soir et on fera l'échange.

Après une courte pause, Morgan accepta.

Gilroy avait suivi la conversation, le regard fixé sur le dos de Duffy.

— Tu vas t'amuser pour ramener le fric! fit-il.

Négligeant la remarque, Duffy prit son chapeau.

— On y va, dit-il.

Les trois hommes montèrent au garage.

— Tu sauras conduire ce taxi? demanda Duffy à Schultz.

Celui-ci fit un signe de tête affirmatif.

— Tu parles! dit-il, un peu surpris.

— Bon, alors prends le volant. J'ai à discuter avec Gilroy.

Les deux hommes s'installèrent au fond de la voiture. Schultz se mit devant :

— Où va-t-on? demanda-t-il en mettant le moteur en marche.

Duffy lui donna l'adresse de sa banque et Schultz,

conduisant avec prudence, suivit l'allée étroite et déboucha dans la voie principale.

— On va lui jouer un bon tour, à ce salaud, expliquait Duffy à Gilroy. Je commence par donner le carnet à English qui pourra passer à l'action : nous, ça nous dépasse, ce genre de salade. Puis on file une copie à Morgan et on récolte son pognon. Ensuite on neutralise Annabel. Il ne nous restera plus alors qu'à faire une descente aux bureaux de Morgan pour recueillir des preuves de son activité clandestine. Si on ne trouve rien, il faudra le liquider par nos propres moyens.

Gilroy s'adossa aux coussins, ferma les yeux et prononça d'une voix ensommeillée :

— Tout un programme, quoi!

— On va toujours essayer. Et ensuite, vous n'aurez plus qu'à dépenser le pognon que vous aurez gagné.

Schultz arrêta la voiture le long du trottoir et Duffy entra dans la banque. Il réapparut peu après, regarda prudemment à droite et à gauche avant de s'engager sur le trottoir, puis il s'engouffra dans la Buick qui démarra aussitôt.

Duffy donna à Schultz l'adresse d'English en lui recommandant de faire vite : Schultz lui fit un signe d'assentiment dans le rétroviseur, et se lança dans les rues transversales.

— Ça fait mal au ventre de donner cette liste aux poulets, dit Gilroy.

Duffy haussa les épaules.

— Tu ne vas pas diriger un racket de cette envergure, quand même?

— Non, la neige, c'est pas mon rayon. Seulement j'aime autant ne pas rendre service à ces vaches-là.

— Ça va démolir Morgan, le coup est donc régulier!

English fut surpris de voir arriver Duffy. Il lui prit le carnet des mains et le feuilleta attentivement :

— Alors, c'est par là qu'on commence?

— Vous allez remettre ça à la brigade des stupéfiants. Ce carnet ne constitue pas une preuve, mais y a pas mal de drogués qui auront les foies. En tout cas, ça empêchera Morgan de reprendre le racket à son compte.

English fit un signe d'assentiment.

— Alors, vous avez trouvé Annabel?

— Ça ne va pas tarder, dit Duffy en gagnant la porte. Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Quelques minutes plus tard, il remontait dans la Buick.

— C'est pas encore l'heure de croûter? demanda Gilroy.

— Si tu veux, dit Duffy en s'installant à côté de lui. Je suis libre jusqu'à six heures.

Schultz fit décrire à la voiture un vaste demi-cercle et s'élança à toute allure vers l'est de la ville.

CHAPITRE XV

Lorsque Shep revint peu après cinq heures, il trouva Duffy en train de nettoyer son Colt sous le regard de Gilroy et de Schultz qui se prélassaient dans des fauteuils. Duffy leva la tête :

— Alors, tu l'as trouvée?

Shep s'avança en se dandinant, se laissa tomber sur une chaise et épongea son front avec un mouchoir.

— Tu parles... Et devine où?

Duffy posa son arme sur la table et sa bouche se contracta.

— Où donc?

Shep sourit avec béatitude.

— Elle est bien bonne! Figurez-vous qu'elle s'est entichée de la petite tantouse à Morgan..

Duffy leva les sourcils.

— Clive?

Shep fit un signe d'assentiment.

— En ce moment même, elle est chez cette ordure. Il est au lit et beugle comme un veau parce que quelqu'un lui a marché sur la gueule.

Duffy se leva et glissa son revolver dans sa ceinture.

— Allez, on va la cueillir tout de suite.

— Tous les quatre? demanda Gilroy.

— C'est pas nécessaire, répliqua Duffy en hochant la tête. Shep et moi, on s'en chargera.

— Ça colle, dit Shep.

Il se pencha vers Gilroy et chuchota quelque chose à son oreille. Gilroy éclata d'un rire bruyant et pointu.

— Ensuite on ira au Belmont Plaza. Le mieux, c'est que vous y alliez un peu avant nous, vous deux, histoire de surveiller le hall. Avec Morgan, faut ouvrir l'œil.

— D'accord, fit Gilroy.

Duffy prit le volant de la Buick et Shep monta à ses côtés.

— Si cette poule fait du grabuge, tu la descends, n'est-ce pas?

Shep acquiesça.

— N'empêche qu'elle est bath à regarder, cette môme. J'ai pas de veine d'être si gros, ajouta-t-il tristement.

Duffy le regarda du coin de l'œil.

— Avec elle, on sait jamais où on en est; cette poule est un vrai poison.

Shep lui indiqua la route à suivre et reprit d'un ton pensif :

— Ça doit être chouette de sortir une gonzesse comme ça!

Duffy ne répondit pas : il conduisait très vite. Au bout de dix minutes, il demanda :

— C'est ici?

Shep passa sa petite tête par la portière pour reconnaître les lieux.

— Oui, c'est ici.

Duffy arrêta la Buick et tous deux descendirent.

— Quel numéro as-tu dit?

Shep tira de sa poche un bout de papier froissé et lut en plissant les yeux :

— 1469.

— C'est plus bas, de l'autre côté de la rue, dit Duffy après avoir regardé le numéro d'une des maisons.

Les deux hommes traversèrent la chaussée et suivirent le trottoir d'un pas nonchalant.

— Ils sont dangereux tous les deux, fais gaffe, Shep dit Duffy.

Shep sourit :

— Moi? J'ai une trouille du diable — la coupure!

L'immeuble portant le numéro 1469 était haut et étroit. Duffy gravit les marches du perron et s'arrêta devant la liste des locataires.

— Voilà; Clive Wessen, dit-il enfin.

Il appuya sur la sonnette de l'appartement voisin, attendit le bourdonnement de l'ouverture automatique, poussa la porte et entra. Shep le suivit de son pas traînant.

— C'est au troisième, lui dit Duffy à mi-voix.

Ils montèrent sans se presser. La maison était propre et claire.

— Y s'privent de rien, ces salauds-là! remarqua Duffy.

Shep ne répondit pas : il était essoufflé. Arrivé au troisième, Duffy tira son Colt d'un geste négligent, désigna du menton une porte à l'autre bout du palier et dit :

— C'est là. Tu pourras l'ouvrir?

— Je peux ouvrir n'importe quelle porte, tu vas voir.

Shep s'approcha sans bruit, étudia la serrure et se retourna vers Duffy, l'air réjoui :

— Les doigts dans le nez!

— Alors, fais vite, répondit Duffy à voix basse.

Shep fouilla dans sa poche, et tira un petit passe-partout qu'il glissa dans le trou de la serrure : après un ou deux essais infructueux, Duffy entendit un léger dé clic.

— Je vais entrer seul, dit-il à l'oreille de Shep; tu me rejoindras dans deux minutes...

Shep fit un signe d'assentiment et s'écarta.

Duffy tourna doucement la poignée, ouvrit la porte et pénétra dans un petit vestibule. En face de lui, il y avait deux portes; il s'approcha à pas feutrés et distingua des voix derrière celle de droite. Il éleva le revolver à hauteur de sa ceinture, poussa la porte d'une secousse et franchit le seuil.

— Alors, t'as réussi à le violer? demanda-t-il d'une voix glacée.

Annabel se retourna d'un bond. Elle était debout, à côté du divan sur lequel Clive était allongé. La figure de celui-ci disparaissait littéralement sous les pansements: il s'était fait arranger de première. Duffy ne put voir de lui que deux yeux brillants de haine.

— Faites pas les marioles! Restez tranquilles, ordonna Duffy d'un ton sec.

— Fous-moi le camp! lui dit Clive d'une curieuse voix de tête.

Annabel se lissa les cheveux et sourit à Duffy.

— Tu me plais bien, dit-elle.

— Assieds-toi, ordonna Duffy.

Shep, toujours nonchalant, apparut sur le seuil. Il regarda Clive, puis Annabel, gonfla ses joues et ôta son chapeau.

Annabel s'était assise au pied du divan.

— Vous ne me présentez pas votre ami? demanda-t-elle à Duffy de sa voix rauque.

Shep, flatté, rajusta sa cravate.

— Elle est mignonne! lança-t-il à Duffy.

Duffy surveillait Clive: celui-ci était tout habillé sous la couverture qui cachait ses mains.

— Sors tes pattes qu'on les voie, lui dit Duffy.

Mais Annabel intervint :

— Si on essayait de s'entendre? proposa-t-elle.

Duffy se tourna vers elle.

— Toi, tu vas me suivre : je vais t'emmener dans une maison où tu seras très bien...

— Tout de suite? demanda-t-elle.

— Eh oui! tout de suite!

Annabel se leva, mais se ravisa aussitôt :

— Une maison? Quelle maison?

— Tu verras. En attendant, dis adieu à ton petit copain, tu ne le reverras plus.

Elle regarda Clive et haussa les épaules.

— Je m'en fous! dit-elle. Il est bizarre... On perd son temps avec lui.

Shep ricana :

— Une poule comme toi, ça ne devrait pas traîner en compagnie d'une pédale, fit-il sentencieusement.

— Foutez-moi le camp, tous, tant que vous êtes! cria Clive d'une voix étranglée.

— Je peux prendre mes affaires? demanda Annabel.

Duffy secoua la tête.

— Non, viens comme tu es. J'ai à te parler... Allons, qu'est-ce que tu attends?

— Je t'aime quand tu te fâches, dit-elle en riant. On va discuter, j'ai plein de choses à te raconter. (Elle désigna Clive d'un geste vague.) Sur lui et sur Morgan! Tu te régaleras!

Un rictus découvrit les dents de Clive. Il fit feu sur elle. Duffy n'eut que le temps de discerner un léger mouvement sous la couverture, et le coup partit. La couverture se mit à fumer.

Duffy tira à son tour, mais sa main eut un soubresaut et la balle entra dans le mur, à cinquante centimètres au-dessus de la tête bandée. Vif comme l'éclair, Shep bondit sur Clive.

Duffy glissa son revolver dans sa poche arrière et

s'agenouilla auprès d'Annabel : elle était étendue sur le dos, la main crispée sur le côté droit. Elle ouvrit les yeux, regarda Duffy et se mit à pleurer.

— Calme-toi, lui dit Duffy, tu t'en tireras.

Il la souleva.

— Couche-la ici, dit Shep en désignant le divan. Il venait de jeter Clive à terre, d'un terrible swing au menton.

— Va chercher de l'eau et des pansements, lui dit Duffy précipitamment. Elle saigne comme un veau.

Shep quitta la pièce et Duffy l'entendit ouvrir des tiroirs et fouiller dans la chambre voisine. Sans perdre de temps, il tira un couteau de sa poche et découpa les vêtements de la jeune femme afin de dégager la blessure.

— Grouille-toi, nom de Dieu, cria-t-il à Shep lorsqu'il vit la plaie.

Shep accourut d'un pas pesant, avec plusieurs serviettes et un pot d'eau. Duffy les lui prit des mains.

— Téléphone à English, raconte-lui ce qui s'est passé, et grouille-toi, ça presse.

Pendant qu'il nettoyait la plaie, Annabel ouvrit les yeux et le regarda. Elle vit la sueur briller sur son visage.

Duffy qui n'arrivait pas à étancher le sang eut un geste d'impuissance :

— C'est encore ce qui pouvait t'arriver de mieux, je crois.

— Je crois aussi, répondit-elle en se remettant à pleurer.

Duffy essaya de bander la blessure, bien qu'il sût que c'était inutile.

— Donne-moi à boire, reprit-elle.

Duffy lui souleva la tête et porta à ses lèvres un verre de whisky.

— Je regrette ce que j'ai fait, murmura-t-elle enfin. Mais le visage de Duffy ne s'adoucit pas.

— Les petites filles de ton espèce se désolent toujours quand c'est trop tard.

— C'est ta faute, si j'ai descendu ta petite amie...

— Ce qui t'arrive là, c'est encore le mieux, répéta Duffy qui ne pouvait se résoudre à dire autre chose.

— Jamais un homme ne m'avait encore repoussée. Je me suis pourtant offerte à toi, tu te souviens?

— Je ne m'en souviens que trop bien... J'ai même pensé que tu me le ferais payer.

— Si tu prends par écrit ce que je te dirai, je signerai la déposition. Je serais contente de le faire.

En deux enjambées, Duffy fut près du bureau. Il trouva un bloc de papier et revint en courant.

— Tu feras vite, n'est-ce pas? demanda-t-elle à voix basse.

— T'en fais pas, dit Duffy. Alors, c'est toi qui a tué Cattley?

— Oui. Cattley était en train de doubler Gleason. Personne ne savait que Gleason était mon mari : c'était un salaud, mais il faisait du fric et moi, j'en avais besoin. Quand j'ai su que Cattley raflait la moitié des bénéfices, je l'ai balancé dans la cage de l'ascenseur. Ça n'a pas été difficile — il était tout petit... Et puis t'es venu et tu m'as donné un coup de main. Ensuite il y a eu Marx. Vois-tu ils m'embêtaient tous : j'essayais une fois, pour voir et puis je n'en avais plus envie. Max, il me courait toujours après. Il a eu tes photos et il a cherché à obtenir ce qu'il voulait en échange. Alors je suis allée chez lui et je l'ai tué.

Duffy écrivait à toute vitesse. Il s'interrompit pourtant pour faire boire du whisky à Annabel. Shep arriva sur ces entrefaites.

— English arrive, déclara-t-il.

Duffy leva la main pour lui imposer silence.

— Je te détestais, reprit la moribonde. Quand j'ai été chez la même Shann pour chercher le carnet, je pensais que vous étiez tous les deux sortis : je t'avais vu quand t'es parti en voiture et je croyais qu'elle était avec toi. Je suis entrée et je suis tombée sur elle : elle s'est mise en colère, alors je l'ai tuée aussi.

— Ça t'a bien avancée, hein?

Annabel poursuivit d'une voix si faible qu'il dut se pencher pour l'entendre.

— J'en avais tellement marre... de Gleason... alors, quand t'es revenu... pensé... pouvoir te mettre le meurtre sur le dos...

Duffy acheva de griffonner les derniers mots et lui pressa le stylo entre les doigts.

— Ça va aller? demanda-t-il anxieusement.

— Peux... pas... voir...

Duffy lui prit la main et posa la plume sur le papier.

— Signe! cria-t-il.

Mais les doigts d'Annabel se relâchèrent et sa main roula, inerte. Duffy se retourna vers Shep.

— Ça alors, c'est la poisse! cria-t-il sauvagement. Elle fait des aveux qui m'innocent et il faut qu'elle meure, avant d'avoir signé.

— Pas de veine, fit Shep.

Duffy se redressa.

— Regarde-la, Shep. Tu ne trouveras pas une pire garce dans tout le pays.

Mais Shep haussa les épaules :

— Qu'est-ce que ça peut fiche? Tout ce que je sais, c'est qu'elle est drôlement mignonne.

— Et Clive, ça va? demanda Duffy avec impatience.

— Il en a encore pour une heure avant de retrouver ses esprits.

Duffy jeta un coup d'œil à la pendule : il était six heures moins le quart.

— Allons, viens, on a rancart. English n'aura qu'à se démerder.

Il quitta l'appartement, suivi de Shep. Ils montèrent dans la Buick en silence.

— Mogan va m'en vouloir à mort, dit enfin Duffy. Mais Shep n'eut pas l'air ému.

— P't'être ben! Tu crois qu'ils vont embarquer la tante?

— J'en sais rien. English étouffera peut-être l'affaire, mais je parie qu'il trouvera un motif pour coincer cette petite tante.

Six heures venaient de sonner, quand Duffy arrêta la Buick devant le Belmont Plaza.

— Viens avec moi, dit-il à Shep.

Ils pénétrèrent ensemble dans le hall grouillant de monde. Au fond de la salle, Schultz paraissait profondément absorbé par la lecture d'un journal. Il ne broncha pas, mais plia simplement son journal et le posa sur la table : Duffy comprit qu'il l'avait vu.

Joe et le « Petit » arrivèrent au même instant. Joe avait l'air furieux. Il jeta à Duffy un regard noir. Le « Petit » s'approcha :

— Tu vas avoir des emmerdements, un de ces jours... dit-il.

— Pas de baratin, répliqua Duffy. On a à parler affaires.

Il entra dans le bar suivi du « Petit », qui avait laissé Joe dans le hall. Shep devisagea celui-ci d'un air épanoui, mais ne souffla mot.

Au bar, le « Petit » demanda :

— Qu'est-ce que tu fous avec la bande à Gilroy? Duffy le regarda froidement.

— Tu ne vas pas tarder à l'apprendre. Allons, on va liquider ça en vitesse. Ta présence me débecte.

Le « Petit » eut un gloussement amusé. Il plongeait la main dans sa poche, en tira une enveloppe, la déca-

cheta et sortit une liasse de billets de banque. Duffy l'observait, tandis qu'il les comptait. Il y avait vingt-cinq mille dollars. Duffy sortit à son tour le carnet de sa poche et l'échangea contre les billets.

— Et la copie? demanda le « Petit ».

Duffy sourit, mais ses yeux demeurèrent froids comme des glaçons.

— Elle est aux mains de la police.

Le « Petit » secoua la tête, l'air affligé :

— T'as eu tort, dit-il. Il ne va pas être content Morgan, quand je le lui dirai.

— Morgan n'a qu'à aller se faire..., fit Duffy avec désinvolture.

Le « Petit » gloussa de nouveau.

— Je le lui répéterai aussi, dit-il en empochant le carnet.

— Au fait, ces coupures sont fausses, ajouta-t-il brusquement, comme s'il venait de s'en souvenir.

Duffy tira l'enveloppe de sa poche et examina les billets attentivement. Ils lui parurent normaux.

— Sans blagues?...

Le « Petit » opina gaiement de la tête.

— Mais oui! Tu ne veux pas que Morgan refille des vrais biffetons à un con comme toi?

Duffy remit l'enveloppe dans sa poche. Il venait d'avoir une idée.

— Eh ben! fit le « Petit », ça ne t'impressionne pas plus que ça?

— Fais ce qu'on te dit : tire-toi! aboya Duffy.

— J'ai idée qu'on se reverra bientôt, remarqua le « Petit » sur un ton d'excuses.

— Plus tôt que tu ne crois.

Duffy le suivit des yeux et le vit quitter l'hôtel en compagnie de Joe. D'un signe, il invita Shep à venir le rejoindre et commanda deux whiskies.

— Ça y est? demanda Shep.

Sans répondre, Duffy sortit un des billets et le lui tendit. Shep l'examina d'un air ravi :

— C'était pas plus difficile que ça?

Duffy poussa un verre vers lui, avala le sien d'un trait et fit signe au barman d'en verser un autre.

— Tu bois trop vite, dit Shep.

— Tant que je ne bois pas trop, y a pas à s'en faire...
Shep fronça les sourcils.

— Ça revient au même, non?

Il rendit le billet à contrecœur. Duffy le remit avec les autres et déclara :

— Allez, on se taille.

Gilroy et Schultz les attendaient dans la Buick.

Quand la voiture eut démarré, Gilroy demanda :

— Pas de coup dur?

Duffy lui tendit l'enveloppe.

— Voilà l'oseille.

Gilroy émit un sifflement, compta les coupures et remarqua :

— J'ai idée que c'est louche...

— T'as peut-être raison... dit Duffy qui regardait par la portière.

Gilroy étudia les billets attentivement.

— Ils sont faux, déclara-t-il enfin.

Duffy opina de la tête.

— En effet. Le « Petit » me l'a dit avant de fout' le camp.

— Alors? Qu'est-ce qu'on fait maintenant?

Duffy se tourna vers Gilroy :

— Avec ça, on va pouvoir coincer Morgan. Pour le coup, English nous donnera bien vingt-cinq sacs.

— Comment veux-tu le coincer?

— On ira chez lui ce soir et on planquera ces billets quelque part. Il écopera drôlement pour délit de contrefaçon... et des coupures de mille encore! Les billets

une fois cachés chez lui, on affranchit English et on le laisse faire.

— J'aurais préféré palper le fric, dit Gilroy.

Duffy haussa les épaules :

— On peut pas tout avoir!

Shep, qui avait suivi la conversation, se retourna :

— Dites donc, moi, je me suis foutu dedans avec ces biffetons. Pourquoi qu'on n'essayerait pas de les mettre sur le marché? Je suis sûr que ça gazerait.

— Non, c'est pas une solution, répliqua Duffy. Vous aurez votre part, vous en faites pas, mais ça prendra un peu plus de temps. Et le fric que vous toucherez ne sera pas faux.

De retour au Bronx, Duffy appela English au téléphone.

— On a embarqué Wessen, lui déclara celui-ci.

— Et Annabel?

— Laissez Annabel tranquille. Je viens de faire un nouveau versement de cinq mille dollars à votre compte. Ça vous permettra de tenir le coup pendant un moment.

Duffy sourit.

— Dites-moi, English, est-ce que Clive serait inculpé de meurtre, par hasard?

— De meurtre? fit English d'un ton surpris. Non, il a été inculpé de trafic de stupéfiants.

Duffy cligna de l'œil à Gilroy par-dessus son épaule et ricana :

— Je parie qu'il avait de la came, plein ses poches!

— La police en a trouvé assez pour justifier son arrestation, fit calmement English.

— Je n'en doute pas... Et Annabel?

Il y eut un silence.

— Vous savez très bien ce qui lui est arrivé, reprit enfin English d'un ton légèrement hostile, ma pauvre

filles a été renversée par une voiture, dont le conducteur a pris la fuite.

— Pas de chance, ironisa Duffy. En tout cas, j'aurai du boulot pour vous d'ici peu.

Et il raccrocha.

— Cet oiseau-là travaille du chapeau, dit-il à Gilroy. Il a fait coffrer Wessen et s'est arrangé pour étouffer le meurtre de sa fille — elle a, paraît-il, été tuée par une voiture inconnue.

Gilroy hocha sa tête en pain de sucre.

— Fais gaffe avec ce coco-là.

— On est dans le bain avec lui, dit Duffy en haussant les épaules. (Il se versa un verre de whisky.) C'est chouette d'avoir un ponte comme lui pour vous épauler.

Gilroy fit un signe d'assentiment et sortit. Resté seul, Duffy réfléchit longuement à ce qu'il devait faire. Il se leva enfin, se dirigea vers une petite commode, ouvrit le tiroir d'en haut qui était fermé à clé et en tira une liasse de billets. Puis il alla verrouiller la porte, s'assit devant la table et se mit à compter son argent : il lui restait trente-quatre mille dollars plus quelques petites coupures. Il compta trois fois cinq mille dollars qu'il disposa en pile sur la table. Des dix-neuf billets restants, il fit quatre parts bien distinctes, en mit une dans sa poche arrière, une dans la poche de son veston et une autre dans celle de son pantalon. Quant à la quatrième part, soit trois mille dollars, il la plia soigneusement et la mit dans son soulier : il fut obligé de s'y reprendre à deux fois pour le remettre sans être gêné.

Ensuite, il ramassa l'argent resté sur la table, ôta le verrou de la porte, et se rendit au bar.

Il trouva Gilroy en train de discuter avec Schultz et Shep autour d'un verre de bière. Tous trois regardèrent Duffy d'un air vaguement interrogateur. Duffy s'accouda au bar.

— Je vous ai apporté vos parts, leur dit-il aimablement. (Et il tendit à chacun d'eux un rouleau serré de billets.) Cinq sacs. Vous les compterez plus tard...

Shep prit son verre et vida la bière sur le plancher.

— Barman, du champagne! cria-t-il. Je vais fêter ça!

Schultz manipula son rouleau et l'enfouit dans sa poche. Il regarda Duffy d'un air absent, lui fit un signe de tête et sortit. Gilroy le suivit des yeux :

— Ce gars-là m'a l'air plutôt serré avec son pognon. J'irais pas jusqu'à dire qu'il est radin, mais pour ce qui est d'être serré, il l'est.

Duffy jeta un coup d'œil à la pendule.

— Je vais pioncer un petit coup. On partira vers onze heures.

— Ça paie ce boulot-là? demanda Gilroy.

— ... turellement. Je veux que vous vous en mettiez plein les poches tant que vous en avez l'occasion...

Shep leva son nez en pomme de terre au-dessus de son verre :

— Merde alors, en voilà une façon de parler!

— Vous ne vous attendiez pas à ramasser votre pognon sans rien foutre, je suppose? ricana Duffy.

— Non, mais y a des limites!

Une fois dans sa chambre, Duffy appela Sam au téléphone.

— T'as envie de me rendre un service? lui demanda-t-il lorsqu'il l'eut au bout du fil.

— Oh! fit Sam, te frappe pas à cause d'Alice. Elle est un peu bouchée, tu sais, elle ne comprend pas ce que c'est que d'avoir envie de certaines choses.

Duffy fit la grimace.

— Fous la paix à Alice. Elle a raison, tu entends? Elle a cent fois raison. Si j'avais le moindre foutu bon

sens, je serais en train de faire tranquillement mon boulot au lieu de jouer au caïd. Seulement voilà : je n'ai pas de bon sens et ça m'amuse de jouer au caïd. Je veux pourtant que tu fasses quelque chose pour moi : ouvre tes cliquettes au Commissariat central et tiens English à l'œil. Cet oiseau-là m'a déjà joué trop de tours de cochon pour que je dorme sur mes deux oreilles. D'accord?

Sam paraissait intrigué.

— D'accord. N'hésite pas à m'appeler pour n'importe quel service de ce genre.

— Bon, alors tiens-moi au courant. Si tu vois du nouveau, tu me passes un coup de fil?

— Entendu, fit Sam. (Puis il reprit d'une voix inquiète :) Tu sais ce que tu fais, au moins?

— Je vais virer des mecs qui se croient trop forts pour moi, mais qui se gourent... Adieu, matelot.

Et il raccrocha.

Dehors, la pluie tombait à torrents. Duffy se jeta sur son lit et resta sur le dos, une jambe pendante. Il se gratta doucement la joue :

— Je me demande..., dit-il...

Mais il fut interrompu par un bruit de pas devant sa porte et entendit Gilroy prononcer :

— Elle n'en porte pas. Ça va plus vite...

Shep répondit quelque chose de sa voix grêle, mais Duffy ne comprit pas.

A la longue, bercé par le clapotis monotone de la pluie, il s'endormit.

CHAPITRE XVI

Quelque part, une grosse cloche sonna la demie de minuit comme la Buick se rangeait le long du trottoir. La pluie martelait sans arrêt le toit de la voiture.

— Merde, alors! parlez d'une nuit! fit Shep.

— Te plains pas; comme ça il y a personne dans le coin, dit Duffy en abaissant la vitre et en mettant la tête dehors.

Les gouttes froides lui cinglèrent la figure; il inspecta soigneusement la rue, remonta la vitre et descendit de voiture. Gilroy le suivit.

— Toi, Fatty, tu restes ici, dit Gilroy.

Shep hocha sa petite tête.

— Ça me va.

Il tira de la poche de son veston un Luger et le posa sur ses genoux.

Schultz descendit à son tour et tous trois franchirent rapidement le trottoir qui les séparait d'un vaste immeuble commercial.

— On passe par-derrrière, dit Duffy.

Ils prirent alors une étroite ruelle latérale, contournerent le bâtiment et s'arrêtèrent juste au-dessous d'une échelle de secours. Gilroy s'adossa au mur, croisa les mains sur son ventre et fit signe à Schultz de monter. Celui-ci posa le pied sur les mains de Gilroy qui le

souleva, mais réussit tout juste à effleurer du bout du doigt le dernier échelon.

— Plus haut, souffla-t-il.

Gilroy émit un petit grognement, reprit son équilibre et le souleva de quelques centimètres. Les doigts de Schultz s'agrippèrent à la barre de fer et il s'y suspendit de tout son poids. L'échelle grinça et se rabattit lentement.

Duffy monta le premier, suivi de Gilroy et de Schultz. Au premier palier, il s'écarta pour permettre à Schultz d'ouvrir la fenêtre, ce qu'il fit sans difficulté. Tous trois pénétrèrent dans un corridor obscur.

— C'est à cet étage-là, dit Duffy.

Ils avancèrent lentement, Duffy marchait en avant, les deux autres l'encadraient un peu en retrait. Ils s'éclairaient au moyen d'une puissante lampe de poche : Duffy faisait de son mieux pour diriger le faisceau vers le sol mais ne pouvait empêcher la lumière de se réfléchir sur les carreaux dépolis des portes. Ils s'arrêtèrent au bout du corridor devant un panneau marqué : *Compagnie de navigation Morgan*.

— C'est là, dit Duffy.

Schultz examina la serrure, se pencha, puis se redressa :

— On peut y aller, dit-il à voix basse.

Duffy tira son Colt de sa ceinture, ouvrit doucement la porte et entra.

Il se trouva dans une vaste pièce. Des classeurs métalliques étaient alignés le long des murs et l'ameublement se composait de trois grands bureaux et de trois tables de dactylos. Le bureau du milieu était occupé par plusieurs téléphones.

— Morgan travaille probablement à côté, chuchota Duffy.

Il alla ouvrir la porte du fond et pénétra dans une pièce plus petite, mais plus luxueuse que la première.

Il s'assit derrière le bureau et voulut ouvrir les tiroirs, mais les trouva fermés. Il eut un regard vers Gilroy :

— Il ne faut rien déplacer, dit-il, sinon Morgan va flairer quelque chose. Le temps de planquer les billets et on les met.

— Il doit y avoir quelque chose comme pognon dans cette turne, dit Schultz.

Duffy tira les faux billets de sa poche et les aplatit soigneusement. Puis il saisit un calendrier posé sur le bureau dans un cadre, en défit le dos, y plaça les coupures et remit le tout en place.

— Ça vous va? demanda-t-il aux autres?

— Ça sera coton à trouver, remarqua Gilroy.

— Attends un peu, tu vas voir, dit Duffy en attirant le téléphone et en composant un numéro.

Les trois hommes demeurèrent immobiles pendant que la sonnerie retentissait à l'autre bout du fil. Seul Gilroy n'était pas à l'aise. Ses grands yeux effarés trahissaient son inquiétude.

La communication s'enclencha :

— Qui est-ce? demanda English d'un ton sec.

— Morgan est cuit, lui dit Duffy d'une voix traînante. Envoyez vos zèbres faire un tour dans son bureau, de bonne heure demain matin. Ils trouveront de quoi l'incriminer.

— Qui êtes-vous?

— Peu importe. Ecoutez bien. Un tuyau : Morgan a caché vingt-cinq sacs de faux billets derrière le calendrier de son bureau. Vous croyez pouvoir le boucler avec ça?

English resta un moment silencieux, puis il dit :

— Eh ben! ça barde quand vous vous y mettez! Ne vous en faites pas, on le bouclera.

— Compagnie de navigation Morgan, dit Duffy.

— Je sais, dit English.

Et il raccrocha doucement. Duffy repoussa le téléphone.

— Partons, fit-il.

Ils sortirent sans bruit, refermèrent soigneusement la porte à clé et redescendirent l'échelle de secours sous la pluie battante. Shep était toujours à la même place, tripotant affectueusement son revolver. Tous trois montèrent dans la voiture et Schulz démarra.

— Ça a marché? demanda Shep.

— Comme sur des roulettes, répondit Duffy en allumant une cigarette. Morgan va avoir une sacrée surprise demain.

— Il faudra qu'English soit rudement fortiche pour coller quelque chose sur le dos de cet oiseau, remarqua Gilroy dans l'obscurité.

Duffy souffla la fumée de sa cigarette par les narines :

— English saura le coincer, tu verras, répondit-il.

— On rentre? demanda Schultz.

— Ouais, répondit Duffy. Y a des roupillons qui attendent d'être piqués.

Pendant que Schultz filait vers le quartier Est, Shep murmura à Duffy d'un ton confidentiel :

— J'ai envie d'une femme, ce soir. Tu sais, histoire de fêter les cinq sacs.

Abruti par le sommeil, Duffy hocha la tête et se mit à penser à Olga.

— Mais quelle nuit de chien pour courir après une gonzesse, continua Shep d'un ton maussade.

Duffy grogna. Il souhaitait que Shep se taise.

Schultz avait écouté la conversation.

— Bon Dieu, Fatty, mais qu'est-ce que tu ferais d'une femme?

Shep eut un petit rire gêné et Gilroy se mit de la partie :

— Ben quoi! Il a du fric. Pourquoi qu'il s'amuserait pas? Fous-lui la paix.

Ils parcoururent un kilomètre en silence. Puis Shep demanda à Duffy :

— T'as pas de poule, toi?

Duffy tourna légèrement la tête; la figure de Shep, posée comme un navet sur ses épaules, était éclairée à intervalles réguliers par la lueur des réverbères.

— Occupe-toi de tes oignons, lui répondit-il froidement. Moi je m'occuperai des miens.

— J'comprends, j'comprends, fit Shep avec empressement, je disais ça pour dire quelque chose.

Gilroy coupa court :

— English t'a parlé de pèse au téléphone?

Duffy secoua la tête, mais se souvint aussitôt que Gilroy ne pouvait le voir dans le noir.

— Non, dit-il.

La Buick s'arrêta enfin devant le Bronx.

— Descendez, dit Schultz, je vais garer la voiture.

Les trois hommes traversèrent le trottoir en courant, car la pluie tombait à verse, et descendirent au sous-sol. Gilroy ouvrit la porte et ils pénétrèrent dans le club. Le couloir était plongé dans la plus profonde obscurité et Gilroy jura entre ses dents :

— Qu'est-ce qu'il fout, Jock? demanda-t-il étonné de ne pas voir apparaître l'homme maigre. Il ne peut pas être couché à cette heure-ci!

— Il a peut-être pris une cuite, suggéra Shep. Je lui ai refilé dix dollars sur ma part.

Gilroy tâtonna le long du mur et trouva enfin le commutateur.

— Tu viens boire un coup? demanda-t-il à Duffy.

— Tu parles, j'ai les pieds trempés et un whisky me fera du bien.

Gilroy emmena le groupe le long du corridor et entra dans le bar. Il faillit buter sur le corps de l'homme maigre. Celui-ci était couché sur le dos, les bras et les jambes en croix et le visage ensanglanté.

— Haut les mains!... ordonna le « Petit » d'un ton sec.

Gilroy et Duffy levèrent les mains, mais, au même instant, Shep se laissa tomber sur un genou, tira son Luger et fit feu sur le « Petit ».

La porte s'ouvrit brusquement, Joe bondit dans la pièce et frappa Shep violemment avec la crosse de son revolver. Un son s'échappa des lèvres de Shep qui ressemblait à une toux rauque et il s'affaissa comme un gros éléphant blessé.

— Tu vas le laisser tranquille! siffla Duffy entre ses dents.

Joe le regarda, abasourdi, puis il sourit :

— T'es gonflé, toi! dit-il d'un ton admiratif.

— Vous énervez pas! dit à son tour le « Petit », d'une voix plaintive. Restez où vous êtes. J'ai pas envie de me servir de ce rigolo, mais j'y serai obligé si vous faites les méchants.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda Gilroy en remuant à peine ses lèvres gonflées.

— On vient chercher le beau gosse, dit Joe. Il a fait un tour de vache à Clive. Alors, on a envie de le bousculer un peu, ce mignon. C'est normal...

Il regarda le « Petit » d'un air triomphant et s'approcha de Duffy avec un large sourire. Il feinta du gauche et lui décocha sur l'oreille un uppercut meurtrier du droit qu'il amorça à quelques centimètres du sol.

Duffy vit venir le coup une fraction de seconde trop tard; il crut que son crâne allait éclater et une violente lumière l'aveugla.

— Fous-lui les tripes à l'air, ricana le « Petit ». Crève-le!

Joe empoigna Duffy par la toile de sa chemise, le souleva comme un fétu de paille et le jeta sur le plancher.

— On va le sortir d'ici, fit le « Petit ».

— D'accord, dit Joe.

Il redressa Duffy d'un geste brutal et le traîna vers la porte.

Gilroy restait figé comme une figure de cire, seuls ses gros yeux roulaient de terreur dans leurs orbites. Le « Petit » le regarda et ses lèvres serrées se détendirent en un rictus méchant.

— Voilà pour toi, sale nègre, dit-il, en appuyant sur la détente de son revolver.

Gilroy pressa son verre à deux mains et ses genoux fléchirent : la sueur ruisselait sur son visage café au lait. Il s'affaissa doucement, sur les genoux d'abord, puis retomba sur le côté. Sa hanche heurta le plancher avec un bruit sourd et une écharde érafla sa joue.

Le « Petit » se pencha un instant sur lui, puis se tourna vers Joe.

— Je l'achève?

Joe s'arrêta sur le seuil de la porte, sans lâcher Duffy qu'il tenait par le devant de sa chemise.

— On va le laisser saigner ce salaud, grogna-t-il. Il mettra plus longtemps à crever...

Le « Petit » ricana et remit son revolver dans son étui.

— T'as de l'idée!

— Tu parles! répliqua Joe, d'un ton satisfait.

Il s'engagea dans le corridor en tirant Duffy derrière lui, mais s'arrêta un instant pour ajouter :

— Je vais me marrer un bon coup avec ce corniaud...

Le « Petit » le rejoignit dans le couloir, lui ouvrit la porte et ils se mirent à monter l'escalier balayé par l'averse.

Sous l'effet de la douche froide Duffy revint à lui et s'arc-bouta contre l'une des marches de l'escalier. Surpris, Joe poussa un juron. Mais déjà Duffy lançait son poing à l'aveuglette. Joe reçut le coup en plein sur

le nez; il lâcha sa victime, recula, fit un faux pas et faillit tomber.

Duffy bondit en haut des marches au moment où Schultz ouvrait le feu du trottoir d'en face. Son 45 aboya trois fois et Duffy entendit le choc d'une balle contre le mur, au-dessus de sa tête.

A son tour, le « Petit » tira à deux reprises sur Schultz : son revolver crépita comme une flambée de bois sec, mais avec plus de bruit. Duffy tira son Colt de sa ceinture et s'accroupit dans un coin d'ombre, en essayant de repérer Joe, mais la pluie l'aveuglait. La lueur de l'unique réverbère, à moins de vingt mètres de lui, ne parvenait pas à percer la nuit.

Revolver en main, Duffy s'enfonça dans les ténèbres. Il voulait traverser la chaussée et rejoindre Schultz, et dans le bas de la rue l'obscurité lui paraissait plus dense. « Sur l'autre trottoir, songeait-il, c'est le salut! » Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine, mais il n'avait pas peur : il se sentit envahi d'un sentiment de liesse.

Schultz recommença à tirer : trois coups claquèrent. Plié en deux, Duffy traversa la chaussée en courant, guidé par ces brèves lueurs.

Mais au même instant, un coup de sifflet lointain troua la nuit, suivi d'un bruit de galopade.

— Les flics! cria Schultz.

Duffy courut vers lui en suivant la zone d'ombre, le long des murs et profitant de chaque encoignure. Schultz surgit soudain et l'attira à l'abri d'une porte cochère.

— Faut que je me tire en vitesse, chuchota-t-il, les poulets ne m'ont pas à la bonne.

— Gilroy est mort, lui dit Duffy, tout pantelant. Les flics peuvent pas t'embêter, on est couverts.

— Mon calibre est encore chaud, souffla Schultz dans le noir.

— On va faire l'échange, dit Duffy en lui tendant le sien. Ils vont pas me fouiller.

Au moment où Duffy empochait le revolver de Schultz, le hurlement d'une sirène retentit et une conduite intérieure tourna à toute vitesse le coin de la rue. Duffy se planta au milieu de la chaussée en agitant le bras; la limousine freina et s'arrêta devant lui.

Duffy entrevit derrière les vitres quatre faces rouges, bouffies et méfiantes. Il devinait que des revolvers étaient braqués sur lui, bien qu'il ne pût les distinguer dans le noir. Il resta donc parfaitement immobile.

— Ça va, déclara enfin l'un des flics, je le connais, ce mec...

Duffy s'approcha alors de la voiture et posa un pied sur l'aile de la carrosserie.

— La bande à Morgan vient de buter Gilroy. J'étais là. Vous arrivez à point.

Les trois policiers descendirent à contrecœur, piétinèrent un instant sous la pluie, l'air indécis, puis se dirigèrent vers le Bronx. Duffy fit signe à Schultz et les suivit. A son tour, Schultz traversa prudemment la rue. Au bar du club, un des flics examinait Gilroy, pendant qu'un autre retournait Shep du bout du pied.

— Il s'en remettra, dit-il, il est simplement knock-out.

Le sergent aperçut Schultz et son visage se renfrogna. Son regard indifférent devint subitement hostile.

— Où tu étais, toi? demanda-t-il.

— Il est pas dans le coup, intervint Duffy. Il était en train de ranger ma bagnole.

Le sergent toisa Duffy et fronça les sourcils.

— Pour l'instant vous êtes peinard, dit-il, mais je vous conseille de faire gaffe...

Son attitude agressive et ses paroles menaçantes surprirent désagréablement Duffy.

Shep commençait à revenir à lui. Il détendit ses membres épais, souleva la tête avec peine et se mit à jurer à voix basse. Duffy pensa qu'il ressemblait à une grosse tortue retournée sur le dos.

— Ça va aller, fit Duffy.

Shep tourna vers lui un regard vide, s'assit sur son séant et se frotta la nuque. Puis il aperçut Gilroy et s'immobilisa un instant. Enfin, sans quitter Duffy du regard, il se remit sur ses jambes.

Le sergent avait appelé une ambulance. En attendant son arrivée, il tournait dans la pièce, examinant chaque détail d'un œil soupçonneux.

— Ils ont profité de l'averse pour se tirer, expliqua Duffy à Shep.

Shep mit la main sur ses yeux et pressa ses tempes, comme s'il cherchait à retrouver sa lucidité. Enfin, il murmura de sa voix rauque et creuse :

— Je vais leur régler leur compte, à ces salauds, attends un peu.

Schultz, inquiet, surveillait les flics.

— On dirait qu'ils nous en veulent, ces vaches, dit-il à voix basse.

Duffy traversa la pièce et versa du whisky dans les verres.

— Prenez quelque chose en attendant, dit-il aux policiers.

La figure stupide des deux flics s'illumina, mais le sergent intervint :

— Pas question. On ne boit pas en service.

Duffy demeura stupéfait, un verre à la main, mais ne fit aucun commentaire. Le hurlement de la sirène annonça l'arrivée de l'ambulance et, peu après, deux infirmiers en blouse blanche faisaient irruption dans la pièce et emportaient prestement Gilroy sur un brancard.

— T'as un feu? demanda le sergent en s'approchant de Schultz.

Schultz sortit le Colt de Duffy et le lui tendit. Le sergent l'examina, les yeux rétrécis et les lèvres serrées.

— On va le regarder de plus près. Il figure peut-être sur nos fiches...

Duffy fit un pas en avant et arracha le revolver des mains du sergent. Il parla d'une voix dure :

— Dites à English que c'est moi qui vous l'ai pris. Il se peut que j'en aie encore besoin, de ce flingue.

Sur le cou du sergent de grosses veines apparurent. Ses yeux bleus et humides semblaient saillir de leur orbite. Sans un mot il tourna les talons et quitta la pièce en faisant signe à ses subordonnés de le suivre.

Lorsqu'ils eurent disparu, Schultz remarqua avec inquiétude :

— Ils nous portent pas dans leur cœur, ces mecs-là.

Duffy fronçait les sourcils, les yeux au sol.

— Tout ça ne me plaît pas. C'est à croire que English se dégonfle.

Il s'en alla dans sa chambre et appela English au téléphone.

— Ça a bardé ici, lui dit-il d'une voix brusque. La bande à Morgan s'est amenée. Ils ont descendu Gilroy, ils ont essayé de m'avoir aussi et, pour finir, ils ont réussi à se tirer.

— Faut faire attention, répondit English.

Duffy eut un sourire cynique.

— A qui le dites-vous! Mais il y a une chose qui me chiffonne. Ces messieurs de la police avaient l'air drôlement mal embouchés. Vous m'avez promis votre soutien, je compte donc sur vous... Je vous signale que si les cognes, tout à l'heure, ne m'ont pas dérouillé, c'était tout juste...

— N'oubliez pas que vous êtes recherché pour

meurtre, lui dit English d'une voix mielleuse. Ne péchez pas par excès d'optimisme...

Duffy regardait fixement le mur.

— Je pourrai compter sur vous pendant combien de temps une fois qu'on aura liquidé Morgan?

— Vous en faites pas, répondit English précipitamment. J'ai raconté toute l'histoire aux journalistes : elle paraîtra dans la presse demain et je vous ai mis définitivement hors de cause. Vous verrez, à partir de demain, vous n'aurez plus rien à craindre.

— On a fait le nécessaire en ce qui concerne Morgan. Vous verserez donc vingt-cinq sacs à mon compte demain?

— Entendu. Ce sera fait, dès que j'aurai eu confirmation de l'arrestation de Morgan.

Duffy dit : « Au revoir », et raccrocha.

Il s'approcha de la fenêtre, souleva le store bleu et chercha à voir la rue, mais la pluie ruisselait le long de la vitre et il ne put distinguer que la faible lueur du réverbère. Il laissa retomber le store et s'approcha du téléphone, mais, à ce moment précis, la sonnette retentit. Il s'assit sur le bord du lit et attira l'appareil à lui. La voix d'Alice lui parvint :

— Oh! Bill... dit-elle.

— Voyons, fit-il stupéfait, il est deux heures du matin. Quelle idée de m'appeler à une heure pareille?

La voix d'Alice, au bout du fil, était affolée.

— Sam vient d'apprendre qu'il y a eu de la bagarre au Bronx. J'ai eu peur qu'il vous soit arrivé quelque chose.

— Où est Sam?

— On vient de l'appeler; il est à la police. Mais vous, ça va?

— Mais oui, mais oui, ça va. Ne vous faites pas de mauvais sang.

Pendant quelques instants ils restèrent silencieux.

— Ecoutez, mon petit, reprit enfin Duffy, vous aviez raison. Tout ça ne mène à rien. J'ai décidé d'abandonner. J'ai dix-neuf sacs à gauche, je touche encore un bon petit paquet demain et je retire mon épingle du jeu. English a fait le nécessaire pour me mettre hors de cause et tout s'arrangera pour le mieux.

— Je suis... je suis contente. C'est bien sûr que tout va bien? insista-t-elle.

Duffy crut l'entendre pleurer.

— Vous verrez. Demain on ira faire la bombe tous les trois : ça sera épatant. Et autre chose : je viens vous chercher au début de l'après-midi et on ira faire les courses ensemble. Vous vous achèterez tout ce qui vous passera par la tête. Vous allez vous faire belle et on fera la surprise à Sam. Hein? Qu'est-ce que vous en dites?

La voix d'Alice était toujours anxieuse.

— Je ne serai pas tranquille tant que vous ne serez pas ici, avec nous...

— Vous vous tourmentez pour rien, lui dit-il. Allons, bonne nuit!

Duffy resta quelque temps songeur sur le bord de son lit. Soudain un frisson le secoua et il se leva.

— Ça y est, dit-il avec mauvaise humeur. J'ai pris froid! Il ne manquait plus que ça...

CHAPITRE XVII

Duffy se réveilla en sursaut. Le soleil se glissait par les fentes du store, projetant sur le mur des raies irrégulières de lumière.

La sonnerie grêle du téléphone retentit.

— La barbe! dit Duffy en se retournant dans son lit.

Il ramena la couverture sur ses oreilles et s'efforça d'oublier le bruit exaspérant, mais la sonnerie se prolongeait, insistante.

Il se retourna de nouveau, sauta lourdement au bas du lit et saisit le récepteur.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? hurla-t-il.

La voix de Sam monta à l'autre bout du fil. Le journaliste parlait avec tant de véhémence que Duffy ne put saisir un seul mot de sa tirade.

— Qu'est-ce que tu racontes? Je ne pige rien du tout.

Sam faillit s'étrangler, puis reprit plus calmement :

— Ecoute-moi, pour l'amour du ciel. C'est la fin des haricots! English t'a trahi : il t'accuse de tous les crimes possibles et imaginables.

Duffy se raidit.

— Raconte...

— Ils ont arrêté Morgan pour une histoire de faux.

Aussitôt après, English s'est ramené dans les locaux de la police et il s'est désolidarisé de toi. J'étais là quand il a fait ses déclarations : il t'a accablé ! T'es recherché pour les meurtres d'Olga, de Gleason et d'Annabel.

Duffy se laissa tomber sur le bord du lit sans lâcher l'appareil.

— L'ignoble salaud..., dit-il.

— Tu dois faire gaffe, reprit Sam d'un ton pressant. Ils ne peuvent pas retenir toutes ces charges contre toi...

La bouche de Duffy se tordit.

— Ils vont m'embarquer, n'est-ce pas ?

— C'est English qui tire les ficelles. Ils attendent que tu te tailles, et alors ils organiseront une chasse à l'homme maison...

— Avec ça, English sera peinard. Quand ils m'auront rectifié, j'aurai bon dos...

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je vais me tirer, dit Duffy. Avec la Buick, j'ai une chance de réussir.

— Attention, ils doivent surveiller ta taule à l'heure qu'il est ; la nouvelle a été communiquée à la presse il y a dix minutes et ils se sont mis à l'œuvre tout de suite.

— Ils savent que t'es au courant ?

— Non, ils ne savent même pas que je te connais.

— Si je ne trouve pas d'autre issue, est-ce que je peux me planquer chez toi ?

— Et comment ! dit Sam sans hésitation. Tu ferais bien de venir tout de suite. Tu resteras caché jusqu'à ce que l'affaire se soit un peu tassée.

— Je vais d'abord essayer de quitter la ville, répondit Duffy doucement. Merci, matelot, tu m'as drôlement dépanné. Embrasse Alice et ne lui en raconte pas plus qu'il n'est nécessaire.

Il raccrocha et jeta un coup d'œil rapide à la pen-

dule; il était dix heures et quelque. Il s'habilla avec une hâte méthodique, s'assura que son argent était bien réparti dans ses poches, puis il prit son chapeau, gagna la porte, tira le verrou et sortit dans le couloir.

Au moment où il traversait le bar désert, il perçut le bruit d'une sirène qui s'amplifiait rapidement.

Un sourire sans joie détendit ses lèvres; il revint sur ses pas en courant et gagna la porte d'entrée. Il sortit dans la rue et traversa la chaussée d'un pas rapide, mais ferme, comme un homme pressé de reprendre son travail quotidien.

Une longue limousine fermée tourna l'angle de la rue. La sirène s'était tue. Duffy se jeta dans l'ombre du garage et s'approcha de la Buick.

— Un instant!... dit une voix dure. C'était celle de Schultz.

Duffy scruta la pénombre et l'aperçut, à demi caché par une grosse Packard.

— Les flics se ramènent, lui dit Duffy à voix basse. Je me taille... Tu viens?

Schultz secoua la tête et demeura immobile. Intrigué, Duffy se tourna vers lui et ses muscles se contractèrent brusquement : Schultz tenait une carabine à la main et la pointait sur lui.

— Qu'est-ce que ça veut dire? demanda Duffy entre ses dents.

— Pose ton fric par terre, répondit Schultz. Tu pourras te tailler après.

— Les flics sont au club, de l'autre côté de la rue, tu ne vas pas faire d'histoires...

Schultz était livide et des gouttes de sueur perlaient sur ses mains.

— Ta gueule, dit-il. Pose le fric par terre. Et que ça saute!

Duffy glissa lentement la main à l'intérieur de son veston et ses doigts rencontrèrent la crosse froide de

son Colt. Une force obscure l'obligeait à défendre son bien. Ses doigts se refermèrent sur le revolver, ses jarrets se tendirent, il appuya sur la détente et, en même temps, fit un bond de côté.

Il entendit le claquement sec et assourdi de la carabine et quelque chose le frappa au côté, Duffy roula sur le béton maculé d'huile. Des vagues de douleur fulgurante traversaient son crâne et il se sentit gagné par le vertige.

Il ne pensait plus à rien sauf à la douleur lancinante qui lui rongait la poitrine. Quelqu'un jura indistinctement, des mains le retournèrent brutalement. Peu après, la lumière qui l'aveuglait se dissipa et il vit Schultz sortir en courant du garage, la carabine à la main.

Duffy se hissa péniblement sur ses pieds en se cramponnant à l'aile de la Packard. La carabine de Schultz aboya deux fois encore quelque part dans la rue et une détonation plus sèche lui répondit : un des flics, caché dans la voiture de la police, tirait sur le fuyard. Les autres policiers devaient encore se trouver dans le Bronx.

Duffy s'approcha de la Buick en titubant, s'installa au volant et mit le moteur en marche. Sur sa langue, il sentait le goût du sang et, brusquement, une toux profonde et déchirante le secoua. Un filet de sang s'écoulait le long de sa hanche et de sa jambe dans son soulier.

Cramponné au volant, il débraya et déboucha à toute allure dans la rue. Schultz, accroupi derrière une voiture en stationnement, tirait toujours sur le flic. Duffy passa entre les deux tireurs comme un bolide et tous deux ouvrirent le feu sur lui. Les balles tracèrent sur les vitres de grandes toiles d'araignée, mais ce fut tout. Dans son rétroviseur, Duffy vit Schultz lever brusquement les bras et s'abattre comme une masse. Il n'eut

pas le temps d'en voir davantage, car il allait déboucher dans une rue passante.

Il conduisit à une allure folle, penché en avant, les deux mains crispées sur son volant. Des coups de marteau résonnaient dans sa tête et il avait l'impression qu'on lui arrachait la poitrine, morceau par morceau. Il mordit sa lèvre inférieure et son pied ne lâcha pas le champignon. Une seule pensée le hantait : atteindre la maison de Sam. Elle n'était pas très éloignée et là, au moins, il serait en sécurité. S'il tenait le coup encore quelques minutes, il y arriverait.

Il se faufilait parmi les voitures, les dépassait en trombe.

De toute évidence, il avait réussi à semer ses éventuels poursuivants. Dans le feu de l'action, le flic, caché dans la voiture n'avait pas pensé à relever le numéro de la Buick. Duffy l'espérait du moins.

Il stoppa derrière la maison des Mc Guire, dans l'allée étroite qui desservait les escaliers de secours de l'immeuble.

Il avait chaud et se sentait épuisé. Parviendrait-il seulement à monter jusque chez Sam? Sa blessure ne saignait plus. Il examina son costume noirci par le sang séché et fit la grimace. Il se retourna pour atteindre sur le siège arrière son léger pardessus. Aussitôt son corps fut inondé de sueur et il dut fermer les yeux, car l'immeuble semblait vaciller devant lui. Il resta immobile pendant quelques instants, puis la toux rauque qui lui déchirait la poitrine le secoua de nouveau.

Il eut de la peine à ouvrir la lourde porte et fut surpris de constater à quel point il était affaibli. Il n'eut pas plutôt posé les pieds à terre qu'il tomba sur les genoux; il se releva en s'agrippant à la porte et lâcha une bordée de jurons obscènes qui semblaient naître spontanément sur ses lèvres. Il réussit enfin à se

redresser, enfila son pardessus pour cacher ses vêtements ensanglantés et contourna l'immeuble d'une démarche lente et mal assurée.

Il dut s'arrêter trois fois avant d'atteindre la porte d'entrée, mais finit par gagner l'ascenseur et eut tout juste la force de refermer les grilles et d'appuyer sur le bouton avant de s'écrouler sur le plancher de la cabine.

L'ascenseur se mit en marche avec des grincements et des craquements fatigués. Duffy était assis par terre, respirant par petites saccades, pour éviter la douleur déchirante. Au bout d'un temps qui lui parut interminable, l'ascenseur s'immobilisa. S'accrochant au treillis de la grille, Duffy réussit à se remettre sur ses pieds et s'appuya à la porte. Un sifflement rauque s'échappait de sa poitrine. Il retrouva enfin son équilibre, poussa les grilles et se traîna dans le corridor.

L'appartement de Mc Guire se trouvait en face de l'ascenseur. Duffy cogna contre la porte et Alice lui ouvrit presque immédiatement. Son visage s'éclaira d'abord à la vue du visiteur, mais s'assombrit presque aussitôt.

— Bill, qu'est-ce qui se passe? cria-t-elle.

Duffy allait répondre mais la toux le reprit. L'épaule appuyée contre la porte, il se plia en deux.

— Mon Dieu! murmura Alice.

Elle passa son bras autour de la taille de Duffy et l'entraîna dans le vestibule. Puis, repoussant la porte du pied, elle le guida à travers le salon jusqu'à la chambre à coucher.

— C'est joli, ces fleurs, dit-il d'une voix blanche.

Alice l'aida à s'étendre sur le lit et glissa un oreiller sous sa tête.

— Bill, qu'avez-vous? lui demanda-t-elle.

— Donnez-moi à boire, mon petit, répondit Duffy. Il se sentait la gorge sèche.

Alice courut au salon d'un pas mal assuré et revint

avec un verre et une bouteille. Elle versa un whisky sec et soutint la tête de Duffy pendant qu'il buvait. L'alcool rendit quelques forces au blessé qui parvint à sourire.

— Aidez-moi à me déshabiller, mon chou. J'ai pris quelques pruneaux dans le buffet.

Il fallut du temps pour déshabiller Duffy. Alice dut s'interrompre plusieurs fois pour permettre au blessé de se reposer. Quand elle ouvrit sa chemise, elle faillit se trouver mal à la vue du sang coagulé.

— N'ayez pas peur, dit Duffy qui reprenait des forces. Je ne crois pas que ce soit grave, mais ça fait très mal.

Alice se précipita dans la salle de bains et revint avec des linges, des compresses et de l'eau. Elle dut couper la chemise pour découvrir les blessures. Duffy avait reçu six balles dans le côté droit. L'hémorragie avait cessé. Alice regardait les plaies béantes, les yeux dilatés d'horreur.

— Ecoutez-moi, mon petit, dit Duffy. Il faut à tout prix extraire les balles.

— Je ne pourrai pas, fit-elle. Je ne saurai pas comment m'y prendre.

— Vous n'avez pas de pince à épiler? Vous vous faites les sourcils pourtant... (Ses lèvres esquissèrent un pâle sourire.) Essayez donc!...

Alice secoua la tête.

— C'est urgent, mon petit.

Cette remarque parut la décider; elle aspira une profonde bouffée d'air et s'approcha de la coiffeuse. Duffy en profita pour s'emparer de la bouteille de whisky. Il but une longue rasade.

La jeune femme revint avec la pince à épiler.

— Brûlez-la à la flamme d'une allumette, conseilla Duffy.

Il s'offrit une nouvelle gorgée de whisky pendant

qu'elle s'exécutait. Il était déjà presque saoul quand elle commença l'opération.

Une douleur fulgurante le parcourut et son visage se couvrit de sueur, mais il ne broncha pas et garda les yeux fermés pour cacher sa souffrance.

Alice déclara enfin :

— Je les ai toutes sorties.

Mais sa voix parut très distante à Duffy et il tourna lentement la tête pour la regarder : son visage était blême, ses yeux cerclés de noir et elle chancelait en se retenant à la table de nuit.

— Allons, remettez-vous, dit Duffy en cherchant en vain à prendre un ton rogue. Buvez vite un coup, sinon vous allez tourner de l'œil.

Alice s'assit par terre.

— Vous en faites pas... ça... ça... va aller mieux... balbutia-t-elle en baissant la tête... Juste. Une minute.

Duffy prit la bouteille de whisky d'une main tremblante, remplit le verre et le lui tendit. Le verre choqua contre les dents d'Alice, mais après quelques gorgées elle se releva en chancelant et reposa le verre sur la table.

— Ça va mieux, maintenant, dit-elle.

— Mettez-moi un pansement, dit Duffy, ensuite je vais me reposer un moment...

Alice s'assit sur le bord du lit.

— Ce serait trop risqué d'appeler un docteur? demanda-t-elle.

— Je vous crois. On me recherche, mon chou!

Alice se mordit la lèvre pour retenir ses larmes et se mit à découper une compresse. Légèrement abruti par l'alcool, Duffy demeura immobile, les yeux au plafond.

— Je vais la fixer avec du sparadrap, déclara Alice.

— Ce que vous êtes gentille...

Elle assujettit les compresses avec des gestes gauches,

mais ne s'en tira pas trop mal. Il suivait chacun de ses mouvements et, lorsqu'elle eut terminé, il lui demanda :

— Vous voulez m'apporter un des costumes de Sam?

Elle le regarda d'un air étonné.

— Pour quoi faire?

— Je me tire.

— Pas question. Vous restez ici.

Mais Duffy hocha la tête avec impatience.

— Je ne veux pas vous mêler à cette affaire, et si on me trouve ici, vous aurez tous les embêtements.

— Ne faites pas le méchant, vous restez ici! dit-elle d'un ton sans réplique.

Epuisé, Duffy ferma les yeux.

— Bon, rien qu'un petit moment, alors, dit-il faiblement.

Alice se pencha et posa un baiser sur son front enfiévré.

— J'ai tant de peine... murmura-t-elle.

Duffy leva péniblement les paupières.

— Je me suis embringué dans cette histoire... fallait bien que ça finisse comme ça...

Puis, brusquement, il ajouta :

— Regardez dans mon veston, Alice. Il doit y avoir de l'argent...

Alice examina soigneusement le contenu de ses poches.

— Je ne trouve rien, dit-elle enfin.

Les lèvres de Duffy tressaillirent.

— Schultz me l'aura fauché...

Mais il était trop faible pour se mettre en colère.

— Mon soulier droit, reprit-il. Il y a trois mille dollars à l'intérieur; ils sont pour vous.

— N'y pensez plus, dit-elle.

Duffy leva vers Alice des yeux fiévreux.

— Retirez-moi mes chaussures et prenez le fric. C'est tout ce que j'ai gagné avec ces saloperies de combines... c'est pour vous.

Alice délaça ses souliers, les lui retira et découvrit les billets tout froissés. Elle demeura immobile, les coupures à la main, le visage ruisselant de larmes.

Duffy laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

— Vous aviez raison, mon chou, articula-t-il lentement. L'argent, ça ne sert à rien.

— Je vais vous laisser vous reposer, dit-elle en s'efforçant de contrôler sa voix. Il faut dormir. Si vous avez besoin de moi, vous n'avez qu'à m'appeler; je serai à côté.

— Merci, murmura-t-il à demi assoupi. N'appellez pas Sam; je serai vite guéri. Je me sens déjà mieux, mais je suis si fatigué...

Alice le recouvrit d'une légère couverture et Duffy en profita pour lui saisir la main. Elle lui parut délicieusement fraîche.

— Je me suis conduit comme un pauvre couillon, dit-il tout bas.

Alice serra les dents pour refréner le sanglot qui lui montait à la gorge; elle se pencha sur le visage pâle et tiré de son ami et s'efforça de sourire, réprimant le tremblement de ses lèvres.

— Vous... Ça va déjà mieux. Attendez un peu... vous verrez, tout ira bien.

Elle quitta la pièce. De la rue montait une chaleur étouffante et Duffy ne tarda pas à succomber au sommeil. Les élancements de sa blessure avaient diminué; il ne sentait plus qu'une immense fatigue.

Il ne sut jamais combien de temps il avait dormi. Peut-être quelques minutes, peut-être plusieurs heures. Mais lorsqu'il se réveilla, son esprit était parfaitement lucide et il avait bizarrement conscience d'un danger proche. Il souleva sa tête et parcourut la pièce du

regard. Ses yeux se posèrent enfin sur la fenêtre et il comprit pourquoi il s'était éveillé.

Joe et le « Petit » le regardaient fixement, debout sur la plate-forme de l'échelle d'incendie. Au même moment, Joe se baissa, souleva le panneau de la fenêtre et sauta dans la pièce.

— On a vu ta bagnole dehors, alors on est venus prendre de tes nouvelles, dit-il à voix basse.

Le « Petit », qui s'était assis sur l'appui de la fenêtre, hocha la tête.

— Faut dire qu'on te cherchait...

Duffy regarda la porte.

— Vous ne lui ferez pas de mal?

— On la laissera tranquille si elle reste où elle est, dit Joe en montrant les dents. Mais s'il lui prend envie d'entrer, elle aura une surprise.

Duffy laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

— Fermez la porte à clé, implora-t-il.

— Touche pas à la porte, Joe, intervint le « Petit ». Il se tiendra peinard s'il sait qu'elle peut entrer d'un instant à l'autre.

Il adressa à Duffy un petit sourire cruel.

Joe s'approcha du lit et arracha la couverture. Sa face bestiale s'illumina lorsqu'il aperçut le pansement.

— T'es blessé? Pauv' vieux, va...

En silence Duffy fixait sur Joe son regard brûlant. Les tueurs pouvaient lui faire subir toutes les tortures possibles... il ferait en sorte qu'Alice n'entendît rien.

Joe tendit la main et les muscles de Duffy se contractèrent. Mais il se rappela que toute résistance était inutile et se détendit. Joe saisit le pansement à pleine main et l'arracha.

Le « Petit » gloussa de contentement.

Duffy mordit sa lèvre. Il était livide. Le sang gicla des six petites plaies et rougit le drap. Joe s'assit sur le lit.

— Ecoute bien, mon mignon. D'abord t'as réglé son compte à Clive, ensuite t'as scié Morgan. Tu vas donc déguster quelque chose, c'est moi qui te le dis.

— D'accord..., souffla Duffy. Mais fais vite!

— C'est vrai, Joe, il est temps de t'y mettre, déclara le « Petit ».

— Je vais te le décortiquer par tranches, histoire de voir comment il fonctionne à l'intérieur.

— La poule va s'amener, dit le « Petit ».

— Elle n'a qu'à venir, je lui viderai les boyaux en plein sur cette face de rat...

Duffy était allongé sur le dos, immobile, les yeux au plafond. Il avait peur, son visage et sa poitrine ruisselaient de sueur. Ce n'était pas pour lui qu'il avait peur, mais pour Alice.

Joe posa sa grosse main sur sa gorge et serra. Le « Petit » quitta la croisée pour voir le supplice de plus près. Debout au pied du lit, la mâchoire légèrement pendante et les yeux dilatés, il suivait les mouvements de Joe avec une attention avide.

— Tu veux respirer un peu, fumier? ricana Joe en relâchant son étreinte.

Mais aussitôt il serra de nouveau.

Brusquement, le « Petit » se redressa, prêtant l'oreille.

— Ecoute, souffla-t-il.

Joe s'immobilisa et ses doigts se relâchèrent légèrement. Il n'y avait d'autre bruit dans la chambre que le battement de la jambe de Duffy sur le drap — une réaction nerveuse qu'il ne pouvait contrôler. Derrière la porte, on entendait les pas d'Alice et un tintement de vaisselle remuée.

— Elle lui prépare à bouffer, dit le « Petit ».

— T'as pourtant pas beaucoup d'appétit, dis, tordu? demanda Joe avec un sourire mauvais.

Son visage était coloré par l'effort. Brusquement, il

découvrit les dents en un rictus cruel, porta tout son poids en avant et serra la gorge de Duffy avec une férocité sauvage.

Le « Petit » trépignait. On n'entendait plus que le halètement de Joe dans le silence de la pièce. Il se releva enfin et fit jouer ses doigts épais, comme pour les dégourdir.

Le « Petit » se détourna et s'approcha de la fenêtre. Il allait l'enjamber lorsque subitement, il fit un bond arrière.

— Joe!... fit-il.

Des silhouettes noires bouchaient l'issue : celles de trois agents, revolver au poing, qui venaient d'escalader l'échelle d'incendie. Ils sautèrent à l'intérieur de la pièce, sans laisser à ses occupants le temps de réagir.

Joe s'était figé sur place, la bouche ouverte et le blanc des yeux jauni par la terreur.

— Tirez pas! bégaya-t-il en levant les bras.

Le sergent s'avança. La stupéfaction se lisait dans ses petits yeux.

— C'est la fête de famille..., ricana-t-il.

Le « Petit » ricana, mais demeura collé au mur, les mains en l'air.

— Vous n'avez rien à nous reprocher, dit-il.

Ses lèvres étaient décolorées.

Le sergent se pencha sur Duffy pendant que les deux agents tenaient Joe et le « Petit » en respect.

— Eh bien! ça alors..., fit-il enfin.

Il s'approcha du « Petit » et le frappa au visage avec la crosse de son revolver. La tête du « Petit » cogna le mur, ses jambes s'écartèrent et il s'affaissa sur le plancher. Il cacha sa figure dans ses mains, mais aucun son ne sortit de ses lèvres. La crise de nerfs semblait proche.

Joe flancha des genoux.

— C'est bon, patron, pleurnicha-t-il. On faisait rien de mal...

Le sergent haussa les épaules.

— Tu parles, ordure... Ça fait longtemps que j'ai envie de t'épingler... Ce coup-ci, tu es bon!

Il fit un signe aux agents.

— Sortez-moi ces salauds d'ici!

La porte s'ouvrit brusquement et Alice apparut sur le seuil. Le sergent lui barra le passage et la poussa vers la cuisine.

Elle se laissa faire, les yeux agrandis par la peur.

— Vous ne pouvez pas l'emmener... il est trop malade... je vous en supplie, disait-elle.

— C'est Duffy, le type sur le lit? interrompit le sergent.

Alice fit oui de la tête.

— Il a été blessé, insista-t-elle. Son état est très grave... Vous ne voulez pas le laisser ici? Regardez, je lui ai préparé un bouillon. C'est tout prêt... Laissez-lui le temps de le prendre...

Le sergent repoussa sa casquette sur sa nuque et gonfla les joues; le regard terrifié de la jeune femme le mettait mal à l'aise.

— Vous en faites pas pour le bouillon, bredouilla-t-il, en tripotant son revolver.

Il finit par le faire disparaître dans sa poche arrière et ajouta :

— Il n'en a plus besoin.

FIN

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Carré Noir

- UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 1
L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 4
12 CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 5
TRAQUENARDS, n° 6
QU'EST-CE QU'ON DÉGUSTE, n° 7
ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 8
MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 9
C'EST LE BOUQUET, n° 10
VIPÈRE AU SEIN, n° 11
PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 12
C'EST MA TOURNÉE, n° 16
LA CULBUTE, n° 17
LÂCHEZ LES CHIENS, n° 18
LE DÉMONIAQUE, n° 19
LA PETITE VERTU, n° 20
DANS LE CIRAGE, n° 21
UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 22
POCHETTE SURPRISE, n° 23
PAS DE VIE SANS FRIC, n° 24
AU SON DES FIFRELINS, n° 25
LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 28
UN HOMME À L'AFFÛT, n° 29
DU GÂTEAU, n° 30
LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 31
TU SERAS TOUT SEUL DANS TON CERCUEIL, n° 32

UN TUEUR PASSE, n° 33
DOUZE BALLES DANS LA PEAU, n° 34
UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 35
LE CORBILLARD DE MADAME, n° 38
PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 39
COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 40
RETOUR DE MANIVELLE, n° 41
GARCES DE FEMMES, n° 42
PARTIE FINE, n° 43
LE REQUIEM DES BLONDES, n° 44
FAIS-MOI CONFIANCE, n° 45
EN CREVANT LE PLAFOND, n° 46
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 48
ELLES ATTIGENT, n° 50
FAITES DANSER LE CADAVRE, n° 52
SIGNÉ LA TORTUE, n° 54
LA MAIN DANS LE SAC, n° 58
MÉFIEZ-VOUS, FILLETTES!, n° 60
TRAITEMENT DE CHOC, n° 64
LES BOUCHÉES DOUBLES, n° 66
MISE EN CAISSE, n° 68
DÉLIT DE FUITE, n° 69
TIREZ LA CHEVILLE, n° 71
UN ATOUT DANS LA MANCHE, n° 73
RIEN NE SERT DE MOURIR, n° 76
PAS DE MENTALITÉ, n° 78
IL FAIT CE QU'IL PEUT, n° 79
ET TOC!, n° 87
EVA, n° 95
VOIR VENISE... ET CREVER, n° 102

À VOUS LE PLAISIR, n° 103
EN TROIS COUPS DE CUILLER À POT, n° 107
ÇA N'ARRIVE QU' AUX VIVANTS, n° 108
OFFICIEL, n° 114
EN GALÈRE, n° 120
L'HÉROÏNE D'HONG-KONG, n° 128
UN LOTUS POUR MISS CHAUNG, n° 129
LE DENIER DU COLT, n° 133
TROP PETIT MON AMI, n° 139
CHANTONS EN CHŒUR, n° 144
CAUSE À L'AUTRE, n° 150
LE ZINC EN OR, n° 153
SIMPLE QUESTION DE TEMPS, n° 155
TUEUR DE CHARME, n° 157
UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 160
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET, n° 173
A PIEDS JOINTS, n° 199
JOKER EN MAIN, n° 208
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE, n° 211
ON REPIQUE AU JEU, n° 231
QUI VIVRA, RIRA, n° 242
PLANQUE-TOI À LA MORGUE, n° 269
MEURTRES AU PINCEAU, n° 289
QUESTION DE FLAIR (*inédit*), n° 301
TU CROIS PAS SI BIEN DIRE (*inédit*), n° 326
LA GRANDE FAUCHE (*inédit*), n° 350
FILE-MOI UNE COUVERTURE (*inédit*), n° 378
PASSEZ UNE BONNE NUIT (*inédit*), n° 405
TU ME SUIVRAS DANS LA TOMBE (*inédit*), n° 431
C'EST PAS DANS MES CORDES, n° 474

*Impression Bussière à Saint-Amand (Cher),
le 15 novembre 1983.*

Dépôt légal : novembre 1983.

1^{er} dépôt légal dans la collection : janvier 1972.

Numéro d'imprimeur : 2527.

ISBN 2-07-043007-3./Imprimé en France.

32793